

COLLECTION
DE NOUVEAUX
LIVRES ÉLÉMENTAIRES.

PAR L. F. ET A. JAUFFRET.

L' ART ÉPISTOLAIRE,

OU

Dialogues sur la manière de bien écrire les Lettres.

Ouvrage divisé en deux parties,

LES PRÉCEPTES ET LES MODÈLES,

Pour servir à l'instruction de la Jeunesse.

PAR A. JAUFFRET.

TOME TROISIÈME.

Seconde Édition.

A PARIS,

Chez LE CLERE, Libraire, quai des Augustins, N°. 39.

1802.

L'ART ÉPISTOLAIRE.

SECONDE PARTIE.

LES MODÈLES.

SECONDE SECTION.

Modèles choisis parmi les Modernes.

DIALOGUE PREMIER.

De l'Art Épistolaire chez les Modernes.

VALINCOUR, CHARLES, ÉMILIE, ALFRED, JENNY, ADOLPHE, PAUL, CLOTILDE, ÉLÉONORE.

ALFRED.

Mon oncle, quels sont, en France, les premiers écrivains qui se soient

acquis de la célébrité dans l'art épistolaire?

VALINCOUR.

Deux hommes jouirent en ce genre, de leur vivant, d'une renommée qu'il seroit difficile d'égaler; et ce qui montre le peu de cas que l'on doit faire de l'opinion du jour, ces deux hommes qui passoient, de leurs temps, pour les premiers littérateurs de leur siècle, ne sont plus, aujourd'hui, que deux écrivains du second ou du troisième ordre. Je parle de Balzac et de Voiture.

Balzac étoit d'Angoulême, et vivoit sous le règne de Louis XIII. Il s'acquit l'estime du cardinal de Richelieu, qui gouvernoit la France sous le nom de ce roi. L'académie française, fondée par ce cardinal, le

regarda comme un de ses oracles. Il passa pour le plus éloquent des hommes : on peut, sans exagérer les éloges, lui savoir gré d'avoir fait ressortir les plus belles expressions de notre langue, et d'avoir su donner du nombre et de l'harmonie au discours; mais il mérite le reproche d'avoit écrit dans un goût précieux, et d'un style plein de pointes et d'hyperboles outrées; ce qui le rend ampoulé et guindé dans sa manière d'écrire. Il mourut en 1654.

Voiture étoit contemporain de Balzac. Jamais auteur, peut-être, n'a plus joui de sa réputation. Son esprit et son enjouement le firent rechercher des plus grands personnages. C'est lui qui fit revivre les ballades, les rondeaux et les triolets, dont Malherbe avoit purgé le Parnasse. Ses lettres,

lorqu'elles parurent, furent admirées comme des chefs-d'œuvre d'esprit, de génie et de délicatesse; mais cet enthousiasme ne pouvoit durer. Voiture n'est plus cité comme modèle du style épistolaire. Ses lettres cependant offrent plusieurs images gracieuses et des exemples de la manière dont on peut égayer les sujets de quelque nature qu'ils soient, et dont on peut badiner avec les personnes les plus éminentes, sans s'écarter du respect, et sans qu'elles s'en offensent jamais.

ÉMILIE.

Je serai charmée de lire ces lettres et celles de Balzac.

CHARLES.

Comme tu ne peux les lire toutes en même temps, j'en retiens un volume.

ÉMILIE.

Tu choisiras celui qui te sera le plus agréable.

VALINCOUR.

Il seroit plus poli de laisser le choix à vos cousins et à vos cousines : mais, au surplus, j'ai de quoi vous satisfaire tous en même temps, en joignant aux lettres de Balzac et de Voiture celles de Guy-Patin, de Pelisson, de Boursault, d'Arnaud-d'Andilly, de Lafontaine, de Racine, le rival de Corneille, de Bussy-Rabutin, de Fléchier. Si vous ne vous accordez pas sur le choix de ces auteurs, vous n'avez qu'à mêler leurs noms, et tirer chacun, au sort, celui dont vous devez faire la critique. Voilà les volumes. Adieu, je vous quitte. Vous m'apprendrez le résultat du sort, si vous avez besoin d'y recourir. (*Valincour se retire.*)

ADOLPHE.

Je suis pour le tirage, moi.

ALFRED.

Il seroit bien plus simple que chacun choisît son auteur.

JENNY.

Sans doute.

ADOLPHE.

Point.

ALFRED.

La raison?

ADOLPHE.

La raison? c'est que vous autres, grands personnages, vous feriez d'abord votre choix, et ne nous laisseriez à nous, chétifs, que les Guy-Patin et les Bussy-Rabutin.

PAUL.

Oui, vraiment; il vaut mieux que

le sort en décide, puisque mon oncle l'a dit.

*Clotilde, Éléonore furent de l'avis d'Adolphe et de Paul, Émilie même se rangea de leur côté, ce qui fit pencher en leur faveur la pluralité des voix. On mit beaucoup d'importance dans ce tirage, et on s'en amusa une partie de la soirée. Les parens voulurent en être les témoins. Les noms des auteurs et ceux des élèves furent écrits sur autant de cartes, et deposés les uns dans le chapeau d'Adolphe, et les autres dans un cornet d'yvoire. On eut même la précaution de bander les yeux à Paul, qui tira les billets. Le premier nom sorti du chapeau fut celui d'*ADOLPHE*, et du cornet, celui de* GUY-PATIN. *On rit beaucoup de cette rencontre.* Te voilà

bien avancé, *lui dit Alfred ;* tu craignois d'avoir pour ton lot *Guy-Patin.* — Je ne me plains pas, *reprit Adolphe ;* pourquoi me plains-tu? Cet auteur en vaut bien un autre ; nous verrons. *On continua le tirage, et successivement tous les auteurs furent distribués au gré des spectateurs. Balzac échut à* Jenny ; *Voiture à* Alfred ; *Boursault à* Charles ; *Racine à* Émilie ; *Bussy-Rabutin à* Clotilde, *Saint-Évremont fut le partage de* Paul. *Le nom de la modeste* Éléonore *sortit le dernier, avec celui de Fléchier.*

DIALOGUE II.

Lettres de Balzac.

LES MÊMES.

JENNY.

Je n'ajouterai rien à la notice què mon oncle nous a donnée de la vie dè Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac.. J'ai lu le volume de ses lettres....

ÉMILIE.

Quoi! ma cousine, vous l'avez lu dans deux fois vingt-quatre heures?

JENNY.

Ce volume n'est pas bien considérable, et je me suis contentée de noter avec le crayon les lettres les plus dignes de fixer la curiosité du lecteur.

Je n'ai trouvé dans ces lettres ni la légèreté, ni la simplicité du style. Balzac écrit une lettre comme il feroit un discours; il y cherche le nombre et l'harmonie des phrases, et ses phrases sont de très-longue haleine. On ne sauroit toutefois lui refuser une certaine politesse d'expression, qui dut contribuer à sa renommée. Je crois qu'une ou deux lettres de cet auteur suffiront pour vous faire connoître le genre de son talent. Je choisis de préférence celle que tous les recueils nous présentent comme un modèle des *descriptions gaies et ingénieuses*.

A monsieur de la Motte-Aigron.

« Il fit hier un de ces jours sans soleil, que vous dites qui semblent à

cette belle aveugle dont Philippe second étoit amoureux. Véritablement je n'eus jamais tant de plaisir à m'entretenir moi-même ; et, quoique je me promenasse en une campagne toute nue, et qui ne sauroit servir à l'usage des hommes que pour être le champ d'une bataille, néanmoins l'ombre que le ciel faisoit de tous côtés, m'empêchoit de desirer celle des grottes et des forêts. Là paix étoit générale depuis la plus haute région de l'air jusque sur la face de la terre ; l'eau de la rivière paroissoit aussi plate que celle d'un lac ; et si en pleine mer un tel calme surprenoit pour toujours les vaisseaux, ils ne pourroient jamais ni se sauver, ni se perdre. Je vous dis ceci, afin que vous regrettiez un jour si heureux, que vous avez perdu à la ville, et que vous descendiez quel-

quefois de votre Angoulême, où vous allez de pair avec nos tours et nos clochers, pour venir recevoir les plaisirs des anciens rois du monde, qui se désaltéroient dans les fontaines, et se nourrissoient de ce qui tombe des arbres. Nous sommes ici en un petit rond tout couronné de montagnes et où il reste encore quelques grains de cet or dont les premiers siècles ont été faits. Certainement quand le feu s'allume aux quatre coins de la France, et qu'à cent pas d'ici la terre est toute couverte de troupes, et les armées ennemies, d'un commun consentement, pardonnent toujours à notre village, et le printemps, qui commence les sièges et les autres entreprises de la guerre, et qui, depuis douze ans, a été moins attendu pour le changement des saisons que pour

celui des affaires, ne nous fait jamais rien voir de nouveau que des violettes et des roses. Notre peuple ne se conserve dans son innocence, ni par la crainte des loix, ni par l'étude de la sagesse. Pour bien faire, il suit simplement la bonté de sa nature, et tire plus d'avantages de l'ignorance du vice, que nous n'en avons de la connoissance de la vertu : de sorte qu'en ce royaume de demi-lieue, on ne sait ce que c'est de tromper que les oiseaux et les bêtes ; et le style du palais est une langue aussi inconnue que celle de l'Amérique, ou de l'autre partie du monde qui n'est pas encore découverte. Les choses qui nuisent à la santé des hommes, ou qui offensent leurs yeux, en sont généralement bannies ; il ne s'y vit jamais de lézards, ni de couleuvres, et, de toutes

les sortes de reptiles, nous ne connoissons que les melons et les fraises. Je ne veux pas vous faire le portrait d'une maison, dont l'ouvrage n'est si excellent que celui de Fontainebleau, ni la matière si précieuse que le marbre et le porphyre ; je vous dirai seulement qu'à la porte il y a un bois, où, en plein midi, il n'entre de jour que ce qu'il en faut pour n'être pas nuit, et pour empêcher que toutes les couleurs ne soient noires : tellement que de l'obscurité et de la lumière il se fait un troisième temps, qui peut être supporté des yeux des malades, et cacher les défauts des femmes qui sont fardées. Les arbres y sont verds jusqu'à la racine, tant de leurs propres feuilles que de celle du lierre qui les embrasse ; et pour le fruit qui leur manque, leurs branches sont char-

gées de tourtres et de faisans en toutes les saisons de l'année. De-là j'entre en une prairie, où je marche sur les tulipes et les anémones que j'ai fait mêler avec les autres fleurs, pour voir si les françaises seroient aussi belles que les étrangères. Or, de quelque part que je tourne les yeux en cette agréable solitude, je trouve une rivière qui devroit avoir autant de réputation que le Tage, et dans laquelle les animaux qui vont boire, voient le ciel aussi clairement que nous faisons, et jouissent de l'avantage qu'ailleurs les hommes leur veulent ôter. Au reste, cette belle eau aime tellement ce petit pays, qu'elle se divise en mille branches, et fait une infinité d'îles et de détours, afin de s'y amuser davantage; et quand elle se déborde, ce n'est que pour rendre l'année plus

riche, et pour nous faire prendre sur la terre ses truites et ses brochets, qui méritent bien qu'elle n'envie ni à la mer ses monstres, ni au Nil ses crocodiles. Le grand duc d'Epernon est venu ici quelquefois changer de félicité, et laisser cette vertu sévère et cet éclat qui éblouit tout le monde, pour prendre des qualités plus douces et une majesté plus tranquille. Ce cardinal, dont le ciel veut faire de si grandes choses, et de qui je vous parle tous les jours, après avoir perdu son frère qui étoit tel, que s'il l'eût choisi entre tous les hommes, il n'en eût pas pris un autre; après avoir, dis-je, fait une perte qui mérita des larmes de la reine, vint ici chercher du soulagement, et recevoir des propres mains de Dieu, qui aime le silence et qui habite la solitude, ce qui ne se

trouve point dans les discours de la philosophie, ni dans la foule du monde. Je vous apporterois d'autres exemples pour vous montrer que mon désert a été de tout temps fréquenté par des hermites illustres, et que les traces des princes et des grands seigneurs sont encore fraîches dans mes allées; mais afin de vous convier d'y venir, je pense qu'il me suffit de vous dire que Virgile et moi vous y attendons, et que si vous vous accompagnez en ce voyage de vos muses et de vos papiers, nous n'aurons que faire, pour nous entretenir, des nouvelles de la cour, ni des troubles d'Allemagne. Je meurs, si je vis jamais rien de pareil à ce qui sort des méditations de votre esprit, et si la moindre partie de l'ouvrage que vous m'avez montré ne vaut mieux que tout ce

qu'ont fait les Hollandois, pourvu que vous en exceptiez les victoires du prince d'Orange. Je sais bien que M. le président de Thou, qui étoit aussi digne juge de l'éloquence latine que de la vie des hommes, et qui nous eût laissé une histoire parfaite, s'il en eût voulu diminuer quelque chose, faisoit beaucoup de cas des gens de ce pays-là : mais, sans mentir, je n'ai pu encore deviner ce qui l'obligeoit d'aimer des esprits contraires au sien, qui ne connurent jamais et ne se doutèrent pas seulement de cette pureté romaine, que vous recherchez avec des soins si scrupuleux et une diligence si exacte. Vous leur ferez donc voir, je m'assure, et aux Italiens même qui nous appellent barbares, comme quoi on parloit au siècle d'Auguste et en un temps encore plus éloi-

gné de la corruption des bonnes choses. En effet, outre la proprieté des mots et la chasteté du style qui donne tant de lumière à ce que vous écrivez, vos pensées sont si hautes et si courageuses, qu'il y a apparence que l'ancienne république en avoit de telles, lorsqu'elle étoit victorieuse du monde, et que le sénat concevoit en de semblables termes les commandemens qu'il faisoit aux rois, et les réponses qu'il rendoit aux nations de la terre. Nous en dirons davantage, quand vous serez arrivé où je vous attends, et que pour des fleurs, des fruits et de l'ombre que je vous prépare, vous m'apporterez toutes les richesses de l'art et de la nature. »

25 septembre 1622.

ALFRED.

Quel langage bizarre, au milieu duquel fourmillent néanmoins de superbes pensées !

JENNY.

Que dites-vous de ce singulier jeu de mots : *De toutes les sortes de reptiles nous ne connoissons que les melons et les fraises ?*

ÉMILIE.

C'est là du mauvais goût, s'il en fut jamais.

VALINCOUR.

Il ne faut point passer sur cette expression : *Je meurs, si je vis rien de pareil*, etc. Ces jurons sont hors d'usage, et le ton de la bonne compagnie les exclut. Au reste, ce seroit à n'en pas finir, s'il falloit relever

toutes

toutes les fautes de style qui déparent cette lettre.

JENNY.

Mais il en est à-peu-près de même, mon oncle, de toutes les lettres de Balzac. S'il veut marquer au duc d'Épernon combien il est heureux d'occuper une petite place dans son souvenir, il lui écrit :

A Monseigneur le duc d'Épernon.

« MONSEIGNEUR,

» La lettre que je viens de recevoir de votre part m'a appris que je suis plus heureux que je ne croyois, puisque j'ai l'honneur d'être quelquefois en votre mémoire. C'est un lieu qui est rempli de tant de grandes pensées, et que le bien général du monde occupe de telle façon, que je ne pouvois m'imaginer qu'il y eût place pour

un homme de si peu d'importance que je suis. Mais je vois bien que, comme il n'y a jamais eu de trop grands ennemis pour votre courage, qu'aussi vous n'avez point de si petits serviteurs que vous ne jugiez dignes de votre soin. En cela, monseigneur, vous faites paroître que les choses basses changent leur nature en une plus noble, sitôt qu'elles sont à vous, et que de tous les hommes, vous en avez vaincu une partie et gagné l'autre. Je crois véritablement que ce seroit offenser Dieu, de ne vouloir pas se soumettre à une personne qui lui est si chère que vous êtes, et qu'il entend que cet esprit de commandement qu'il vous a donné, soit maître de tous les autres. C'est pourquoi l'honneur qui vous appartient, étant le même que celui qu'on rend aux choses saintes,

et, outre la providence qui gouverne le monde, y en ayant une particulière dans le ciel, qui n'est destinée qu'à la conduite de votre vie, afin de la faire admirer de tous les siècles, il faut bien, tant pour cette commune considération, que pour d'autres qui seulement me regardent, que je sois, etc.

DIALOGUE III.

Lettres de Voiture.

LES MÊMES.

ALFRED.

Ce sont des êtres bien maussades que les hommes qui veulent faire de l'esprit ! et me voilà brouillé sans retour avec eux. Je ne saurois tenir à l'ennui que je viens d'éprouver à la lecture des lettres de Voiture ; j'en ai la tête fatiguée.

VALINCOUR.

Pourquoi, mon cher ami, les lire de suite ?

ALFRED.

Mon oncle, c'est pour ne plus y revenir.

CHARLES.

J'ai vu cependant quelques-unes de ses lettres citées comme des modèles dans un recueil général, intitulé : *Manuel épistolaire*.

ALFRED.

Cela se peut. Quant à moi, je n'en ai point trouvé de semblables dans le recueil particulier de ses œuvres. Sa première lettre est écrite à Balzac. Il veut lui dire qu'il se félicite d'avoir part à son estime et à son amitié, et d'en apprendre de lui la confirmation. Voyez de combien d'expressions alambiquées et de paroles recherchées il se sert dans sa lettre.

A monsieur de Balzac.

« MONSIEUR,

» S'il est vrai que j'ai toujours tenu dans votre mémoire le rang que vous me dites, vous n'avez pas eu, ce me semble, assez de soin de mon contentement, d'avoir tant tardé à me donner une si bonne nouvelle, et souffert si long-temps que je fusse le plus heureux homme du monde sans le savoir : mais peut-être que vous avez jugé que cette fortune étoit tellement au-delà de ce que je devois espérer, qu'il vous falloit avec loisir chercher des termes pour me la rendre croyable, et qu'il étoit besoin que toute la rhétorique fût employée pour me persuader que vous ne m'avez pas oublié ; et certes, en cela au moins, êtes-vous bien juste, que, ne voulant

me donner pour toute l'affection que vous me devez que des paroles, vous les avez choisies si riches et si belles, que, sans mentir, je suis en doute si les effets valent beaucoup mieux. Je crois certainement que tout autre amitié que la mienne en seroit bien payée; il me déplaît seulement que tant d'artifice et d'éloquence ne me puisse déguiser la vérité, et qu'en cela je ressemble à vos bergères, qui sont trop grossières pour être trompées par un habile homme. Mais pardonnez-moi si je me défie de cette science, qui peut trouver des louanges pour la fièvre quarte et pour Néron, et que je connois être plus puissante en vous qu'elle ne fut jamais en personne. Toutes ces gentillesses que j'admire dans votre lettre, me sont des preuves de votre bon esprit plutôt

que de votre bonne volonté; et de tant de belles choses que vous dites, tout ce que j'en puis croire, pour me flatter, c'est que la fortune m'ait donné quelque part en vos songes; encore je ne sais si les rêveries d'une ame aussi relevée que la vôtre ne sont pas trop sérieuses et trop raisonnables pour descendre jusquà moi; et je m'estimerai trop favorablement traité de vous, si vous avez seulement songé que vous m'aimiez; car de m'imaginer que vous m'ayiez seulement gardé quelque place parmi ces grandes pensées, qui sont occupées à cette lettre, à faire les partages de la gloire, et à donner récompense à toutes les vertus du monde, j'ai trop bonne opinion de votre esprit pour m'en persuader cette bassesse, et je ne voudrois pas que vos ennemis eussent cela à vous

reprocher. Je sais bien que la seule affection que vous puissiez avoir justement, est celle que vous devez ; et ce précepte de se connoître soi-même, qui est pour tous les autres une leçon d'humilité, doit avoir pour votre regard un effet tout contraire, et vous oblige de mépriser tout ce qui est hors de vous : aussi je vous jure que, sans prétendre aucune part à votre amitié, je me fusse contenté que vous eussiez voulu conserver avec quelque soin celle que je vous avois vouée, et que vous l'eussiez mise, sinon entre les choses que vous estimiez, au moins entre celles que vous ne vouliez pas perdre. Mais pour m'avoir ici laissé auprès de cette belle rivale dont vous me parlez, sans mentir, vous n'avez pas été assez jaloux, et vous lui donnez tant d'avantages, que j'ai quelque

raison de croire que vous vous êtes entendu avec elle à me nuire ; et en cela, ce me semble, je me dois plaindre avec plus de raison que vous, de ce qu'elle s'est enrichie de vos pertes, et que vous lui avez laissé gagner ce que je pensois avoir sauvé de sa tyrannie, en le mettant entre vos mains. Pour peu de défense que vous eussiez voulu apporter, la meilleure partie de moi-même vous resteroit encore; et, par votre négligence, vous l'avez rendue en son pouvoir, et vous lui avez permis d'avancer tellement ses conquêtes sur moi, que quand je vous aurois donné tout ce qui me reste, vous n'auriez pas la moitié de ce que vous avez perdu. Je vous assure néanmoins que, d'un autre côté, vous avez regagné en mon estime la même place que l'on vous a ôtée en mon affection, et

qu'au même temps que j'ai commencé à vous aimer moins, j'ai été contraint de vous honorer davantage. Je n'ai rien vu de vous, depuis votre départ, qui ne m'ait semblé au-dessus de ce que vous avez fait; et, par ces derniers ouvrages, vous avez gagné l'honneur d'avoir surmonté celui qui a passé tous les autres. Cependant je trouve étrange qu'avec tant de raisons que vous avez d'être content, vous ne le puissiez être, et que tous les grands hommes étant satisfaits de vous, il n'y ait que vous seul qui ne le soyez pas. Aujourd'hui toute la France vous écoute; il n'y a plus personne qui sache lire, à qui vous soyez indifférent. Tous ceux qui sont jaloux de l'honneur de ce royaume, ne s'informent pas plus de ce que fait M. le maréchal de Créqui, que de ce que

vous faites ; et nous avons plus de deux généraux d'armée qui ne font pas tant de bruit avec trente mille hommes, que vous en faites dans votre solitude. Ne vous étonnez donc point qu'avec tant de gloire, vous ayiez beaucoup d'envie ; et souffrez doucement que ces mêmes juges, devant qui *Scipion* a été criminel, et qui ont condamné Aristide et Socrate, ne vous donnent pas tout d'une voix ce que vous méritez. C'est de tout temps que le peuple a cette coutume de haïr en autrui les mêmes qualités qu'il y admire : tout ce qui est hors de sa règle l'offense, et il souffriroit plus volontiers un vice commun, qu'une vertu extraordinaire : de sorte que si nous avions en usage cette loi qui permettoit de bannir les plus puissans en autorité ou en réputation, je crois que l'envie

l'envie publique se déchargeroit sur votre tête, et que M. le cardinal de Richelieu ne courroit pas tant de fortune que vous. Mais gardez-vous bien d'appeler votre malheur ce qui n'est que le malheur du siècle, et ne vous plaignez plus de l'injustice des hommes, puisque tous ceux qui ont quelque valeur sont de votre côté, et que vous avez trouvé entre eux un ami, que peut-être vous pourrez perdre encore une fois. Au moins, je vous assure que je ferai tout ce qui me sera possible pour vous remettre en état de le pouvoir faire, puisqu'aujourd'hui il y a tant de vanité à être des vôtres. J'en ai fait jusqu'ici une profession si publique, que si d'aventure je ne me puis empêcher que je ne vous aime moins que de coutume, je vous jure que vous serez le seul à qui je l'oserai

dire, et que je témoignerai toujours à tout le monde que je suis autant que jamais, monsieur, votre, etc. »

VALINCOUR.

C'est là ce qui, du temps de Voiture, s'appeloit faire de l'esprit : c'est là l'esprit de Voiture.

JENNY.

C'est se donner bien du tourment pour se rendre inintelligible.

ALFRED.

Cette recherche de mots, ce style précieux se retrouvent dans toutes les lettres de cet écrivain. S'agit-il de remercier un M. de Mauroi d'une terre sigillée qu'il en avoit reçue, tel est le remerciement ampoulé qu'il lui adresse.

A monsieur de Mauroi.

« Monsieur,

» Voici le premier hommage que je vous rends de la terre que je tiens de vous, et je voudrois bien, en vous le rendant, vous témoigner combien je me sens redevable aux soins et à l'affection avec laquelle il vous a plu de m'obliger. Sans mentir, vous vérifiez bien ce que l'on a accoutumé de dire, *que tant vaut l'homme, tant vaut la terre.* Vous avez si bien fait valoir celle que vous m'avez donnée, et vous me l'avez envoyée avec tant de fleurs et de paroles si obligeantes, que vous l'avez rendue précieuse, et que vous trouvez moyen de me faire un grand présent, en me donnant peu de chose. Cependant, monsieur, moi qui n'avois pu de ma vie avoir une pouce de

terre, je ne vous suis pas peu obligé de ce que, par votre moyen, j'ai commencé à en avoir quelqu'une; que vous avez rompu le premier le mauvais destin qui sembloit vouloir que je n'en eusse jamais. Ce que je vous puis dire, c'est que celle que vous avez mise entre mes mains, ne sera pas ingrate. Elle a déjà en moi toute la reconnoissance qui est due à une civilité si accomplie que la vôtre; et cette obligation a ajouté quelque chose à la passion avec laquelle j'étois déjà votre, etc.»

Vous riez de cette terre sigillée *qui n'est pas ingrate*, qui produit toute la reconnoissance qui est due à *une civilité si accomplie* que celle de M. de Mauroi, etc. Ces expressions ne sont en effet que risibles; mais le compliment de condoléance du même

auteur au maréchal de Grammont, sur la mort de son père, me paroît pécher également dans les expressions et dans les pensées.

A monseigneur le maréchal de Grammont, sur la mort de monsieur son père.

« Monseigneur,

» Il est arrivé une chose étrange sur le sujet de votre affliction, qu'étant l'homme du monde qui avez d'aussi véritables amis, je n'en ai vu pas un qui vous ait plaint, et que tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France ayant pris tant de part dans la gloire que vous venez d'acquérir, il n'y ait personne qui en ait pris dans votre mauvaise fortune. Je ne sais pas quelle raison ils donneront pour cela, ni

quelle excuse ils pourront alléguer de ne vous pas plaindre. Pour moi, monseigneur, qui vous connois jusque dans l'ame, et qui sais combien exactement vous vous acquittez de tous les devoirs de toutes sortes d'amitiés, je suis assuré que vous avez reçu un extrême déplaisir. Et sachant combien vous êtes bon frère, bon parent et bon ami, je ne doute point que vous ne soyez aussi bon fils, et qu'ayant perdu un père, qui a été regretté même de tous ceux qui ne le connoissent pas, vous n'ayiez été touché d'une très-sensible affliction. Cela est d'autant plus à louer en vous, que les hommes d'aujourd'hui sont très-éloignés d'avoir de pareils ressentimens. Cette tendresse d'ame n'est pas moins estimable que la fermeté que vous venez de montrer dans les plus extrê-

mes périls; et qu'en un siècle où les exemples de bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'une perte qui vous rend un des plus riches hommes de France: cela, sans mentir, est admirable, et au-dessus de tous vos exploits. Mais comme il peut y avoir de l'excès dans les meilleures choses, votre douleur, qui a été juste jusqu'à cette heure, ne le seroit plus si elle duroit davantage. Il y auroit de la messéance, qu'un homme que la France tient pour un de ses héros, s'affligeât comme les autres hommes; et vous témoigneriez de ne pas faire assez de cas de la vertu et de la gloire, si vous pouviez avoir une longue tristesse, en un temps où vous faites de si glorieuses actions, et où vous recevez des applaudissemens de tout le monde. Je vous ai ouï louer tout haut,

avec beaucoup d'affection, par la reine; j'ai vu faire la même chose à un homme qui a quelque crédit auprès d'elle. Votre réputation augmente tous les jours, et votre bien ne diminue pas; car on dit qu'en argent et poulaille, vous aurez dorénavant quelque chose d'assez considérable. Si parmi tout cela vous ne pouvez vous consoler, je connois un de mes amis qui auroit plus de raison que jamais, de s'écrier: Quelle!... A dire le vrai, monseigneur, il y auroit du trop, et j'y trouverois quelque chose à redire, moi qui, d'ailleurs, ne saurois rien désapprouver de ce que vous faites, et qui suis passionément et aveuglément,

» Votre, etc.»

CHARLES.

En quoi, mon cousin, cette lettre

pèche-t-elle du coté des expressions et des pensées ?

A l f r e d.

Je trouve mauvais que Voiture compare les biens immenses dont le maréchal de Grammont hérite de son père, avec la douleur qu'il doit éprouver de sa mort; qu'il s'étonne de cette douleur comme d'un phénomène; qu'il prétende lui prescrire des bornes pour la durée; qu'il ne rougisse pas d'ajouter : *qu'il y auroit de la messéance qu'un homme que la France tient pour un de ses héros, s'affligeât comme les autres hommes*, etc. Comme si la piété filiale, si la sensibilité n'étoient pas les plus belles vertus qu'on admire dans les héros, et que, pour être mis au rang des hommes illustres, il fallût renoncer aux

premières affections de la nature, etc. Quant aux expressions, il me suffira de relever ce passage : *On dit qu'en argent et poulaille*, etc.

VALINCOUR.

Je suis très-satisfait de cette critique d'Alfred. Elle est aussi délicate que judicieuse; elle honore autant son esprit que son cœur.

ALFRED.

Quelques lettres de Voiture sont exemptes des défauts que nous venons de lui reprocher; telles, par exemple, celles qu'il écrit :

A monsieur le comte de Guiche.

« MONSIEUR,

» Après avoir fait un grand siège et deux petits, et avoir été quinze

jours en Flandres sans équipages, n'est-il pas vrai que c'est un grand rafraîchissement que d'aller assiéger Bapaume, et de recommencer tout de nouveau au mois de septembre, comme si l'on n'avoit rien fait? Il me semble que les chevaliers du temps passé en avoient beaucoup meilleur marché que ceux d'à cette heure; car ils en étoieut quittes pour rompre quatre ou cinq lances par semaine, et pour faire de fois à d'autres un combat. Le reste du temps, ils cheminoient en liberté par de belles forêts et de belles prairies, le plus souvent avec une demoiselle ou deux; et, depuis le roi Perion de Gaule, jusqu'au dernier de la race des Amadis, je ne me souviens pas d'en avoir vu pas un empêché à faire une circonvallation, ou à ordonner une tranchée. Sans

mentir, monsieur, la fortune est une grande trompeuse; bien souvent, en donnant aux hommes des charges et des honneurs, elle leur fait de mauvais présens, et, pour l'ordinaire, elle nous vend bien chèrement les choses qu'il semble qu'elle nous donne: car enfin, sans considérer le hasard du fer et du plomb (ce qui ne vaut pas la peine d'en parler), et supposant que vous combattiez toujours sous des armes enchantées, vous ne sauriez empêcher que la guerre ne vous retranche une grande partie de vos plus beaux jours. Elle vous ôte six mois de cette année; et à vous, qu'elle a laissé vivre, elle vous a ôté, depuis quinze ans, près de la moitié de votre vie. Et cependant, monsieur, il faut avouer que ceux qui la font avec tant de gloire que vous, y doivent trouver

de

de grands charmes ; et, sans mentir, ce consentement de tout un peuple, avec tous les honnêtes gens, à mettre un homme au-dessus de tous les autres, est une chose si douce, qu'il n'y a point d'ame bien faite qui ne s'en laisse toucher, ni de travail que cela ne rende supportable. Pour moi, monsieur (car aussi bien que vous, je prétends avoir ma part des incommodités de la guerre), je vous avoue que votre réputation m'a consolé de votre absence ; et quelque plaisir qu'il y ait de vous ouïr parler, je ne le préfere pas à celui d'ouïr parler de vous. Je souhaite pourtant que vous veniez bientôt jouir ici de la gloire que vous avez acquise ; et qu'après tant de courses que vous avez faites, vous ayiez le plaisir d'aller tout cet hiver, quelque temps qu'il fasse, deux

ou trois fois la semaine, de Paris à Ruel, et de Ruel à Paris. Alors je vous dirai à loisir les alarmes où j'ai été pour l'amour de vous, et l'affection avec laquelle je suis votre, etc.»

A Paris, le 15 octobre 1641.

Au même, sur sa promotion à la charge de maréchal de France.

[Cette lettre fut écrite huit jours après la précédente.]

« Monseigneur,

» Je me dédis de tout ce que je vous avois dit contre la guerre; et puisqu'elle est cause de l'honneur que vous venez de recevoir, je ne lui saurois plus vouloir de mal. Il a long-temps que je jugeois, que tant de valeur et de services, en un homme de votre condition et une personne si agréable à tout

le monde , ne pouvoient n'être pas bientôt récompensés. Mais comme il y a toujours une grande différence entre les choses qui ont à être, et celles qui sont en effet , je n'ai pas laissé de recevoir une extrême joie d'apprendre que l'on avoit fait pour vous ce que l'on ne pouvoit pas manquer de faire ; et cette nouvelle m'a autant touché et m'a été aussi agréable que si je ne l'eusse pas attendue. Il est certain , monseigneur, que la principale récompense de vos actions est la réputation qu'elles vous ont acquise. Mais ce ne vous doit pas être pourtant un médiocre contentement de vous voir monté , à l'âge où vous êtes, au dernier degré où la fortune de la guerre peut conduire les hommes. Et si vous songez au travers de combien de périls vous y êtes arrivé , quels

hasards il vous a fallu passer, et combien vous avez vu tomber de braves gens qui couroient dans le même chemin que vous, vous saurez quelque gré à la fortune, de vous avoir laissé vivre jusque-là, et de ne s'être pas opposée à votre vertu. Parmi tant de sujets que j'ai de me réjouir de votre bonheur, j'ai une satisfaction particulière, que vous ne sauriez avoir, et qui, en vérité, passe dans mon esprit toutes les autres, de connoître par les jugemens libres et non-suspects de tout le monde, que votre gloire est sans envie, et de voir qu'il n'y a personne qui ne soit aussi aise de votre prospérité, que s'il y avoit quelque part. Cette joie publique de votre bonne fortune m'est un augure qu'elle sera suivie de toutes les autres qu'elle peut produire; et j'espère que vous

ajouterez bientôt à l'honneur que le roi vous a fait, des honneurs qu'il n'y a que vous qui vous puissiez faire, et qui, à parler sainement, sont plus solides et plus véritables. Je pense que vous croyez bien que je le souhaite de bon cœur, puisque vous savez combien par mille raisons je suis obligé d'être avec toute sorte de respect et de passion, monseigneur, votre, etc. »

VALINCOUR.

Il faut avouer que si toute la correspondance de Voiture ressembloit à ces deux lettres, sur-tout à la première, nous pourrions exercer à son égard un jugement moins sévère.

ALFRED.

Je terminerai mes citations par trois ou quatre lettres, dans lesquelles je

n'ai remarqué d'autre défaut qu'une trop grande recherche d'esprit.

I.

A monsieur le marquis de Roquelaure.

« Monsieur,

» Je ne sais ce que me vaudra l'honneur de votre amitié; mais elle me coûte déjà bien cher. Il ne se passe point de campagne, que je ne voie pour l'amour de vous beaucoup de mauvais jours, et que les hasards que vous courez ne me mettent en une extrême peine. Cependant j'ai beaucoup de joie de voir que, par une fortune assez bizarre, vous trouvez toujours moyen d'acquérir de la gloire dans des armées qui sont battues, et que dans des occasions qui sont mal-

heureuses presque pour tous les autres, vous ne laissez pas de vous signaler. En effet, monsieur, vous ne sauriez pas, ce me semble, vous plaindre avec justice de la fortune; car si elle ne se met dans votre parti, au moins elle vous met toujours dans celui duquel elle est; et à la fin de tous les combats, il se trouve que vous êtes du côté des victorieux. Pour moi, je suis moins jaloux de votre liberté que de votre gloire. Je vous avoue que je ne me puis affliger de votre prison; et après ce qui est arrivé, je vous aime bien mieux parmi les Espagnols, que si vous étiez parmi les nôtres. Je souhaite, monsieur, que vous receviez d'eux tout le bon traitement que vous méritez, et je ne doute pas que cela n'arrive; car, outre ce qu'on doit à votre condition,

il y a des qualités en votre personne, qui gagnent en trois jours le cœur de ceux qui vous approchent, et je ne fais pas de difficulté, que les ennemis qui vous ont pris ne soient vos amis à cette heure. J'irois volontiers, s'il m'étoit permis, vous tenir compagnie avec eux; car il n'y a rien, sans mentir, monsieur, que je ne fisse de bon cœur, pour vous faire voir combien je suis reconnoissant de l'honneur que vous me faites par-tout, en publiant que vous m'aimez, et Paris ni la cour ne me sauroient donner plus de plaisir, que j'en aurois, d'être auprès de vous, et de vous témoigner que je suis avec une extrême passion, votre, etc. »

2.

A monsieur le marquis de Saint-Mégrin.

« Monsieur,

» J'ai été trois jours entiers en doute, si vous étiez mort; vous pouvez vous imaginer, avec quel déplaisir. Dans cette alarme où j'étois, j'ai reçu, comme une bonne nouvelle, celle qui m'a appris que vous étiez prisonnier, et je n'ai pu m'affliger de la perte de votre liberté, après avoir été si en peine de votre vie. Aussi bien, monsieur, si votre destinée eût été entre mes mains, je vous avoue que je ne vous en eusse pas donné une autre que celle que vous avez eue; et comme j'appréhendois étrangement d'apprendre que vous fussiez demeuré entre les morts, je n'eusse pas été

bien aise non plus que vous fussiez entièrement échappé. La fortune a trouvé le milieu que je desirois, et je crois que je me rencontre en cela dans vos sentimens ; car étant aussi brave et aussi chagrin que vous êtes, je m'imagine que vous n'eussiez pas joui, avec beaucoup de joie, d'une liberté que vous eussiez conservée en vous retirant. Si vous voulez, monsieur, lorsque je serai à Paris, m'envoyer demander par un tambour, comme un de vos domestiques, je ne dénierai pas d'être à vous, et je vous irai trouver de tout mon cœur. Je meurs d'envie aussi bien d'apprendre toutes vos aventures, et je pense que vous auriez le loisir à cette heure de me les conter. Je souhaite avec une extrême passsion que vous en ayiez toujours de bonnes ; et si ayant à re-

gretter six ou sept amis, vous avez quelque temps de reste pour songer à moi, je vous supplie très-humblement de me faire l'honneur de vous souvenir quelquefois que je suis votre, etc. »

5.

A Monseigneur le comte d'Alais.

« MONSEIGNEUR,

« Si votre affliction est une affliction publique, et si elle touche généralement tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France, je pense que vous ne doutez pas que je ne la ressente extrêmement, moi, que vos bontés ont obligé plus que personne à prendre part à tout ce qui vous regarde. Je sais, monseigneur, combien constamment vous la souffrez. Mais cela ne diminue en rien mon déplaisir; et ce qui m'en devroit consoler, m'afflige

davantage. Plus je considère avec quelle force, quelle constance et quelle grandeur d'ame, vous portez ce coup de la fortune, plus j'ai de regret que nous ayions perdu un prince, en qui vraisemblablement toutes ces qualités-là devoient revivre, et en la personne duquel j'espérois que nous reverrions un jour les vertus, que je crains que nous ne trouvions plus désormais qu'en vous. Je souhaite, monseigneur, que nous les y puissions voir long-temps; que la fortune, qui a si cruellement coupé cette branche, épargne au moins le tronc, et qu'elle respecte une tête aussi chère et aussi précieuse que la vôtre. C'est, je vous assure, autant pour la France que je fais ce souhait-là, que pour moi, qui suis, avec toute sorte de respect et de passion, monseigneur, votre, etc. »

4.

4.

A monsieur le marquis de Montausier, prisonnier en Allemagne.

« Monsieur,

» Vous ne seriez pas fâché d'être pris, si vous saviez combien vous êtes plaint. Il y a, sans mentir, moins de plaisir d'être à Paris, que d'y être regretté comme vous êtes; et les plaintes que font pour vous tant d'honnêtes gens, valent mieux que la plus belle liberté du monde. Si vous ne pouvez, à cette heure, demeurer d'accord de cela (car en l'état où vous êtes, vous avez bien la mine de ne pouvoir entendre raison), je vous le ferai comprendre ici quelque jour, et avouer que vous ne devez pas mettre entre vos malheurs un accident qui

vous a fait recevoir des témoignages de l'affection de tout ce qu'il y a d'aimables personnes en France. Dans ce sentiment général de tout le monde, il n'est pas, ce me semble, à propos, monsieur, que je vous dise à cette heure les miens : car quelle apparence y a-t-il que vous me dussiez considérer parmi des princesses, des princes, des ministres, des dames, et parmi des demoiselles qui valent mieux que les dames, les ministres, les princes et les princesses? Quand vous aurez songé assez long-temps à toutes ces personnes, je vous supplierai très-humblement de croire qu'il n'y a qui que ce soit au monde, qui prenne plus de part à toutes vos bonnes et mauvaises fortunes que moi, ni qui soit avec plus de passion, etc.»

DIALOGUE IV.

Lettres de Guy-Patin.

LES MÊMES.

ADOLPHE.

Guy-Patin étoit professeur au collège royal de Paris. Il vécut dans les 30 premières années de Louis XIV, et mourut en 1672. Il étoit d'un esprit vif, d'une très-heureuse mémoire, et il avoit beaucoup lu. Sa conversation étoit enjouée, et son humeur naturellement satyrique. Il a laissé cinq volumes de lettres qui sont marquées à ce caractère.

VALINCOUR.

(1) Elles peuvent servir, jusqu'à

(1) Valincour ne fait qu'emprunter ici la

un certain point, de modèle pour les lettres que l'on écrit à des amis au courant de la plume, et sans se gêner en rien; c'est-à-dire, où l'on dit librement sa pensée sur tout ce qui se présente, où l'on mande naturellement et simplement les nouvelles que l'on sait; en un mot, du style simple, familier, même négligé, mais léger et enjoué. Cependant Guy-Patin n'est pas toujours exempt de certaines expressions triviales et de mauvais goût. Au surplus, laissons parler Adolphe.

ADOLPHE.

Pardonnez, mon oncle, si j'ai quelque foible pour cet auteur. Les lettres que j'ai copiées me paroissent bien

jugement de ses lettres, porté par un homme de goût dans un *Recueil de Lettres choisies*, etc.

écrites, comparées sur-tout à celles de Balzac et de Voiture.

VALINCOUR.

Il est vrai que l'on doit savoir apprécier le talent des premiers écrivains qui ramenèrent l'art épistolaire à ses véritables règles.

ADOLPHE.

Guy-Patin, dont on s'est moqué...

ALFRED.

Tu t'en es moqué le premier.

ADOLPHE.

J'avois tort, sans donte..... Guy-Patin mérite du moins, sous ce rapport, quelque reconnoissance. Ses lettres peuvent avoir influé sur la régénération de l'art épistolaire. Elles ont d'abord un mérite très-réel à mes

yeux : elles sont laconiques. Veut-on en juger par la lecture?

ALFRED.

C'est ce qui nous réunit aujourd'hui chez mon oncle.

ADOLPHE.

Donnez-moi, je vous prie, le temps de dérouler mes extraits... Les voici.

Iere LETTRE.

A M. C. S. M. D.

Janvier 1645.

[*Je vous préviens d'abord qu'il ne faut pas me demander quel est ce monsieur M. C. S. M. D. ; je n'en sais rien. N'importe le nom ; arrêtez-vous uniquement à la lettre.*]

Après vous avoir souhaité une longue santé en cette nouvelle année, je

vous répondrai sur ce que vous souhaitez savoir. Il est vrai, comme on vous l'a dit, qu'il y a ici un Anglois, fils d'un François, qui médite de faire faire des carrosses qui iront et reviendront, en un même jour, de Paris à Fontainebleau, sans chevaux, par des ressorts admirables. On dit que cette nouvelle machine se prépare dans le Temple. Si ce dessein réussit, cela épargnera bien du foin et de l'avoine, qui sont dans une extrême cherté. Pour votre collègue, qui a entrepris de faire mourir de faim les scieurs d'ais, par sa nouvelle machine, je ne sais point son nom. »

ALFRED.

Cette lettre n'a rien de merveilleux.

VALINCOUR.

Non; mais elle est écrite d'un style simple et rapide : cela suffit.

ADOLPHE.

Voulez-vous une lettre plus piquante? lisez celle-ci.

A M. F. M. C. D. R.

Février 1650.

«J'ai une grande inclination pour Ovide, aussi bien que vous; c'étoit un très-bel esprit, et je relirois volontiers ses œuvres, si j'avois le temps. Pour le surnom de *Naso*, il me pourroit convenir, par la sympathie que j'ai avec les grands nez, et la haine que je porte aux camus, qui sont presque tous punais, comme le gazetier Renaudot, contre qui je gaguai ce beau procès, en 1642. Aussi me souviens-je qu'en sortant du Palais ce jour-là, je l'abordai en lui disant: «M. Renaudot, vous pouvez

vous consoler, car vous avez gagné en perdant. — Comment donc? me répondit-il. — C'est, lui dis-je, que vous étiez camus lorsque vous êtes entré ici, et que vous en sortez avec un pied de nez, etc.»

VALINCOUR.

Cette lettre vous fait rire, mes chers amis; j'en suis fort aise; mais elle n'est pas digne de vous servir de modèle : je dis plus, elle ne fait pas l'éloge du cœur de Guy-Patin.

JENNY.

Non, je n'aime pas un homme qui, tout fier du succès qu'il vient d'obtenir, et de l'humiliation de son rival, ose le tourner en dérision et le persifler. Si c'est une impertinence de le faire, c'est une sottise plus grande de se vanter de l'avoir fait.

ADOLPHE.

Puisque mon Guy-Patin vous déplaît, je terminerai mes extraits par les deux lettres suivantes, écrites au même *M. F. M. C. D. R.*, que je ne connois non plus que par ses initiales.

Au même.

mai 1654.

« On parle fort ici de la reine de Suède, qui se démet de la royauté en se réservant une pension notable: elle met en sa place un prince de Suède, son cousin, de la maison Palatine. On ne sait point la véritable cause de cette abdication : les historiens n'en ont jamais dit une bonne pour Dioclétien, qui en fit de même. On dit qu'un des Andronics en fit autant, épouvanté d'un spectre qu'il vit dans son cabinet,

et qui lui commanda de le faire. Charles-Quint étoit vieux et cassé et avoit beaucoup de péchés sur le dos. Les moines disent qu'il vouloit faire pénitence : tout cela est bon à dire ; mais beaucoup de gens croient qu'il fit une folie de se dépouiller avant que de se coucher ; aussi ne tarda-t-il guère à s'en repentir. La curiosité de notre siècle aura bien de la peine à découvrir la cause de celle-ci ; et quand on la sauroit, peu de gens la diront. On dit que la reine s'est mise entre les mains d'un Ambassadeur du roi d'Espagne, nommé Pimentel, qui l'emmène en Italie, pour lui faire voir le pays ; qu'elle se veut faire catholique ; qu'elle veut aller voir la Grèce, la Thrace ; l'Euphrate, le Pont-Euxin : ce que je ne crois point. Nous sommes daus un siècles de prodiges. »

Au même.

Janvier 1661.

« Il y a du bruit au palais, pour un voleur âgé de quatre-vingt-trois ans, qui fut pris sur le fait, samedi dernier, dans l'Élection. Il fut aussitôt condamné à être pendu: Appel sur-le-champ à la cour des aides, qui confirma la sentence. Aussitôt le bailli du Palais s'y opposa, disant que cela étoit de sa jurisdiction, et fit fermer toutes les portes du palais, pour en être le maître. La cour des aides eut recours à M. le chancelier, qui envoya demander le prisonnier par un huissier de la chaîne et quatre hoquetons. Le bailli du Palais gagna en attendant M. le premier président, qui répondit que M. le chancelier étoit mal informé de la vérité du fait; que le prisonnier étoit

dans

dans la Conciergerie, où il demeureroit jusqu'à ce que le différend fût réglé. Les quatres hoquetons n'osèrent paroître, ni avancer, parce que le bailli avoit déjà fait entrer dans la cour du Palais quatre compagnies d'archers. Messieurs de la Tournelle disent aussi que ce procès leur appartient. Ainsi, pour trop de juges, le larron n'est point pendu : mais je crois qu'il le sera bientôt. Il se dit le roi des voleurs et coupeurs de bourses; et dit qu'il a appris ce métier de son père, qui étoit un des premiers coupeurs de bourses du temps de Henry IV. N'est-ce pas là une belle généalogie? Je suis, etc. »

VALINCOUR.

Ces lettres, il faut en convenir, sont bien écrites; mais il est juste d'observer mes chers amis, qu'Adolphe les a choisies dans un *recueil* déjà *choisi*; que

dans ce recueil il est des lettres d'un goût moins épuré, comme celle qui s'annonce par ces mots : *Je viens de reçevoir tout présentement la vôtre ; sur quoi je vous dirai que je suis ravi lorsque je reçois de vos lettres*, etc. Ajoutez un défaut plus essentiel, sur lequel je dois insister : c'est que Guy-Patin affecte souvent un langage trop libre, qui ne me permet pas de compter les cinq volumes de ses lettres au nombre des ouvrages qui doivent composer votre bibliothèque épistolaire.

DIALOGUE V.

Lettres de Saint-Évremont.

LES MÊMES.

PAUL.

SAINT-ÉVREMONT jouit, dans le siècle de Louis XIV, d'une réputation distinguée. Il étoit maréchal de camp lorsqu'une disgrace de cour l'obligea de se retirer en Angleterre, où il mourut eu 1703, âgé de quatre-vingt-dix ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, et plusieurs lettres qui, pour avoir baissé dans l'opinion publique, méritent cependant d'arrêter un instant nos regards. En voici deux

que je choisis au hasard, et dont je vous abandonne la critique.

A monsieur le comte de Lionne, premier écuyer de la grande écurie.

« MONSIEUR,

« Si je pouvois m'acquitter de toutes les obligations que je vous ai, par des remercîmens, je vous rendrois mille graces très-humbles : mais comme la moindre des peines que vous avez prises pour moi vaut mieux que tous les complimens du monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un honnête homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un ingrat : si cela est, au moins ce n'est pas d'une façon ordinaire ; et connoissant la délicatesse de votre goût, je crois vous plaire mieux par une in-

gratitude recherchée, que par une reconnoissance trop commune. Si par malheur ce procédé ne vous plaisoit pas; justifiez-moi vous-même; et par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous serai toujours infiniment obligé : les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service, ont toujours quelque chose de fort doux et de fort agréable pour moi, quand même ils ne réussiroient pas. Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à casser et des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je vous dirois que votre lettre est aussi délicatement écrite quelle sauroit l'être. »

Au même.

« Si je ne consultois que la discrétion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes lettres, et la peine que vous donnera une réponse, que par honnêteté vous me voudrez faire : mais comme je suis un homme à songer autant à mon plaisir qu'au vôtre, vous trouverez bon que je prenne celui de vous entretenir ; et tout ce que je puis faire pour vous, monsieur, est de n'en pas abuser par un trop fréquent usage. Si vous saviez la peine que j'ai à me contraindre là-dessus, vous me pardonneriez aisément ce que je fais, par la violence que je me donne à n'en pas faire davantage. Je suis revenu dans une cour, après avoir été quatre ans dans une république, sans plaisir, ni douceur ; car je crois que

la Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sais comme j'ai ranimé mes sentimens ; mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif ; et quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres, comme un milieu entre les courtisans français et les bourguemestres de Hollande. Jusqu'ici je pouvois demeurer dans la pesanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de messieurs de Hollande : car je ne me trouve guère plus avancé vers la France, que j'étois ; et l'étude de vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon repos, sans m'avancer vers les plaisirs : j'entends celui que j'imaginois à vous voir à Paris. M. le duc de Boucquinkant, votre ami, m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à M. de Lionne, le ministre. Je vous prie de le remercier de ma part.

Je suis un de ses admirateurs ; mais mon admiration ne vaut pas la peine qu'il s'est donnée, et la seule générosité l'a fait agir aussi noblement. Je vous conjure d'en avoir assez pour vous souvenir quelquefois de votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

DIALOGUE VI.

Lettres de Bussy-Rabutin.

LES MÊMES.

CLOTILDE.

Bussy-Rabutin, militaire et littérateur, se distingua tout-à-la-fois dans la carrière des armes et dans celle des lettres. Il fut lieutenant-général et académicien. Un assez mauvais roman le fit enfermer à la Bastille, d'où il sortit huit mois après, avec ordre de rester dans ses terres. Il eut, dans la suite, permission de venir de temps en temps à la cour; mais il ne put rentrer dans les bonnes graces du roi. Il mourut en 1693, à l'âge de soixante-

quinze ans. Ses lettres ont une tournure d'esprit qui leur est propre ; elles sont estimées.

ADOLPHE.

Je n'aime pas qu'on préjuge sur mon opinion, et qu'on décide du mérite des lettres qu'on vient nous présenter, avant que nous en ayions délibéré nous-mêmes.

VALINCOUR.

Voilà, certes, un critique sévère, qui sent tout le prix de sa dignité. Je suis toutefois de son avis, et Clotilde, sans rien ajouter à sa notice, va nous faire connoître le mérite de son auteur par ses lettres même.

CLOTILDE.

Et par la variété de ses lettres, qui sont, les unes de reproche, les autres

de compliment ou de félicitation; celles-ci de pure amitié, celles-là de simple politesse; quelques-unes de condoléance.

Iere Lettre.

Au comte de Coligny.

1674.

« Quoi! vous avez passé vous-même à ma porte, à l'entrée de la nuit, sans venir coucher chez moi! Quoi! mon parent, mon ami, qu'il y a dix ans qu'il ne m'a vu, me faire un tour comme celui-là! Cela mériteroit que je ne vous fisse pas les reproches que je vous fais; ils sont trop obligeans pour une pareille action. Quand vous n'auriez pas eu le plaisir de me revoir, je vous aurois dit mille nouvelles, sur quoi nous aurions fait

cent mille réflexions ; nous nous serions montré l'un à l'autre la fermeté avec laquelle nous soutenons notre mauvaise fortune. Mais enfin, puisque tout cela vous est indifférent, je me contenterai de vous dire que je suis, etc. »

JENNY.

On ne sauroit se plaindre plus agréablement d'un ami.

CLOTILDE.

Les deux lettres suivantes sont de complimens et de félicitation.

IIe LETTRE.

A monsieur le Tellier, devenu chancelier.

1677.

« MONSEIGNEUR,

» Je vous l'avois bien dit, qu'à la fin cette grande dignité vous tomberoit

roit entre les mains : mais pour n'en être pas surpris, je n'en suis pas moins aise. Je vous assure que j'en ai autant de joie que s'il me restoit encore quelques espérances du côté de la cour. Il n'y a plus que deux choses de ce côté-là, pour lesquelles je ne suis pas indifférent : la gloire du roi et les avantages de votre maison. Il m'en arrivera ce qui pourra ; mais j'aurai cela à cœur jusqu'à la mort, et je serai toujours, etc. »

IIIe Lettre.

Au maréchal de Luxembourg, sur la bataille de Fleurus.

1690.

« Tout le monde ici est ravi de votre victoire, monsieur. Il y a pourtant des degrés de joie, et je vous

assure que la mienne est extrême ; car, depuis 1645, vous vous en souvenez, j'ai toujours fait profession de vous aimer et de vous estimer; et de l'air dont vous vous y prenez, je vois bien que vous ne diminuerez jamais en moi ces sentimens, et que je serai toute ma vie, etc. »

VALINCOUR.

Ces deux lettres sont écrites avec goût.

CLOTILDE.

Celle qui suit caractérise le génie particulier de Bussy-Rabutin.

IVe LETTRE.

A l'évêque d'Autun.

1690.

« Bon jour, monsieur, et bonne année. Je vous assure que je vous la

souhaite aussi heureuse qu'à moi-même ; c'est-à-dire, que nous la passions dans la grace de Dieu et en bonne santé. Je crois que ce sera assez : car, comme je ne songe pas à être maréchal de France, je ne pense pas, monsieur, que vous songiez à être cardinal. Cependant je suis persuadé qu'il y a bien des gens dans le sacré collège fort au-dessous de votre mérite, et, sans vanité, plusieurs officiers de la couronne qui ne me valent pas. »

ADOLPHE.

J'aime cette tournure d'esprit, et je crois que Bussy-Rabutin sera mon homme.

CLOTILDE.

En ce cas, cette cinquième lettre ne peut manquer de te plaire.

Ve Lettre.

A mademoiselle Dupré.

» Je vous réveille aujourd'hui, mademoiselle : la bonne année me fournit une occasion de vous écrire ; car j'aurois attendu sans cela de vos nouvelles et de celles du monde, ne sachant que dire d'un endroit où vous ne connoissez personne, et où il n'arrive rien qui donne de la curiosité. Ce n'est pas le temps de faire la description de la campagne : toute belle qu'elle est ici, les glaces et les neiges la rendent pareille aux endroits les plus sauvages. Je vous parlerai au printemps de nos prairies, de nos rivières, de nos oiseaux, de notre belle situation ; et je vous dirai aujourd'hui, que je trouve encore plus de plaisir dans ma solitude, avec ma famille, et souvent

bonne compagnie, que dans les petites villes, où il faut vivre avec des animaux qui ressemblent à des hommes, et avec qui on se divertit moins qu'avec les singes et les perroquets. Adieu, mademoiselle, je vous souhaite tous les bonheurs que je voulois vous souhaiter en commençant ma lettre : l'endroit n'y donne pas le prix. »

VALINCOUR.

Il y a quelque médisance là-dedans. Il faut pardonner cette mauvaise humeur contre les petites villes, à un vieux courtisan disgracié. Quoi qu'il en soit, cette lettre est d'un très-bon style.

CLOTILDE.

Celle-ci n'est pas moins agréablement écrite.

VIe Lettre.

A madame de Grignan.

1654.

« Comment vous portez-vous, madame, de votre grossesse, et du mal de madame votre mère ? Voilà bien des incommodités à-la-fois. J'ai ouï dire que vous étiez déjà délivrée de l'une : pour l'autre, j'espère que vous en sortirez bientôt heureusement. Voilà ce que c'est que d'avoir des maris et des mères. Si on n'avoit pas tout cela, on ne seroit pas exposé à tant de déplaisirs : mais, d'un autre côté, on n'auroit pas toutes les douceurs qu'on a. C'est là la vie : du bien et du mal. Celui-ci fait trouver l'autre meilleur. J'aurai plus de plaisir de vous revoir après quatre ou cinq mois

d'absence, que si je ne vous avois pas quittée. »

ALFRED.

Cet auteur est bien supérieur à tout ce que nous avons vu jusqu'ici d'auteurs français.

VALINCOUR.

Il y a du naturel dans ses lettres.

CLOTILDE.

Et un art d'ennoblir les plus petites choses, et de les rendre intéressantes. La septième lettre ne laisse rien à desirer à cet égard.

VIIe LETTRE.

A la même.

« Vous m'avez écrit d'une encre si blanche, madame, que je n'ai lu que dix ou douze mots par-ci par-là de

votre lettre, et ce n'a été que votre bon sens et le mien qui m'ont fait deviner le reste. C'est une vraie encre à écrire des promesses qu'on ne voudroit pas tenir : de l'heure qu'il est, tout est effacé ; mais enfin il me souvient bien que vous m'y avez dit des choses obligeantes. J'espère que ces bontés auront fait plus d'impression sur votre cœur que sur votre papier. Si cela étoit égal, vous seriez la plus légère ame du monde. Pour l'amitié que je vous ai promise, madame, elle est écrite dans mon cœur avec des caractères qui ne s'effaceront jamais. »

ADOLPHE.

Très-bien.

CLOTILDE.

La duchesse de Montausier se plaignoit apparemment du silence de

Bussy-Rabutin, qui s'en excuse de la manière suivante. Il ne faut pas oublier qu'il étoit alors exilé de la cour.

VIIIe LETTRE.

A la duchesse de Montausier.

1665.

« Il y a des temps, madame, où c'est manque de soins, de ne pas écrire à ses amis : il y en a d'autres, où c'est discernement. Il me semble qu'il est de meilleure grace à un malheureux de se taire que de parler : ou il fatigue, s'il entretient de ses misères ; ou il est ridicule, s'il veut faire le plaisant. Je ne me suis pas donné l'honneur de vous écrire, depuis mon départ, pour éviter l'un ou l'autre de ces inconvéniens. J'ai trop de respect pour vous, madame, pour vous importuner de mes chagrins, et je ne

suis pas assez fou pour vouloir rire. Je sais bien qu'il peut y avoir un milieu entre ces deux extrémités ; mais enfin le commerce des malheureux est rarement agréable à ceux qui sont dans la prospérité. Cependant, madame, il est des devoirs dont on ne doit point se dispenser ; et c'est pour m'en acquitter, que je vous assure aujourd'hui qu'on ne peut être avec plus d'estime et de respect que je suis, etc. »

ALFRED.

Il n'est pas possible de ne pas agréer de telles excuses, ou du moins de ne pas compatir aux sentimens mélancoliques qui les ont dictées.

CLOTILDE.

Enfin je termine par trois lettres, qui sont adressées, l'une à la comtesse

de G...., sur la mort de son mari; l'autre au maréchal de Noailles, sur la mort de son fils; l'autre au duc de Beauvilliers, sur la mort de son père.

IXe Lettre.

A madame la comtesse de G....

1653.

« Je ne vous saurois bien dire, madame, la part que je prends à la douleur que vous avez de la mort de M. votre mari. Ma philosophie m'a rendu assez insensible à mes propres malheurs; mais je ne me suis pas encore étudié à supporter ceux des personnes que j'aime autant que vous. Je vous assure, madame, que votre affliction me touche à un point, que j'aurois besoin qu'on m'en consolât; et que tout ce que je puis vous dire,

c'est que si Dieu ne vous soutient en cette malheureuse rencontre ; l'esprit humain ne le fera pas ; mais j'ai grande espérance en votre vertu. »

Xe Lettre.

Au maréchal de Noailles.

1659.

« J'ai appris, avec une douleur extrême, la perte que vous avez faite de M. votre fils, parce que je vous aime et que je vous estime infiniment. Il faut être aussi sage et aussi ferme que vous êtes, pour soutenir un coup aussi rude que celui-là ; mais quoique vous n'en ayiez jamais reçu de cette force, vous avez passé par des adversités qui vous ont appris à vous soumettre aux volontés de Dieu. Ç'a été là ma seule ressource dans mes disgraces, et celle que je vous souhaite,

haite, monsieur, dans votre affliction. »

XIe Lettre.

Au duc de Beauvilliers.

« Si Dieu ne me soutenoit, je serois au désespoir sur la perte que vous venez de faire de M. votre père. C'est là le comble de mes disgraces, et où j'aurois grand besoin d'une vertu pareille à la vôtre. Je vous demande pardon, monsieur, si je ne vous parle que de ma douleur, mais vous ne doutez pas que je ne prenne part à la vôtre; car, outre que vous êtes le fils du meilleur ami que j'eusse au monde, vous m'avez toujours donné des marques de l'honneur de votre amitié. Continuez-les moi, monsieur, remplacez-moi, s'il vous plaît, l'ami que je viens de perdre, et croyez que je

n'aurai pas moins pour vous, que j'ai eu pour lui, d'estime, de respect, de tendresse et de reconnoissance, et que je ne serai pas moins, monsieur, etc. »

VALINCOUR.

Ces trois lettres, chacune dans leur genre, sont trois modèles, à quelques expressions près, qui sont surannées, telles que celle-ci : *Vous m'avez toujours donné des marques de l'honneur de votre amitié*, etc.

JENNY.

Bussy-Babutin mérite, ce me semble, de tenir un rang distingué parmi les auteurs épistolaires.

ALFRED.

Il est bien au-dessus des Balzac et des Voiture.

CHARLES.

Je le crois encore supérieur aux Guy-Patin et aux Saint-Évremont.

VALINCOUR.

Son style est simple, laconique, original, et ses lettres méritent de trouver une place parmi nos auteurs épistolaires.

DIALOGUE VII.

Lettres de Boursault.

LES MÊMES.

CHARLES.

Boursault étoit originaire d'une petite ville de Bourgogne. Son père, qui avoit vieilli dans la profession des armes, et qui ne vouloit pas que son fils apprît d'autre métier que celui de la guerre, négligea totalement son éducation, et ne lui fit pas même apprendre les élémens de la langue latine : mais la beauté de son génie lui tint lieu de maître. Étant venu à Paris, il s'appliqua tellement à la lecture de nos meilleurs auteurs, qu'il posséda en peu de temps toutes les

graces de la langue française. Il devint auteur, et il écrivit également bien en prose et en vers. Il n'occupe néanmoins que le second rang parmi nos écrivains et nos poëtes. Outre ces ouvrages, nous avons de lui trois volumes de lettres écrites avec beaucoup de pureté et d'élégance. Boursault mourut en 1701, à l'âge de soixante-trois ans.

ADOLPHE.

Je persiste toujours à réclamer contre ces notices de vie, qui nous ôtent, pour ainsi dire, la liberté de juger des auteurs par nous-mêmes.

CHARLES.

Je ne fais que copier ce qu'en a dit un *éditeur de lettres choisies*, etc.

ADOLPHE.

C'est encore pis, puisqu'au lieu de

ton opinion, tu nous présentes celle d'un homme, qui mérite plus que toi de fixer la nôtre.

JENNY.

Le compliment n'est pas flatteur.

CHARLES.

Il est juste.

VALINCOUR.

Je le pense de même; cependant Adolphe n'auroit pas dû se le permettre : l'impolitesse des paroles n'est pas plus tolérable que celle des manières. Ces sortes de vérités demandent toujours d'être suivies de certains ménagemens capables d'en rendre le témoignage moins sensible à l'amour-propre.

ADOLPHE.

Je croyois qu'entre nous, il n'étoit pas nécessaire....

VALINCOUR.

Quoi ! d'être honnête et poli? vous n'en êtes pas, assurément, dispensé dans votre commerce mutuel : vous devez, tout au contraire, vous appliquer d'autant plus à la politesse du langage et à l'urbanité des manières, que l'une et l'autre qui siéent bien à tous les âges sont le plus bel ornement du vôtre........ Mais voyons, Charles; nous apportes-tu quelques lettres de Boursault, qui nous puissent faire juger, d'après nous-mêmes, de son mérite épistolaire ?

CHARLES.

Oui, papa. La première est :

A monsieur le maréchal de Créqui, sur la prise de Fribourg.

« MONSEIGNEUR,

» Grace à votre valeur et toutes les autres qualités qu'il faut avoir pour être un capitaine accompli, voilà la campagne finie aussi glorieusement qu'elle a été commencée; et ce qui ne sembloit possible qu'au roi seul, vient d'être exécuté par votre courage. Il vous suffisoit, monseignenr, pour mettre votre gloire en sûreté, d'avoir rendu inutile la plus grande armée que nos ennemis aient jamais eue, sans ajouter à une conduite si savante la conquête d'une des plus fortes places de l'Empire. Il falloit que le prince Charles de Lorraine, qui n'est pas moins sage que vaillant, crût être bien sûr de ses progrès, puis-

que, malgré sa modération ordinaire, il avoit fait mettre à ses drapeaux une orgueilleuse devise. Je puis vous assurer, monseigneur, que jamais la joie n'a été plus universelle, et que le bonheur que vous procurez à l'état, augmente par le plaisir que l'on a de le tenir de vous. Je n'ose me flatter que parmi tant d'acclamations que vous avez de toutes parts, les miennes puissent être remarquées. Vous travaillez si bien à vous immortaliser vous-même, que, loin d'avoir besoin du secours des beaux esprits, ils doivent implorer le vôtre. Ne me le refusez pas, monseigneur, et souffrez qu'à la faveur de votre nom, la postérité apprenne avec combien de respect j'ai l'honneur d'être, monseigneur, etc. »

DIALOGUE VIII.

Lettres de Racine.

LES MÊMES.

ÉMILIE.

RACINE, ce rival du grand Corneille, étoit né en 1639, à la Ferté-Milon. Ses tragédies l'ont immortalisé. Ses lettres ont été recueillies par son fils, et lui valent une place parmi nos meilleurs auteurs épistolaires.

VALINCOUR.

On distingue dans ses lettres celles qu'il écrivit dans sa première jeunesse. En effet, on y reconnoît cet esprit aimable, ces graces légères, ce badinage charmant, ce sel que Lafontaine, Chapelle et plusieurs autres

savoient répandre sur tout ce qui sortoit de leur plume. Les autres lettres sont dans un autre genre : c'est le tableau d'un ami qui épanche son ame dans celle de son ami ; c'est un père de famille, un père tendre qui instruit ses enfans ; c'est un vrai sage, rempli d'émulation pour la vertu, qui ne cesse d'en inspirer les sentimens à son fils, et qui cherche sans cesse à diriger ses pas dans les sentiers de la prudence et de la justice.

ADOLPHE.

Mais, mon oncle, je voudrois vous mettre vous-même à l'amende.

VALINCOUR.

Pourquoi cela mon ami ?

ADOLPHE.

Parce que vous influencez d'avance

notre opinion sur le compte de Racine ; ce qui n'est pas bien.

VALINCOUR.

J'en suis fâché, mon bon ami ; mais Racine n'est point un de ces auteurs sur le compte duquel il soit libre d'avoir une bonne ou une mauvaise opinion. Ses lettres sont des modèles ; et l'idée qu'Émilie va vous en donner dans ses extraits, ne sauroit vous suffire. J'estime donc important de vous prévenir que la connoissance de cet auteur, considéré sous le rapport épistolaire, est du petit nombre de celles que vous devez cultiver.

ÉMILIE.

Je l'ai pensé de même lorsque j'ai lu ses lettres. J'en ai copié cinq ou six ; mais bientôt j'aurois voulu multiplier mes extraits sans fin. La première lettre sur laquelle j'ai fixé mon

choix

choix, eût, sans doute, fixé le vôtre. Racine fait à Boileau le récit du camp de Gêvries, et de tout ce qui l'a frappé dans ce camp.

A Boileau.

Au camp de Gêvries, le 21 mai 1692.

« Le roi fit hier la revue de son armée et de celle de M. de Luxembourg : c'étoit assurément le plus grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs siècles. Je ne me souviens pas que les Romains en aient vu un tel ; car leurs armées n'ont guère passé, ce me semble, quarante, ou, tout au plus, cinquante mille hommes ; et il y avoit hier six-vingt mille hommes ensemble, sur quatre lignes. Comptez qu'à la rigueur, il n'y avoit pas là-dessus trois mille hommes à rabattre. Je commençai à marcher à onze

heures du matin ; j'allois toujours au grand pas de mon cheval, et je ne finis qu'à huit heures du soir ; enfin, on étoit deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre : mais si on n'a jamais vu tant de troupes ensemble, assurez-vous qu'on n'en a jamais vu de si belles. Je vous rendrois un fort bon compte des deux lignes de l'armée du roi, et de la première de M. de Luxembourg ; mais quant à la seconde ligne, je ne puis vous en parler que sur la foi d'autrui. J'étois si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets ; si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité, je me laissois conduire par mon cheval, sans plus avoir d'attention à rien ; et j'eusse voulu de tout mon cœur, que tous les gens que je voyois eussent été

chacun dans leur chaumière ou dans leurs maisons, avec leurs femmes et leurs enfans, et moi dans ma rue des Maçons, avec ma famille. Vous avez peut-être trouvé dans les poèmes épiques, des revues d'armées fort longues et fort ennuyeuses; mais celle-ci m'a paru tout autrement longue, et même, pardonnez-moi cette espèce de blasphême, plus lassante que celle de la Pucelle. J'étois, au retour, à-peu-près dans le même état que nous étions, vous et moi, dans la cour de l'abbaye de Saint-Amand; à cela près, je ne fus jamais si charmé et si étonné que je le fus, de voir une armée si formidable. Vous jugez bien que tout cela nous prépare de belles matières. Ne trouvez pas étrange le peu d'ordre que vous verrez dans cette lettre; je vous écris au bout d'une

table environnée de gens qui raisonnent de nouvelles, et qui veulent à tout moment que j'entre dans la conversation. Vraisemblablement j'aurai bientôt de plus grandes choses à vous mander qu'une revue, quelque magnifique qu'elle ait été. Dès le premier jour que nous arrivâmes, M. de Luxembourg envoya dans notre écurie un des plus commodes chevaux de la sienne, pour m'en servir pendant la campagne. Vous n'avez jamais vu un homme de cette bonté et de cette magnificence : il est encore plus à ses amis et plus aimable à la tête de sa formidable armée, qu'il n'est à Paris et à Versailles. Je vous nommerois, au contraire, certaines gens qui ne sont pas reconnoissables en ce pays-ci, et qui, tout embarrassés de la figure qu'ils y font, sont à-peu-près comme

vous dépeignez le pauvre M. Jannart, quand il commençoit une courante. Adieu, mon cher monsieur; voilà bien du verbiage, mais je vous écris au courant de ma plume, et je me laisse entraîner au plaisir que j'ai de causer avec vous, comme si j'étois dans vos allées d'Auteuil. »

CHARLES.

Tous ces détails sont délicieux.

ÉMILIE.

Les deux lettres suivantes me paroissent également des modèles de description.

Du même au même.

Au camp devant Namur, 3 juin.

« Nous sommes à l'heure que le siège est au corps de la place. Il n'a point fallu pour cela détourner la

Meuse, comme vous m'écrivez qu'on le détaille à Paris; ce qui seroit une étrange entreprise. On n'a pas même eu besoin d'appeler les mousquetaires, ni d'exposer beaucoup de braves gens. M. de Vauban, avec son canon et ses bombes, a fait lui seul toute l'expédition. Il a trouvé des hauteurs au-deçà et au-delà de la Meuse, où il a placé ses batteries. Il a conduit sa principale tranchée dans un terrain assez resserré, entre des hauteurs et une espèce d'étang, d'un côté, et la Meuse de l'autre. En trois jours, il a poussé son travail jusqu'à un petit ruisseau qui coule au pied de la contrescarpe, et s'est rendu maître d'une petite contre-garde revêtue, qui étoit en deçà de la contrescarpe; et de-là, en moins de seize heures, a emporté tout le chemin couvert, qui étoit

garni de plusieurs rangs de palissades ; a comblé un fossé large de dix toises, et profond de huit pieds, et s'est logé dans une demi-lune qui étoit au-devant de la courtine, entre un demi-bastion qui est sur le bord de la Meuse, à la gauche des assiégeans, et un bastion qui est à leur droite : en telle sorte que cette place si terrible, en un mot, Namur, a vu tous ses dehors emportés, dans le peu de temps que je vous ai dit, sans qu'il en ait coûté au roi plus de trente hommes. Ne croyez pas pour cela qu'on ait eu affaire à des poltrons : tous ceux de nos gens qui ont été à ces attaques sont étonnés du courage des assiégés. Mais vous jugerez de l'effet terrible du canon et des bombes, quand je vous dirai, sur le rapport d'un officier espagnol, qui fut pris hier

dans le dehors, que notre artillerie leur a tué en deux jours douze cents hommes. Imaginez-vous trois batteries qui se croisent, et qui tirent continuellement sur de pauvres gens, qui sont vus d'en haut et de revers, et qui ne peuvent pas trouver un seul coin où ils soient en sûreté. On dit qu'on a trouvé les dehors tout pleins de corps, dont le canon a emporté les têtes, comme si on les avoit coupées avec des sabres. Cela n'empêche pas que plusieurs de nos gens n'aient fait des actions de grande valeur. Les grenadiers du régiment des Gardes-Françaises, et ceux des Gardes-Suisses, se sont, entre autres, extrêmement distingués. On raconte plusieurs actions particulières, que vous entendrez avec plaisir. Un soldat du régiment des Fusiliers, qui travailloit à la

tranchée, y avoit porté un gabion : un coup de canon vint, qui emporta son gabion. Aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur-le-champ emporté par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième, et l'alla poser : un troisième coup de canon emporta le troisième gabion. Le soldat dit : « J'irai, mais j'y serai tué. » Il y alla; et en posant son quatrième gabion, il eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint soutenant son bras pendant avec l'autre bras, et se contenta de dire à son officier : « Je l'avois bien dit. » Il fallut lui couper le bras, qui ne tenoit presque à rien : il souffrit cela, sans desserrer les dents; et, après l'opération, il dit froidement : *Je suis donc hors d'état de travailler, c'est maintenant au*

roi à me nourrir. Je crois que vous me pardonnerez le peu d'ordre de narration; mais assurez-vous qu'elle est fort vraie. Je vous dirai donc en deux mots, pour l'achever, qu'apparemment la ville sera prise en deux jours. Il y a déjà une grande brèche au bastion, et même un officier vient, dit-on, d'y monter avec deux ou trois soldats, et s'en est revenu, parce qu'il n'étoit point suivi, et qu'il n'y avoit aucun ordre pour cela. Vous jugez bien que ce bastion ne tiendra guère, après quoi il n'y a plus que la vieille enceinte de la ville, où les assiégés ne nous attendront pas. Mais vraisemblablement la garnison laissera faire la capitulation aux bourgeois, et se retirera dans le château, qui ne fait pas plus de peur à M. de Vauban que la ville. »

Du même au même.

Au camp, près de Namur, 24 juin.

« Je laisse à M. de Valincour le soin de vous écrire la prise du château neuf : voici seulement quelques circonstances, qu'il oubliera peut-être dans sa relation. Le château neuf, appelé le *Fort-Guillaume*, est un grand ouvrage à corne avec quelques redans dans le milieu de la courtine, selon que le terrain le demandoit. Il est situé de telle sorte, que plus on en approche, moins on le découvre ; et depuis huit ou dix jours que notre canon le battoit, il n'y avoit fait qu'une très-petite brèche à passer deux hommes, et il n'y avoit pas une palissade de chemin couvert, qui fût rompue. M. de Vauban a admiré lui-même la beauté de cet ouvrage :

l'ingénieur qui l'a tracé, et qui a conduit tout ce qu'on y a fait, est un Hollandois nommé *Cohorne*, mais notre tranchée l'embrassoit de toutes parts. Elle est quelque chose de prodigieux; elle embrasse à-la-fois plusieurs montagnes et plusieurs vallées, avec une infinité de détours et de retours. Enfin, il s'est trouvé que, dès que nous avons attaqué la contrescarpe, les ennemis qui craignoient d'être coupés, ont abandonné à l'instant tout leur chemin couvert; et voyant dans leur ouvrage vingt de nos grenadiers, qui avoient grimpé par un petit endroit où on ne pouvoit monter qu'un à un, ils ont aussitôt battu la chamade: ils étoient encore quinze cents hommes, tous gens bien faits. Le principal officier qui les commandoit, nommé M. de Vimbergue, est âgé de plus

de quatre-vingts ans. Comme il étoit d'ailleurs fort incommodé des fatigues qu'il a souffertes depuis quinze jours, et qu'il ne pouvoit plus marcher, il s'étoit fait porter sur la petite brêche que notre canon avoit faite, résolu d'y périr l'épée à la main. C'est lui qui a fait la capitulation, et il y a fait mettre qu'il lui seroit permis d'entrer dans le vieux château, pour s'y défendre encore jusqu'à la fin du siège. Vous voyez par-là à quelles gens nous avons affaire, et que l'art et les précautions de M. de Vauban ne sont pas inutiles pour épargner bien de braves gens qui s'iroient faire tuer mal-à-propos. C'étoit encore M. le Duc, qui étoit lieutenant-général de jour; et voici la troisième affaire qui passe par ses mains. Je voudrois que vous eussiez pu entendre

de quelle manière aisée, et même avec quel esprit il m'a bien voulu raconter une partie de ce que je vous mande, les réponses qu'il fit aux officiers qui le vinrent trouver pour capituler, et comme en leur faisant mille honnêtetés, il ne laissoit pas de les intimider. On a trouvé le chemin couvert tout plein de corps morts, sans tous ceux qui étoient à demi enterrés dans l'ouvrage. Nos bombes ne les laissoient pas respirer. Ils voyoient sauter à tout moment en l'air leurs camarades, leurs valets, leur pain, leur vin, et étoient si las de se jeter par terre, comme on fait quand il tombe une bombe, que les uns se tenoient debout, au hasard de ce qui en pourroit arriver; les autres avoient creusé de petites niches dans des retranchemens qu'ils avoient faits dans

le milieu de l'ouvrage, et s'y tenoient plaqués tout le jour. Le vieux château est composé de quatre forts, l'un derrière l'autre, et va toujours en s'étrécissant, en telle sorte que celui de ces forts qui est à l'extrémité de la montagne ne paroît pas pouvoir contenir trois cents hommes. Vous jugez bien quel fracas y feront nos bombes. »

VALINCOUR.

Tel est le style qui convient aux lettres; un style sans prétention et sans recherche.

JENNY.

Quelles circonlocutions extraordinaires! quelles images bisarres n'auroient pas employé Balzac et Voiture, pour nous raconter les mêmes détails!

ÉMILIE.

Si l'on veut maintenant connoître,

à côté de l'excellent écrivain, le meilleur des pères, il suffit de lire la correspondance de Racine avec son fils. J'en ai extrait les six lettres suivantes.

Racine à son fils qui étoit alors au collège.

A Fontainebleau, le 5 octobre.

LETTRE Iere.

« Je voulois presque me donner la peine de corriger votre version, et vous la renvoyer en l'état où il faudroit qu'elle fût; mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de temps, à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que les épîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parce que, pour bien les entendre, il faut posséder parfaitement l'histoire

de ces temps-là, et vous ne la savez point. Ainsi je trouverois plus à propos que vous me fissiez à votre loisir une version de cette bataille de Trasymène, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna. Ne vous pressez point, et tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes livres, si cela vous fait plaisir; mais il faut un grand choix pour lire ses lettres. J'aimerois autant, si vous voulez lire quelques livres françois, que vous prissiez la traduction d'Hérodote, qui est fort divertissante, et qui vous apprendroit la plus ancienne histoire qui soit parmi les hommes, après l'Ecriture Sainte. Il me semble qu'à votre âge il ne faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui ne

serviroit qu'à vous dissiper l'esprit, et à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond, quand nous serons à Paris. Adieu.»

Lettre II.

Au même.

Fontainebleau, le 23 mai.

« Il me paroît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à mademoiselle de C***, de ce qu'elle a lu plus de comédies et de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devroient point vous tenir tant à cœur qu'elles font.

Vous êtes engagé dans des études très-sérieuses, qui doivent attirer votre principale attention; et pendant que vous y êtes engagé, et que nous payons des maîtres pour vous instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération et d'égards pour moi, pour vous conformer un peu à mes sentimens, pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire. Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser: mais je serois inconsolable, si ces sortes de

lectures vous inspiroient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour des livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, et pour lesquels il semble que vous n'ayiez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends, préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédies et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long et plus particulièrement, quand je vous reverrai ; et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus, et de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche pas à vous chagriner, et que je n'ai d'autre

dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état de ne me point faire déshonneur quand vous viendrez à paroître dans le monde. Ne regardez point ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement, et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Écrivez-moi le plus souvent que vous le pourrez. »

LETTRE III.

Au même.

A Paris, le 3 Juin.

« Comme je serai quinze jours sans vous voir, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore deux ou trois choses que je crois très-importantes pour votre conduite. La première,

c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, et d'éviter la réputation d'être un parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un jeune homme puisse avoir dans le pays où vous entrez. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de M. et Mme Vigan, qui vous aiment comme leur enfant. N'oubliez pas vos études, et cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte, à mon retour, de vos lectures, et sur-tout de l'histoire de France, dont je vous demanderai à voir vos extraits. Je devois, avant toutes choses, vous recommander de songer toujours à votre salut, et de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au

monde, c'est s'il me revenoit que vous êtes un indévôt, et que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu, mon cher fils; donnez-moi souvent de vos nouvelles. »

LETTRE IV.

Au même.

A Versailles, le 15 juin.

« Vous avez ici des protecteurs qui ne vous oublient point; et si vous voulez continuer à travailler et à vous mettre en bonne réputation, l'on ne manquera point de vous mettre en œuvre dans les occasions. Vous ne me parlez plus de l'étude que vous avez commencée de la langue allemande. Vous voulez bien que je vous dise que

j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embrassez de bons desseins, mais avec laquelle aussi vous vous en dégoûtez quelquefois. Les belles-lettres, où vous avez pris toujours assez de plaisir, ont un certain charme qui fait trouver beaucoup de sécheresse dans les autres études; mais c'est pour cela même qu'il faut vous opiniâtrer contre le penchant que vous avez à ne faire que les choses qui vous plaisent. Vous avez un grand modèle devant vos yeux : je veux dire M. l'ambassadeur (1); et je ne saurois trop vous exhorter à vous former sur lui le plus que vous pourrez. Je sais qu'il y a beaucoup de sujets de distraction et de dissipation à la Haye; mais je vous crois l'esprit maintenant trop solide, pour vous laisser détourner

(1) M. de Bonac, ambassadeur à la Haye.

des

des occupations que M. l'ambassadeur veut bien vous donner ; autrement, il vaudroit mieux revenir que d'être à charge au meilleur ami que j'aie au monde. Je vous dis ceci, non point que j'aie aucun sujet d'inquiétude, étant au contraire très-content des témoignages qu'on rend de vous ; mais, comme je veille continuellement à tout ce qui vous est avantageux, j'ai pris cette occasion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vues que mes amis pourroient avoir pour vous.»

LETTRE V.

Au même.

A Paris, le 15 juin.

« Votre mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre,

où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations étoit de recevoir de nos nouvelles. Elle est très-contente des marques de ce bon naturel; mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons de vous font la joie de toute la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

» J'allai dîner, il y a trois jours, à Auteuil : on me demanda de vos nouvelles, et M. Despréaux assura la compagnie que vous seriez un jour très-digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poëtes se piquent d'être prophètes ; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le sont, et M. Despréaux parloit en prose. Ses prédictions ne laissèrent pas néanmoins que de me faire plaisir. C'est à vous, mon cher

fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens et de toutes les belles connoissances pour le monde et pour les affaires. »

LETTRE VI.

Au même.

A Paris, le 7 juillet.

« Je puis vous assurer que M. de Torci ne laissera pas échapper l'occasion de vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'ambassadeur, il ajoutera une foi entière aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre dernière lettre, aussi bien qu'à M. le maréchal de Noailles : ils ont été charmés de la description que vous y

faites du travail et de l'application continuelle de M. l'ambassadeur. Je lisois ou je relisois, ces jours passés, pour la centième fois, les épîtres de Cicéron à ses amis. Je voudrois qu'à vos heures perdues, vous en pussiez lire quelques-unes avec M. l'ambassadeur. Je suis assuré qu'elles seroient extrêmement de son goût, d'autant plus que, sans le flatter, je ne vois personne qui ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire des lettres également propres à parler sérieusement et solidement des grandes affaires, et à badiner agréablement sur les petites choses. Lisez ensemble les épîtres *ad Trebatium*, *ad Marum*, *ad Papirium Paetum*, et d'autres que je vous marquerai quand vous voudrez. Lisez même celles de Cælius à Cicéron; vous serez étonné de voir un homme

aussi vif et aussi élégant que Cicéron même : mais il faudroit pour cela que vous eussiez pu vous familiariser ces lettres par la connoissance de l'histoire de ce temps-là, à quoi les Vies de Plutarque peuvent vous aider. Je vous conseille d'acheter l'édition de ces épîtres, par Grævius, en Hollande, *in*-8°. Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses. »

VALINCOUR.

Je vous vois tous épris de la perfection littéraire et morale de ces lettres. Vous avez raison d'applaudir à leur lecture ; et celui de vous qui dit, à voix basse, qu'elles peuvent servir de modèle dans l'art épistolaire, a publié le jugement que vous devez en porter.

DIALOGUE IX.

Lettres de Fléchier.

LES MÊMES.

ÉLÉONORE.

Fléchier dut à son esprit l'évêché de Nîmes et une place à l'académie française. Il travailloit et limoit ses ouvrages avec une recherche qu'on peut lui reprocher comme un défaut, et qui se laisse appercevoir jusque dans ses lettres. Il mourut en 1710, à l'âge de soixante-dix-huit ans. J'ai tâché de varier mes extraits, avec l'aide de maman, pour vous offrir, dans le choix de cinq ou six lettres,

autant de sujets divers, propres à servir de modèles dans l'art épistolaire.

LETTRES DE COMPLIMENT.

A M. de Pontchartrain, devenu chancelier.

Septembre 1699.

« Comme personne ne s'intéresse plus que moi, monseigneur, à votre satisfaction et à votre gloire, personne n'a eu plus de joie de vous voir élevé à la dignité de chancelier. Le roi, après vous avoir confié l'administration de ses finances, ne pouvoit remettre en meilleures mains l'autorité de la justice. Il sait bien qu'il trouvera en vous la même fidélité et le même zèle pour son service dans les charges différentes dont il vous

honore ; et que si vous avez fourni les moyens de soutenir l'état dans les temps difficiles , vous saurez bien y maintenir et y rétablir l'ordre et l'équité dans ce temps de paix et de tranquillité publique. Agréez, monseigneur , que dans la foule de complimens dont vous êtes accablé , je fasse passer le mien jusqu'à vous , moins considérable à la vérité , mais plus sincère , peut-être , que beaucoup d'autres. Nous vous voyons avec plaisir dans la place où vous deviez être , et que vous remplissez déjà si dignement ; et comme vous ne pouvez plus croitre en honneur et en dignité , il ne reste plus rien à vous souhaiter , sinon que vous jouissiez long-temps d'une charge dont les fonctions sont toutes grandes , toutes utiles , et même agréables au public ; et que vous me

croyiez avec autant d'attachement et de respect que je suis, monseigneur, etc. »

A M. le maréchal-duc de Villars, sur les graces qu'il avoit obtenues de la cour.

Janvier 1705.

« Le roi, monsieur, vous a reçu comme vous le méritiez, et comme nous nous y étions attendus. Le service que vous veniez de rendre portoit assurance de bon accueil, espérance même de récompense. Toute justice a été accomplie; et vous voilà, monsieur, commandeur des ordres du roi, et duc en fort peu de jours. Sa majesté s'est fait un plaisir de vous donner cette dernière dignité, et ne sauroit croire le plaisir qu'elle a fait à toute cette province, qui vous honore et qui vous doit sa tranquillité. Comme

il n'y a aucun prélat à qui vous ayiez témoigné plus d'affection et de confiance, il n'y en a point aussi qui s'intéresse plus que moi à votre élévation et à votre gloire, et qui soit avec un plus sincère et plus respectueux attachement que je ne suis, monsieur, votre, etc. »

Au même, sur ses victoires.

Juin 1707.

« Je m'étois bien attendu, monsieur, que vous feriez parler de vous; mais je ne croyois pas que ce fût ni si promptement, ni si hautement. A peine êtes-vous arrivé, que vous avez entrepris une affaire qu'on n'avoit guère osé tenter et qu'on avoit quelquefois vainement tentée. Il n'y a point de barrière si impénétrable que vous ne forciez ; et l'Allemagne a beau vous opposer des rivières et des

lignes, qui semblent la mettre à couvert de toutes les forces étrangères, vous passez tout, vous forcez tout dès l'entrée de la campagne. On vous craint, on fuit devant vous. Soldats, officiers, généraux, se sauvent comme ils peuvent, et vous finissez une grande action sans aucune perte. Vous voilà donc, monsieur, à Raschtadt, dans le palais du feu prince de Bade, ou, pour mieux dire, dans le vôtre, bien tranquille et bien à votre aise, prêt à vous promener dans le Wirtemberg, et peut-être à passer jusqu'aux rives du Danube. J'espère que les suites de cet heureux commencement seront glorieuses. Je vous en félicite d'avance, par l'intérêt sensible que je prends à tout ce qui vous regarde, et par l'attachement et le respect particulier avec lequel je suis, etc.»

LETTRES DE CONDOLÉANCE.

Au neveu de Bossuet, sur la mort de son oncle.

Avril 1707.

« J'ai été sensiblement touché, monsieur, de la mort de M. l'évêque de Meaux, votre oncle: la perte que vous en avez faite, et la douleur que vous en avez, nous sont communes avec vous, qui l'avez particulièrement aimé et respecté pendant sa vie, et avec tous ceux qui aiment l'église, dont il a été très-fidèle et très-zélé défenseur. On peut dire qu'une grande lumière est éteinte dans Israël. Ses mœurs étoient aussi pures que sa doctrine; et je ne puis me souvenir de cet air de candeur et de vérité qui accompagnoit ses actions et ses paroles, qui le rendoit si honnête et si agréable,

agréable, que je ne regrette le temps que j'ai passé loin de lui. La religion avoit encore besoin de son secours ; mais il avoit consumé sa vie à travailler pour elle, et il étoit temps qu'il reçût la récompense de ses travaux. Je ne puis que prier le Seigneur pour lui, et vous assurer que sa mémoire me sera toujours précieuse, que je vous plains, et que je suis avec un sincère et parfait attachement, monsieur, etc. »

A l'évêque de Castres, sur la mort d'un ami.

« MONSEIGNEUR,

« Vous m'avez appris la perte que nous avons faite d'un de nos meilleurs amis. Je n'avois jamais trouvé plus de probité et de bonne foi qu'en lui ; et comme il n'y a guère de personnes

que j'aie tant estimées, il n'y en a guère dont je doive tant regretter la mort. Je vois avec peine tous mes anciens amis de la cour, mourir les uns après les autres ; et j'aurois tort, si ces exemples ne me détachoient du monde, et ne m'obligeoient à penser à moi. Je compatis comme je dois à la douleur de Mme N***, et je lui souhaite toutes toutes les consolations dont elle a besoin en cette occasion. Je ne doute pas que vous ne lui soyez d'un grand secours dans son affliction ; et c'est un bonheur pour elle et pour nous, que vous soyez dans sa maison. Je vous prie de vouloir bien témoigner à M. son fils, que je lui conserverai l'amitié que j'avois pour M. son père, et que j'espère qu'il voudra bien succéder à celle qu'il avoit pour moi. J'ai une grande impatience de vous revoir, et

de vous assurer que personne n'est, etc. »

A M. de Riquet, sur la mort de son épouse.

« Je sais, monsieur, à quel point vous êtes touché de la perte que vous avez faite de Madame votre épouse : il n'y en eut jamais qui méritât davantage d'être pleurée. Sa douceur, sa piété, sa sagesse, vous avoient uni avec elle par les liens étroits du mariage ; et vous regrettez, avec raison, d'être privé d'une société qu'un engagement mutuel, et plus encore, une conformité d'humeur et de vertu vous avoient rendu si agréable : mais vous savez, monsieur, qu'il n'y a guère de bonheur durable, et que, par des séparations sensibles et rudes, Dieu se plaît quelquefois à récompenser la vertu de ceux

qu'il appelle à lui, et à mettre à l'épreuve celle de ceux qu'il laisse en cette vie. Il n'y a de consolations solides dans ces rencontres, que celles qu'on tire de la religion, qui nous enseigne à nous soumettre aux ordres de Dieu, à respecter ses saintes volontés, et à remplir de lui ces vuides qu'il fait dans notre cœur. Je vous souhaite toutes les consolations que vous trouverez dans le fond de votre piété, et vous assure que personne ne compatit plus sincèrement à votre douleur, et n'est avec un plus parfait attachement que je suis, etc. »

LETTRE DE RECOMMANDATION.

« Un de nos bons marchands de Nîmes, monsieur, a une affaire devant vous, qu'il croit juste, et qui lui est de conséquence. Comme il sait l'ami-

tié que vous avez pour moi, il croit que ma recommandation auprès de vous ne lui sera pas inutile. Je vous prie, monsieur, de lui rendre la justice qu'il vous demande, et de lui faire les graces qui accompagnent le bon droit, s'il l'a : je vous en serai très-obligé. Je suis, monsieur, avec une estime particulière, votre, etc. »

A madame la duchesse de Roquelaure.

Avril 1708.

« Depuis mon retour des états, madame, j'ai été si accablé d'affaires, plus pénibles et ennuyeuses qu'importantes, que mes petits devoirs m'ont presque ôté les moyens de remplir les grands. Ce n'est pas que je les aie oubliés. M. le duc a eu la bonté de me faire savoir de vos nouvelles, et vous aura sans doute mandé l'empressement

que j'ai eu d'en apprendre. Vous savez, madame, combien je m'intéresse à votre santé, à votre repos, à votre gloire, à tout ce qui vous regarde. On ne vous a pas laissé ignorer les solemnités du mariage d'une de vos amies, les divertissemens, les fêtes, les présens, la joie et la satisfaction mutuelle des mariés. Mme la douairière auroit pu les rendre plus riches, mais non pas plus heureux qu'ils le sont, et qu'apparemment ils le seront l'un et l'autre par leur sagesse. Pareilles nouvelles sont les grandes de ce pays. Nous laissons aux vôtres les grands événemens, les mouvemens des royaumes, le dérangement de tous nos ennemis, les espérances d'une florissante campagne, et plus encore, d'une paix prochaine. Je suis avec tout l'attachement et le respect possibles, madame, etc. »

DIALOGUE X.

Lettres de madame de Sévigné et de madame de Maintenon.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

Nous parlons, depuis huit jours, des auteurs épistolaires françois, et nul de vous, mes chers amis, ne se hâte de nommer madame de Maintenon et madame de Sévigné, qui ne méritent cependant ni l'une ni l'autre d'être oubliées.

CHARLES.

Mon papa, depuis un mois, nous en faisons chaque jour des extraits.

VALINCOUR.

Il faut continuer. Vous n'avez pas de meilleur modèle dans notre langue. Nous ne faisons que feuilleter les autres épistolaires; le recueil des lettres choisies de ces deux dames doit vous être familier. Vous devez y revenir sans cesse, jusqu'à ce que, vous formant un style particulier de chacun de leurs styles, vous soyez en état d'unir au genre sentimental qui les distingue, le grave et le sericux de l'une avec le badin et l'enjoué de l'autre.

ALFRED.

C'est ce qui n'est pas aisé.

VALINCOUR.

J'en conviens. Mais je l'ai dit, il en est de l'art d'écrire comme du dessein. C'est en ne se lassant pas d'étudier

les bons modèles, qu'on peut enfin parvenir à les imiter.

JENNY.

Il est cependant bien glorieux que ce soit notre sexe qui l'emporte sur celui des hommes dans l'art épistolaire; car ces deux femmes n'ont point été surpassées dans cet art, ni chez les anciens, ni chez les modernes; et il est certain qu'elles n'avoient pas la prétention de rendre leurs lettres publiques en écrivant, ce qu'on ne peut dire des lettres de Cicéron et de celles de Pline, ni de celles de Balzac et de Voiture.

VALINCOUR.

C'est ce qui fait aussi le premier mérite des lettres de madame de Sévigné. Comme elle n'écrivoit que pour sa fille, ses parens ou ses amis, tout est naïf dans son style, tout y est simple,

rapide comme le sentiment : quand elle fait de l'esprit, on voit que c'est sans gêne, sans contrainte, que c'est un jeu de son imagination dont elle rit la première. Ces lettres sont une vraie conversation avec les absens. Elle parle comme elle est affectée dans le moment, comme les idées se succèdent dans son ame. Elle occupe, à mon avis la même place dans l'art épistolaire, que Lafontaine dans l'apologue ; c'est-à-dire, qu'également célebres chacun dans leur art, ils peuvent être imités, mais non surpassés.

ALFRED.

Ce que je trouve de plus admirable c'est que madame de *Sévigné* soit parvenue à cette célèbrité, sans s'en douter elle-même.

VALINCOUR.

Le bon Lafontaine ne se doutoit

pas non plus de la haute renommée qu'il alloit acquérir par ses fables dans la plus lointaine postérité. Quant à madame de Maintenon, il n'est pas sûr qu'elle n'ait pas écrit quelques-unes de ses lettres avec le sentiment de leur future publicité. Ses lettres sont plus soignées. On y reconnoît l'esprit d'une dame de cour amie de la simplicité, qui ne négligea dans aucun temps de sa vie de se parer des graces de la discrétion et de la modestie. Je voudrois maintenant que Charles nous enrichît de quelques-unes de ses notes sur le compte de ces deux dames.

CHARLES.

Il paroît que l'éducation de madame de Sévigné fut très-cultivée. Sa mère et son oncle, l'abbé de Coulanges, en prirent un soin particulier. On lui

apprit le latin, l'espagnol et l'italien. Elle possédoit fort bien ces trois langues, et avoit lu les poëtes avec fruit, comme on le voit par différentes citations qu'elle fait dans ses lettres. A l'âge de dix-huit ans, elle épousa Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel sept ans après, en 1651, par le chevalier d'Albret. Elle eut de ce mariage un fils et une fille. La tendresse qu'elle avoit pour eux, fit qu'elle sacrifia à leurs intérêts les partis les plus avantageux; elle resta veuve, quoique fort jeune encore et très-aimable.

Madame de la Fayette fait le portrait suivant de madame de Sévigné. « Je ne veux point vous accabler de » louanges, ni m'amuser à vous dire » que votre taille est admirable, que » votre teint a une beauté et une fleur

qui

» qui assurent que vous n'avez que
» vingt ans ; que votre bouche, vos
» dents et vos cheveux sont incom-
» parables. Je ne veux point vous dire
» toutes ces choses, votre miroir vous
» le dit assez : mais comme vous ne
» vous amusez pas à lui parler, il ne
» peut vous dire combien vous êtes
» aimable quand vous parlez.... Votre
» esprit pare et embellit si fort votre
» personne, qu'il n'y en a point sur la
» terre de si charmante, lorsque vous
» êtes animée dans une conversation
» dont la contrainte est bannie. Tout
» ce que vous dites a un tel charme et
» vous sied si bien, que vos paroles
» attirent les ris et les graces autour
» de vous, et le brillant de votre es-
» prit donne un si grand éclat à votre
» teint et à vos yeux, que, quoiqu'il
» semble que l'esprit ne dût toucher

» que les oreilles, il est pourtant cer-
» tain que le vôtre éblouit les yeux....
» Votre ame est grande, noble, pro-
» pre à dispenser des trésors, et inca-
» pable de s'abaisser aux soins d'en
» amasser. Vous êtes sensible à la
» gloire et à l'ambition, et vous ne
» l'êtes pas moins aux plaisirs : vous
» paroissez née pour eux, et il semble
» qu'ils soient faits pour vous ; la joie
» est le véritable état de votre ame,
» et le chagrin vous est plus contraire
» qu'à qui que ce soit. Vous êtes la
» plus civile et la plus obligeante per-
» sonne qui ait jamais été ; et par un
» air libre et doux qui est dans toutes
» vos actions, les plus simples com-
» plimens de bienséance paroissent en
» votre bouche des protestations d'a-
« mitié. »

Madame de *Sévigné* ne négligea

rien pour donner une bonne éducation à ses enfans, et pour leur assurer un patrimoine exempt de dettes. Quoiqu'elle aimât beaucoup son fils, il paroît cependant que sa fille l'emportoit dans son cœur. C'est à son amitié pour elle si tendre, si vive, si soutenue, que nous devons le chef-d'œuvre même de ses lettres. Je ne dirai rien de plus de sa vie, puisque mon papa nous a fait un devoir de lire les huit ou neuf volumes de son recueil, à la tête duquel cette vie se trouve placée. Mais je citerai volontiers le jugement que le duc de Villars-Brancas portoit de ses lettres en 1751 (1).

« Je ferois presque un volume, di-
» soit-il, s'il falloit vous rendre un
» compte exact de tout ce que je pense

(1) Mercure de France, mars 1751.

» des lettres de madame de Sévigné...
» Il faut avoir bien peu de sentiment
» dans le cœur et de goût dans l'es-
» prit, pour ne pas trouver dans ces
» lettres des beautés incomparables,
» très-indépendantes de l'élocution.
» J'avouerai que j'ai trouvé la ten-
» dresse de cette mère, par la ma-
» nière dont elle l'exprime, plus in-
» téressante que bien des spectacles
» d'amour, dont les poëtes et les ro-
» manciers nous amusent; et puis
» quand on a connu, comme nous,
» cet objet si digne d'une passion si
» prodigieuse et si rare, elle fait en-
» core plus d'impression. Madame de
» Sévigné s'arrête, dans la crainte
» d'ennuyer sa fille : elle met, pour
» ainsi dire, un frein à l'abondance
» de ses pensées et de ses expressions,
» et une digue au débordement de son

» cœur, pendant que nos poëtes se
» donnent la torture, en multipliant
» leurs exagérations, et le plus sou-
» vent sans justesse.

» Il y a des portraits inimitables,
» qu'elle fait sans y penser et d'un seul
» trait de plume.... Tout y est naturel
» et plein de graces.... J'ai fait encore
» un usage plus sérieux de ces lettres,
» que de m'en divertir simplement :
» aucun sermon sur la vanité des cho-
» ses du monde, ne m'a fait tant
» d'impression. Je n'ai jamais eu l'i-
» magination si frappée : il m'a sem-
» blé que, d'un coup de baguette,
» comme par magie, elle avoit fait
» sortir de terre cet ancien monde,
» que nous avons vu si différent de
» celui-ci, pour le faire passer en
» revue devant moi. Elle ressuscitoit
» si parfaitement tous ceux qu'elle me

» nommoit, qu'il n'y manquoit pas
» un trait. Elle m'a fait retrouver
» d'anciennes douleurs, auxquelles je
» ne pensois plus, et elle m'en a fait
» regretter d'autres, dont je ne m'é-
» tois pas avisé dans le temps de leur
» mort. Enfin, soit que j'aie tort, soit
» que j'aie raison, car vous croyez
» bien que je ne donne pas mon juge-
» ment comme une règle sûre, j'ai
» fait une grande provision de com-
» passion, pour en distribuer libéra-
» lement à tous ceux qui ne seront pas
» de mon avis sur ces lettres.....»

Ce jugement est devenu celui du public. « Tous les récits de madame de Sévigné sont animés; ce sont des tableaux. C'est la plus heureuse négligence, c'est la simplicité la plus aimable. On n'a jamais raconté les petits détails avec plus d'intérêt. Son

imagination prompte et riante embellit tout ce qu'elle décrit. On oublie l'auteur; on ne voit plus que l'objet dont elle nous entretient. Ses tournures sont vives, ses expressions justes et pittoresques; c'est le pinceau le plus brillant, mais le plus naturel. Ses lettres, d'ailleurs, sont semées d'anecdotes, de réflexions, de traits de morale qui attachent, qui instruisent. Il faut être juste néanmoins, toutes ces lettres n'ont pas le même mérite: mais il n'y en a point où l'on ne reconnoisse madame de Sévigné (1). »

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, M. Bourlet de Vauxcelles a donné au public une nouvelle édition plus complète que les précédentes des lettres de madame de Sévigné. Les réflexions de cet éditeur, qu'on lit au commencement du dixieme et dernier volume de ces lettres, sont d'un critique assez exercé lui-même dans l'art

VALINCOUR.

Vas-tu nous lire quelques-unes de ses lettres choisies ?

CHARLES.

Je vous lirai mes extraits, si vous le trouvez bon.

VALINCOUR.

Lis-nous tes extraits.

CHARLES.

Lettres choisies de madame de Sévigné.

LETTRE I[ere].

A madame de Grignan (1).

Paris, 6 février 1671.

« Ma douleur seroit bien médiocre,

épistolaire pour y figurer comme modèle. Son jugement sur madame de Sévigné confirme celui que l'on en porte dans cet ouvrage.

(1) Françoise-Marguerite de Sévigné, cette

si je pouvois vous la dépeindre; je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau

fille si chérie et si digne de l'être, épousa, au mois de janvier 1669, François-Adhemar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant-général au gouvernement de Provence, et des armées de sa majesté. Elle fut obligée d'y suivre son mari. Toute la sensibilité de madame de Sevigné sembla augmenter par cette séparation cruelle; son amour pour sa fille fut alors le tourment de sa vie; elle en fut même la victime. Elle exprime, dans toutes ses lettres à sa fille, sa tendresse pour elle; et, par un charme inexprimable, par une abondance unique, toutes ses lettres sont variées, agréables: point de redites, de monotonie: on croit lire, pour la première fois, tout ce qu'elle lui dit de tendre. Son imagination féconde, son cœur sensible, trouvent toujours des expressions nouvelles, des tours de phrases simples, pour exprimer le même sentiment. Madame de Grignan étoit belle, bien faite; et beau-

chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant, toujours mourant; il me sembloit qu'on m'arrachoit le cœur et l'ame : et en effet, quelle rude séparation! Je demandai la liberté d'être seule; on me mena dans la chambre de madame du Housset : on me fit du feu; j'y passai jusqu'à cinq heures, sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisoient mourir. J'écrivis à M. de Grignan : vous pouvez penser sur quel ton. J'allai ensuite chez madame de la Fayette, qui redoubla mes

coup de charmes répandus sur toute sa personne, la rendoient très-aimable : elle avoit l'esprit très-orné, très-cultivé, mais moins naturel que celui de sa mère. Elle est morte en 1705.

douleurs par l'intérêt qu'elle y prit. Elle étoit seule, et malade, et triste: elle étoit comme je la pouvois desirer. Je revins, enfin, à huit heures; mais en entrant ici, bon Dieu! comprenez-vous bien ce que je sentis en montant ce degré? Cette chambre où j'entrois toujours, hélas! j'en trouvai les portes ouvertes; mais je vis tout démeublé, tout dérangé, et votre petite fille qui me représentoit la mienne. Comprenez-vous bien tout ce que je souffris? Les réveils de la nuit ont été noirs, et le matin je n'étois point avancée d'un pas pour le repos de mon esprit. Vous avez des amis qui ont pris vos intérêts avec une grande chaleur; je ne vois que des gens qui vous aiment et vous estiment beaucoup, et qui entrent bien aisément dans ma douleur. Je vous conjure, ma chère fille, d'avoir

soin de votre santé ; conservez-la pour l'amour de moi. Je vous embrasse avec une tendresse qui ne sauroit avoir d'égale, n'en déplaise à toutes les autres. »

Lettre II.

A la même.

Paris, 9 fevrier 1671.

« Je reçois vos lettres comme vous avez reçu ma bague ; je fonds en larmes en les lisant ; il me semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié : on croiroit que vous m'écrivez des injures, ou que vous êtes malade, ou qu'il vous est arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire. Vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage

sans

sans aucune aventure fâcheuse. Vous vous amusez donc à penser à moi? Vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentimens, que vous n'aimez à me les dire. De quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse; mais si vous songez à moi, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous: rien ne me donne de distraction. Je vois ce carosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi. Je suis toujours dans les grands chemins; il me semble que j'ai quelquefois peur que ce carosse ne verse: les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir; le Rhône me

fait une peur étrange. J'ai une carte devant mes yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez : vous êtes ce soir à Nevers ; vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai reçu que deux des vôtres, peut-être que la troisième viendra : c'est la seule consolation que je souhaite ; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble ; cela viendra peut-être, mais il n'en est pas question encore. Hé, ma pauvre fille ! hé, mon Dieu ! a-t-on bien du soin de vous ? Il ne faut jamais vous croire sur votre santé. Adieu, ma chère enfant, l'unique passion de mon cœur, le plaisir et la douleur de ma vie. »

LETTRE III.

A la même.

Paris, 11 février 1671.

« Je n'en ai reçu que trois de ces aimables lettres, qui me pénètrent le cœur. Il y en a une qui ne revient point : sans que je les aime toutes, et que je n'aime point à perdre ce qui me vient de vous, je croirois n'avoir rien perdu : je trouve qu'on ne peut rien souhaiter qui ne soit dans celles que j'ai reçues : elles sont premièrement très-bien écrites, et, de plus, si tendres et si naturelles, qu'il est impossible de ne pas les croire; la défiance même en seroit convaincue : elles ont ce caractère de vérité que je maintiens toujours qui se fait voir avec autorité, pendant que la fausseté et la menterie demeurent accablées

sous les paroles sans pouvoir persuader; plus elles s'efforcent de paroître, plus elles sont enveloppées. Vos paroles sont vraies, et le paroissent; elles ne servent qu'à vous expliquer, et, dans cette noble simplicité, elles ont une force à quoi l'on ne peut résister : voilà, ma fille, comme vos lettres m'ont paru. La pensée que vous avez de vous éloigner toujours, et de voir que ce carosse va toujours en delà, est une de celles qui me tourmentent le plus. Vous allez toujours; et enfin, comme vous dites, vous vous trouverez à deux cents lieues de moi; alors, ne pouvant plus souffrir les injustices sans en faire à mon tour, je me mettrai à m'éloigner aussi de mon côté, et j'en ferai tant, que je me trouverai à trois cents : ce sera une belle distance. Hélas! mon en-

fant, vous ne vous trompez point, quand vous croyez que je suis occupée de vous. Adieu, ma très-aimable, continuez à m'écrire et à m'aimer.»

Lettre IV.

A la même.

Paris, 18 février 1671.

« Je vous conjure, ma fille, de conserver vos yeux; pour les miens, vous savez qu'ils doivent finir à votre service; vous comprenez bien, ma belle, que de la manière dont vous m'écrivez, il faut que je pleure en lisant vos lettres. Joignez à la tendresse et à l'inclination naturelle que j'ai pour votre personne, la petite circonstance d'être persuadée que vous m'aimez, et jugez de l'excès de mes sentimens. Méchante! pourquoi

me cachez-vous quelquefois de si précieux trésors ? Vous avez peur que je ne meure de joie; mais ne craignez-vous pas aussi que je ne meure du déplaisir de croire voir le contraire ? Je suis présentement assez raisonnable, je me soutiens au besoin, et quelquefois je suis quatre ou cinq heures tout comme un autre ; mais peu de chose me remet à mon premier état : un souvenir, un lieu, une parole, une pensée un peu trop arrêtée, vos lettres sur-tout, les miennes même en les écrivant, quelqu'un qui me parle de vous, voilà des écueils à ma constance, et ces écueils se rencontrent souvent. Vous me dites des merveilles du tombeau de M. de Montmorency (1). Vous écrivez ex-

(1) C'est le tombeau de Henri II, duc de Montmorency, qui eut la tête tranchée à

trêmement bien, personne n'écrit mieux : ne quittez jamais le naturel, votre tour s'y est formé, et cela compose un style parfait. Vos chansons m'ont paru jolies; j'en ai reconnu les styles. Ah! mon enfant, que je voudrois bien vous voir un peu, vous entendre, vous embrasser, vous voir passer, si c'est trop demander que le reste! Hé bien, voilà de ces pensées à quoi je ne résiste pas. Je sens qu'il m'ennuie de ne plus vous voir : cette séparation me fait une douleur

37 ans, le 30 octobre 1636. Sa femme, de la maison des Ursins, se retira aux Filles de Sainte Marie à Moulins. Elle fit rebâtir leur couvent, et élever un superbe tombeau à M. de Montmorency au-devant de la grille, de sorte qu'elle pouvoit le regarder sans cesse : elle prit l'habit de religieuse dans le même couvent.

au cœur et à l'ame, que je sens comme un mal du corps. Hélas! de quoi ne me souviens-je point? Les moindres choses me sont chères; quelle différence! Je ne revenois jamais ici sans impatience et sans plaisir; présentement j'ai beau chercher, je ne vous trouve plus; et comment peut-on vivre quand on sait que, quoi qu'on fasse, on ne retrouvera plus une si chère enfant? Je vous ferai bien voir si je la souhaite, par le chemin que je ferai pour l'aller chercher. »

Lettre V.

A la même.

26 avril 1671.

Je vous écrivis, vendredi, que Vatel s'étoit poignardé (1); voici

(1) Voici ce qu'elle lui mandoit «Enfin

l'affaire en détail. Le roi arriva le jeudi au soir ; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut plusieurs tables où le ròti manqua, à cause de plusieurs dìners à quoi l'on ne s'étoit point attendu. Cela saisit Vatel. Il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des or-

» Vatel, le grand Vatel, maître d'hôtel de
» M. Fouquet, qui l'étoit présentement de
» M. le Prince, cet homme d'une capacité
» distinguée de toutes les autres, dont la bonne
» tête étoit capable de contenir tout le soin
» d'un état, voyant ce matin, à huit heures,
» que la marée n'étoit point arrivée, n'a
» pu soutenir l'affront qui alloit l'accabler,
» et, en un mot, il s'est poignardé. »

dres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel, et lui dit: Vatel, tout va bien; rien n'étoit si beau que le souper du roi. Il répondit: Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint; le feu d'artifice ne réussit point, il fut couvert d'un nuage: il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demande: Est-ce là

tout? Oui, monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point: sa tête s'échauffoit; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville, il lui dit: Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient pas mortels: il tomba mort. La marée cependant arrive de tous côtés; on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang. On court à M. le Prince, qui fut au désespoir. M. le Duc pleura: c'étoit sur Vatel

que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière. On le loua fort ; on loua et blâma son courage.

» Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel. On dîna très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse : tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. »

LETTRE VI.

A la même.

Aux Rochers (1), 31 mai 1671.

Enfin, ma fille, me voici dans ces pauvres Rochers : peut-on revoir ces ces allées, ces devises, ce petit cabinet,

(1) Terre située en Bretagne.

ces livres, cette chambre, sans mourir de tristesse? Il y a des souvenirs agréables; mais il y en a de si vifs et de si tendres, qu'on a peine à les supporter; ceux que j'ai de vous, sont de ce nombre. Ne comprenez-vous point l'effet que cela peut faire dans un cœur comme le mien?

» C'est une chose étrange que les grands voyages! Si l'on étoit toujours dans le sentiment qu'on a quand on arrive, on ne sortiroit jamais du lieu où l'on est; mais la Providence fait qu'on oublie. Le voyage que je ferai en Provence, me donnera la plus grande joie que je puisse recevoir dans ma vie: mais quelles pensées tristes de ne point voir de fin à votre séjour! J'admire et je loue de plus en plus votre sagesse. J'ai quelquefois des rêveries, dans ces bois, d'une

telle noirceur, que j'en reviens plus changée que d'un accès de fièvre.

» Ma fille, aimez-moi donc toujours; c'est ma vie, c'est mon ame que votre amitié. Je vous le disois l'autre jour; elle fait toute ma joie et toutes mes douleurs. Je vous avoue que le reste de ma vie est couvert d'ombre et de tristesse, quand je songe que je la passerai si souvent éloignée de vous. »

LETTRE VII.

A la même.

Paris, 9 mars 1672.

« Ne me parlez plus de mes lettres, ma fille; je viens d'en recevoir une de vous, qui enlève, toute aimable, toute brillante, toute pleine de pensées, toute pleine de tendresse : c'est

un style juste et court, qui chemine, qui plaît au souverain degré, même sans vous aimer comme je fais. Je vous le dirois plus souvent, sans que je crains d'être fade; mais je suis toujours ravie de vos lettres sans vous le dire. Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal (1); il vous aime de tout son cœur; il parle souvent de vous, et vos louanges ne finissent pas si aisément qu'elles commencent. Mais, hélas! quand nous songeons qu'on nous a enlevé notre chère enfant, rien n'est capable de nous consoler. Pour moi, je serois fâchée d'être consolée : je ne me pique ni de fermeté, ni de philosophie; mon cœur me mène et me conduit. Ma fille, j'écris sans mesure; encore faut-il finir : en écrivant aux

(1) Le cardinal de Retz.

autres, on est aise d'avoir écrit; et moi, j'aime à vous écrire par-dessus toutes choses. »

LETTRE VIII.

A la même.

Paris, 6 mai 1672.

« Ma fille, il faut que je vous conte; c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de M. le Chancelier (1), à l'Oratoire. Ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense; en un mot, les quatre arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puisse imaginer: le Brun (2) avoit fait le dessin.

(1) Pierre Séguier, mort le 28 janvier précédent.

(2) Charles le Brun, né à Paris en 1618.

Le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes, en bas, étoient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie : l'un portoit son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur : la peinture, la musique, l'éloquence et la sculpture. Quatre vertus soutenoient la première représentation : la force, la justice, la tem-

mort en 1690. On le place à la tête des peintres français; les chefs-d'œuvre de le Brun sont nombreux. Les connoisseurs ne se lassent point d'admirer les *Batailles d'Alexandre*, la *Magdeleine pénitente*, etc. Le chancelier Séguier l'avoit placé chez Vouet, le peintre le plus célèbre de son temps.

pérance et la religion. Quatre anges ou quatre génies recevoient au-dessus cette belle ame. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs anges qui soutenoient une chapelle ardente, laquelle tenoit à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé; c'est le chef-d'œuvre de le Brun. Toute l'église étoit parée de tableaux, de devises et d'emblêmes qui avoient rapport aux armes ou à la vie du chancelier; plusieurs actions principales y étoient peintes. L'assemblée étoit belle et grande, mais sans confusion. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre; j'ai dit à M. de Tulle (1) de

(1) Jules Mascaron, connu avantageusement par ses Oraisons funèbres, imprimées en un volume; né à Marseille en 1634 : il mourut au mois de novembre 1703.

le faire descendre et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant; tout le monde trembloit aussi. Il a débuté par un accent provençal; il est de Marseille, il s'appelle Léné (1): mais, en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux; il a si bien établi son discours, il a donné au défunt des louanges si mesurées; il a passé par tous les endroits délicats avec tant d'adresse; il a si bien mis dans tout son jour tout ce qui

(1) Léné naquit à Lucques, et fut élevé à Marseille; il étoit d'une foible constitution, et fut obligé de renoncer de bonne heure aux pénibles fonctions de la chaire. Il est mort à 44 ans.

pouvoit être admiré ; il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grace, que tout le monde, je dis tout le monde, s'en est écrié, et chacun étoit charmé d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmène avec lui dans son diocèse. Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. *Baptiste* (1) avoit fait un dernier effort de toute la musique du roi. Ce beau *Miserere* y étoit encore augmenté; il y a eu un *Libera* où les yeux étoient pleins de larmes. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ceci? Je pense que je suis folle : à quoi peut servir une si grande narration ? Vraiment, j'ai bien satisfait le desir que j'avois de conter. »

(1) C'est le fameux Lulli.

LETTRE IX.

A la même.

Paris, 17 juin 1672.

« Je viens d'apprendre une triste nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le sais pas : mais je sais qu'au passage de l'Issel (1), M. de Longueville a été tué. Cette nouvelle accable. J'étois chez madame de la Fayette quand on vint l'apprendre à M. de la Rochefoucauld (2),

(1) C'est au passage du Rhin ; l'Issel fut abandonné.

(2) François, duc de la Rochefoucauld, né en 1613 : il se distingua par sa valeur et son esprit. Après les temps orageux de la fronde, il se livra tout entier au doux plaisir de l'amitié et de la littérature. Son hôtel étoit le rendez-vous des Racine, des Boileau,

avec la blessure de M. de Marsillac, et la mort du chevalier de Marsillac : cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été vivement affligé ; ses larmes ont coulé au fond du cœur, et sa fermete l'a empêché d'éclater. Voilà Guitaut qui m'envoie un gentilhomme, qui vient de l'hôtel de Condé. Il me dit que M. le Prince a été blessé à la main. M. de Longueville avoit forcé la barrière, où il s'étoit présenté le premier ; il a été aussi le premier tué sur le champ (1), le reste

des Sévigné, des la Fayette ; il est mort à 68 ans, en 1680. Il a laissé des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche*, en deux volumes ; des *Réflexions et Maximes*, en un volume. Ce dernier ouvrage est connu de tout le monde, et fit beaucoup de bruit. Voltaire, en parlant de ces deux ouvrages, dit : *Ses Mémoires sont lus, et on sait par cœur ses pensées.*

(1) Le 12 juin 1672, ce jeune duc fut tué

est assez pareil. On nous représente M. le Prince dans ce bateau, donnant ses ordres par-tout avec ce sang-froid et cette vivacité divine qu'on lui connoît. Adieu, ma chère enfant; j'ai

par son imprudence; en lui finit la maison de Longueville. Il est ici question du fameux passage du Rhin, auprès de Tholus. «Tandis » que la maison du roi et les meilleures » troupes de cavalerie passèrent sans risque, » le prince de Condé les côtoyoit dans un » bateau de cuivre; et il n'y auroit eu per- » sonne de tué dans cette journée, sans » l'imprudence du jeune duc de Longue- » ville. On dit qu'ayant la tête pleine des » fumées du vin, il tira un coup de pistolet » sur les ennemis, qui demandoient la vie » à genoux, en leur criant : *Point de quar-* » *tier pour cette canaille.* Il tua du coup » un de leurs camarades. L'infanterie hol- » landoise désespérée reprit à l'instant ses » armes, et fit une décharge, dont le duc » de Longueville fut tué.» *Voltaire.*

l'esprit un peu hors de sa place, quoique mon fils soit dans l'armée du roi; mais il y aura tant d'autres occasions, que cela fait trembler et mourir.»

LETTRE X.

A la même.

Paris, 20 juin 1672.

«Le péril extrême où se trouve mon fils; la guerre qui s'échauffe tous les jours; les couriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie: tout cela me déchire et me tue, et me fait mener

une

une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure, ou craint de pleurer. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voilà ce que je sais. Mademoiselle des Vertus n'avoit qu'à se montrer; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste; en effet, dès qu'elle parut: Ah! mademoiselle, comment se porte M. mon frère? Sa pensée n'osa pas aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure; il y a eu un combat. Et mon fils? on ne lui répondit rien. Ah! mademoiselle, mon fils, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? Madame, je n'ai point de paroles

pour vous répondre. Ah! mon cher fils, est-il mort sur le champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu, quel sacrifice! Et là-dessus elle tombe sur son lit; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissemens, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables; elle a tout éprouvé. Pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

» Je vous conseille d'écrire à M. de la Rochefoucauld, sur la mort de son chevalier, et sur la blessure de M. de Marsillac; j'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure. Il est au premier rang de tout ce que

j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison; je compte pour rien son esprit et son agrément. Je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime. »

LETTRE XI.

A la même.

Livri, 3 juillet 1672.

» Vous devez avoir reçu des relations très-exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu : le grand miracle, c'est de l'avoir passé à la nage. M. le prince et ses argonautes (1) furent dans un bateau. Les premières troupes qu'ils rencontrèrent au delà demandoient quartier, quand

(1) On appelle ainsi les princes grecs qui suivirent Jason pour la conquête de la toison d'or, du nom de leur vaisseau *Argo*.

le malheur voulut que M. de Longueville, qui, sans doute, ne l'entendit pas, s'approche de leurs retranchemens, et, poussé d'une bouillante ardeur, arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main. En même temps on le perce de cinq ou six coups. M. le duc le suit, M. le Prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens-là avoient de se rendre ; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

« Le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car si elle eut tourné autrement, il étoit criminel. Il se charge de reconnoître si la rivière est guéable ; il dit qu'oui ; elle ne l'est pas : des escadrons entiers

passent à la nage, sans se déranger; il est vrai qu'il passe le premier, cela ne s'est jamais hasardé; cela réussit, il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre : vous voyez bien que son honneur et sa valeur ne sont point séparés.

« Un chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval; il va au fond de l'eau, il revient, il y rentre, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache, ce cheval le mène à bord; il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard. Adieu, ma divine enfant; pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si long-temps sans recevoir de vos lettres, elles me sont toujours si agréables qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en point avoir. »

Lettre XII.

A la même.

5 février 1674.

« Il y a aujourd'hui bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite ni à gauche ; *cet homme-là, sire, c'étoit moi-même* (1). Il y eut hier trois ans, que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore. Ma lettre seroit longue si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis, en conséquence de cette première. Mais

(1) Cette narration est de Marot, dans son Épître à François I.

revenons, je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui; je ne sais s'il m'en viendra; je ne le crois pas, il est trop tard. J'en attendois cependant avec impatience; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour: tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage.

» L'archevêque de Rheims (1) revenoit hier fort vîte de St.-Germain; c'étoit comme un tourbillon, il croit bien être un grand seigneur, mais ses gens le croyent encore plus que lui. Ils passoient au travers de Nanterre, *tra*, *tra*, *tra ;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare*, *gare :* ce pauvre homme veut se ranger, son cheval ne

(1) Charles-Maurice le Tellier.

veut pas ; et enfin, le carrosse et les six chevaux renversent, cul-par-dessus tête, le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carosse en fut versé et renversé. En même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'archevêque, en racontant ceci, disoit : » Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles. » Adieu ma très-chère et très aimable, je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite (1). »

(1) Quel récit plaisant! Quel tableau

LETTRE XIII.

A monsieur de Grignan.

Paris, 31 juillet 1675.

« C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France : c'est celle de M. de Turenne (1), dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi dé-

animé! Quelle simplicité de dialogue! Il est impossible de lire cette description sans avoir envie de rire.

(1) Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, second fils de Henri de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, et d'Elisabeth de Nassau, né à Sedan le 11 septembre 1611. Le nom seul de Turenne fait son éloge : c'est un des plus grands capitaines qui ait jamais existé. L'histoire de ce héros est écrite par Ramsay. Je conseille aux jeunes gens de lire son oraison funèbre,

solé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles; le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu : jamais un homme n'a été regretté si sincèrement. Tout ce quartier où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, étoient dans le trouble et dans l'émotion; chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce héros. Après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier

par Fléchier; c'est, il faut en convenir, le chef-d'œuvre des oraisons funèbres. M. de Turenne a été enterré à Saint-Denis, honneur qui lui a été commun avec le seul connétable du Guesclin.

ne se lassent pas d'admirer, vous n'avez plus qu'à y ajouter le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche: son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au roi à midi, que dans cette pensée, il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fit les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise; il cachète sa lettre et l'envoye à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes; on tire de loin, à l'aventure, un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps; et vous pouvez penser les cris et les pleurs de

cette armée : le courier part à l'instant, il arriva lundi, de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. »

LETTRE XIV.

A madame de Grignan.

Paris, 2 août 1675.

« Je pense toujours, ma fille, à l'étonnement et à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le cardinal de Bouillon est inconsolable ; il apprit cette nouvelle par un gentilhomme de M. de Louvigny, qui voulut être le premier à lui faire son compliment. Il arrêta son carosse, comme il revenoit de Pontoise à Versailles : le cardinal ne comprit rien à ce discours. Comme le gentilhomme s'apperçut

s'apperçut de son ignorance, il s'enfuit : le cardinal fit courir après, et sut ainsi cette terrible mort. Il s'évanouit. On le ramena à Pontoise, où il a été deux jours sans manger, dans des pleurs et dans des cris continuels. On paroît fort touché dans Paris de cette grande mort. Nous attendons avec transissement le courier d'Allemagne; Montecuculli, qui s'en alloit, sera bien revenu sur ses pas, et prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les soldats faisoient des cris qui s'entendoient de deux lieues: nulle considération ne pouvoit les retenir : ils crioient qu'on les menât au combat; qu'ils vouloient venger la mort de leur père, de leur général, de leur protecteur, de leur défenseur, qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien sa mort; qu'on

les laissât faire, qu'ils étoient furieux, et qu'on les menât au combat. Ceci est d'un gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, et qui est venu parler au roi : il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis, et les détails de la mort de son maître. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps ; vous pouvez penser s'il tomba de cheval, et s'il mourut : cependant le reste des esprits fit qu'il se traîna la longueur d'un pas, et que même il serra la main par convulsion, et puis on jeta un manteau sur son corps (1).

(1) Dans une autre lettre, madame de Sévigné donne à sa fille les détails suivans : « Écoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle ; il me semble que je lis l'Histoire Romaine. Saint Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit prier M. de Turenne, qui alloit d'un autre côté, de

» Notre cardinal sera sensiblement touché de cette perte. Il me semble, ma fille, que vous ne vous lassez point d'en entendre parler : nous sommes convenus qu'il y a des choses dont on ne peut trop savoir de détails. Adieu,

se détourner un instant, pour venir voir une batterie ; c'étoit comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Un coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batterie, et tue M. de Turenne. Le fils de Saint-Hilaire court vers son père, et se met à crier et à pleurer : *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il ; *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable ;* et, sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

ma chère enfant ; je vous aime si passionnément, que si quelqu'un souhaitoit mon amitié, il devroit être content que je l'aimasse seulement autant que j'aime votre portrait. »

Lettre XV.

A la même.

Paris, 10 janvier 1680.

« Si j'avois un cœur de crystal, où vous puissiez voir la douleur triste et sensible dont j'ai été pénétrée en voyant comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connoîtriez bien clairement avec quelle vérité je souhaite aussi que la providence ne dérange point l'ordre de la nature, qui m'a fait venir en ce monde beaucoup devant vous pour être votre mère : la raison et la règle veulent que je parte

la première, et Dieu sait avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. Il est impossible que la justice de ce sentiment ne vous touche pas autant que j'en suis touchée : de-là, ma fille, vous n'aurez point de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé. Je vous conjure par toute l'amitié que vous avez pour moi, de ne m'écrire qu'une feuille tout au plus : dites à quelqu'un de m'écrire, et même ne dictez pas, cela fatigue. Enfin, je ne puis plus trouver de plaisir à ce qui me charmoit autrefois dans votre absence, et vos grandes lettres me font plus de mal qu'à vous; je vous prie de m'ôter cette peine; il m'en reste encore assez. Eh ! ma chère enfant, ne songez qu'à vous, n'oubliez rien de tout ce qui doit vous

soulager; vous connoissez trop l'amitié pour douter de tout ce que je souffre, quand je pense à l'état où vous êtes, et cette pensée ne s'éloigne pas de moi. Adieu, ma très-chère bonne; je ne sais rien : je crois même qu'en faisant mes lettres un peu moins infinies, je vous jeterai moins de pensées, et moins d'envie d'y répondre; c'est ce que je desire, ne pouvant jamais vouloir que ce qui vous est avantageux. »

LETTRE XVI.

A la même.

Aux Rochers, 26 juin 1680.

« Quand je trouve les jours si longs, c'est qu'en vérité, avec cette durée infinie, ils sont froids et vilains. Nous avons fait deux admirables feux

devant cette porte ; c'étoit la veille et le jour de Saint-Jean : il y avoit plus de trente fagots, une pyramide de fougères, qui faisoit une pyramide d'ostentation ; mais c'étoit des feux à profit de ménage, nous nous y chauffions tous. On ne se couche plus sans fagot, on a repris ses habits d'hiver ; cela durera tant qu'il plaira à Dieu. Je fais ici des promenades qui me font sentir l'amertume de votre absence, plus tristement encore que vous ne pouvez sentir la mienne au milieu de votre république ; car assurément la compagnie de Grignan est si bonne et si grande, qu'elle doit vous donner plus de dissipation que le milieu de Paris. Je serois fort heureuse dans ces bois, si j'avois une feuille qui chantât ; ah, la jolie chose qu'une feuille qui chante ! et la triste demeure qu'un

bois où les feuilles ne disent mot, et où les hiboux prennent la parole! Je suis une ingrate ; ce n'est que les soirs, et j'y entends mille oiseaux tous les matins. Dieu vous conserve les bonnes et solides pensées qu'il vous donne : vous parlez aussi sagement de tous les plaisirs, et de tout ce qui n'est point en votre puissance, que la philosophie chrétienne n'en sait pas davantage. Vous êtes, en vérité, et bien aimable et bien estimable, et bien aimée et bien estimée. »

LETTRE XVII.

A M. de Coulanges, qui étoit à Rome en ce temps-là.

A Grignan, le 23 juin 1691.

« Mon cher Coulanges, hélas ! vous avez la goutte au pied, au coude, au genou ; cette douleur n'aura pas

grand chemin à faire pour tenir toute votre petite personne. Quoi ! vous criez ! vous vous plaignez ! vous ne dormez plus ! vous ne mangez plus ! vous ne buvez plus ! vous ne chantez plus ! vous ne riez plus ! Quoi ! la joie et vous, ce n'est plus la même chose? Cette pensée me fait pleurer ; mais pendant que je pleure, vous êtes guéri : je l'espère et je le souhaite. Ces jolis couplets que vous avez envoyés à madame de Nevers, malgré votre goutte, ne sont point assurément les derniers que vous aurez faits; ils sont très-dignes de vous en attirer d'autres. Je ne sais pourquoi vous ne recevez point nos lettres, et encore moins pourquoi vous ne faites point un pape : à voir comme vous vous y êtes pris d'abord, je croyois qu'il n'y eût rien au monde de si aisé ; mais

nous voyons, au contraire, qu'il n'y a rien de si difficile. Revenez donc nous voir, mon cher voisin; venez nous embrasser. »

Lettre XVIII.

Aux mêmes.

A Grignan, le 26 juillet 1691.

« Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois (1), que je ne sais par

(1) François-Michel le Tellier, marquis de Louvois. Il mourut presque subitement de chagrin pour avoir déplu à son maître, le 16 juillet 1691, à 51 ans. Ce ministre si redouté, et si utile en temps de guerre, ne fut regretté ni du roi, ni des courtisans. M. le président Hénault peint ainsi M. de Louvois : « Il étoit né avec de grands talens, qui avoient principalement la guerre pour objet; il rétablit l'ordre et la discipline

cù commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort ce grand ministre,

dans les armées, ainsi qu'avoit fait Colbert dans les finances. Mieux informé souvent que le général lui-même, aussi attentif à récompenser qu'à punir, économe et prodigue suivant les circonstances, prévoyant tout et ne négligeant rien, joignant aux vues promptes et étendues, la science des détails; profondément secret, formant des entreprises qui tenoient du prodige par leur exécution subite, et dont le succès n'étoit jamais incertain, malgré la foule de combinaisons nécessaires qui devoient y concourir. L'instruction donnée au maréchal d'Humières pour le siège de Gand, fut regardée comme un chef-d'œuvre dans son genre; mais il eût été à souhaiter qu'il n'eût pas porté trop loin le zèle pour la gloire de son maître, et que, se contentant de voir le roi devenu l'objet du respect de l'Europe, il n'eût pas voulu encore qu'il en devînt la terreur. » Il ne faut pas oublier de dire que

cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, étoit si étendu, qui étoit le centre de tant de choses! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire! Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps; je voudrois bien donner un coup d'échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange. Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure? non, en vérité; il y faut réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous

l'hôtel royal des Invalides fut bâti par les soins de M. de Louvois, et que ce bel établissement doit immortaliser sa mémoire. »

voyez

voyez mourir depuis que vous êtes à Rome; rien n'est plus différent que leur mort ; mais rien n'est plus égal que leur fortune , et les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre. »

LETTRE XIX.

Aux mêmes.

A Grignan, le 3 février 1695.

« Madame de Chaulnes me mande que je suis trop heureuse d'être ici avec un beau soleil ; elle croit que tous nos jours sont filés d'or et de soie. Hélas ! mon cousin, nous avons cent fois plus de froid ici qu'à Paris : nous sommes exposés à tous les vents; c'est le vent du midi , c'est la bise , c'est le diable ; c'est à qui nous insultera ;

ils se battent entre eux pour avoir l'honneur de nous renfermer dans nos chambres. Toutes nos rivières sont prises ; le Rhône, ce Rhône si furieux, n'y résiste pas ; nos écritoires sont gelées ; nos plumes ne sont plus conduites par nos doigts qui sont transis ; nous ne respirons que de la neige ; nos montagnes sont charmantes dans leur excès d'horreur ; je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces épouvantables beautés : voilà où nous en sommes. Contez un peu cela à notre duchesse de Chaulnes, qui nous croit dans des prairies avec des parasols, nous promenant à l'ombre des orangers. Le froid me glace, et me fait tomber la plume des mains. Où êtes-vous ? à Saint-Martin, à Meudon, à Baville ?

Quel est le bienheureux endroit qui possède l'aimable et jeune Coulanges (1)? »

LETTRE XX.

A madame de Coulanges.

A Grignan, le 3 février 1695.

« Ah! ne me parlez point de madame de Meckelbourg (2), je la renonce : comment peut-on, par rapport à Dieu, et même à l'humanité, garder tant d'or, tant d'argent, tant

(1) C'est une ironie : M. de Coulanges avoit alors environ soixante ans; mais il n'en étoit pas moins gai : son enjouement l'accompagna jusqu'au tombeau.

(2) Élisabeth-Angélique de Montmorency, veuve de Gaspard de Coligny, duc de Châtillon, remariée, en 1664, à Christian Louis duc de Meckelbourg.

de meubles, tant de pierries, au milieu de l'extrême misère des pauvres, dont on étoit accablé dans ces derniers temps? Mais comment peut-on vouloir paroître aux yeux du monde, ce monde dont on veut l'estime et l'approbation au-delà du tombeau, comment veut-on lui paroître la plus avare personne du monde, avare pour les pauvres, avare pour ses domestiques, à qui elle ne laisse rien; avare pour elle-même, puisqu'elle se laissoit quasi mourir de faim; et, en mourant, lorsqu'elle ne peut plus cacher cette horrible passion, paroître aux yeux du public l'avarice même? Ma chère madame, je parlerois un an sur ce sujet; j'en veux à cette frénésie de l'esprit humain; et c'est m'offenser personnellement, que d'en user comme vient

de faire madame de Meckelbourg. Nous nous étions fort aimées autrefois, nous nous appellions sœurs : je la renonce ; qu'on ne m'en parle plus. Parlons de notre hôtel de Chaulnes, c'est justement le contraire : ce sont des gens adorables, et qui font un usage admirable de leur bien ; ce qu'ils reçoivent d'une main, ils le jettent de l'autre ; les pauvres se sentent de leur magnificence ; enfin, ce sont des gens qu'on ne sauroit trop aimer, et honorer, et admirer. »

Lettre XXI.

Madame la comtesse de Grignan, sur la mort de sa mère, au président de Moulceau.

18 avril 1696 (1).

« Votre politesse ne doit point

(1) Cette lettre de madame de Grignan

craindre, monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut ni l'augmenter, ni le diminuer. Je suis très-persuadée, monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes : la bonté de votre cœur m'en répond ; vous perdez un amie d'un mérite et

est bien écrite, et fait le plus bel éloge de son cœur. On remarquera, en la lisant, qu'il n'y a pas une seule fois le mot de *mère*. Cette expression auroit fait couler les larmes de madame de Grignan, et la plume lui seroit tombée des mains : elle se sert d'une autre formule; c'est *douloureuse perte*, *malheur épouvantable*, *cruelle séparation*, etc.

d'une fidélité incomparables; rien n'est plus digne de vos regrets : et moi, monsieur, que ne perds-je point? Quelles perfections ne réunissoit-elle point, pour être à mon égard, par différens caractères, plus chère et plus précieuse ! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissemens. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours ; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société. Il est bien vrai, monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle

séparation, et tant de privations. J'étois bien loin d'y être préparée; la parfaite santé dont je la voyois jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avoient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattois de ne jamais souffrir un si grand mal; je le souffre et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connois, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je fais. »

LETTRE XXII.

M. le marquis de Grignan au même.

A Grignan, le 23 mai 1696.

« Vous comprenez mieux que personne, monsieur, la grandeur de la perte que nous venons de faire, et ma juste douleur. Le mérite distingué de madame de Sévigné vous étoit parfaitement connu. Ce n'est pas seulement une belle-mère que je regrette, ce nom n'a pas accoutumé d'imposer toujours ; c'est une amie aimable et solide, une société délicieuse. Mais ce qui est encore bien plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte dont il est question, qui a envisagé la mort, dont elle n'a point douté dès les premiers jours de sa maladie, avec une fermeté

et une soumission étonnantes. Cette personne si tendre et si foible pour tout ce qu'elle aimoit, n'a trouvé que du courage et de la religion, quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle; et nous avons dû remarquer de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses et de saintes lectures, pour lesquelles madame de Sévigné avoit un goût, pour ne pas dire une avidité surprenante, par l'usage qu'elle a su faire de ces bonnes provisions dans les derniers momens de sa vie. Je vous conte tous ces détails, monsieur, parce qu'ils conviennent à vos sentimens et à l'amitié que vous aviez pour celle que nous pleurons; et je vous avoue que j'en ai l'esprit si rempli, que ce m'est un soulagement de trouver un homme aussi propre que vous à les

écouter et à les aimer. J'espère, monsieur, que le souvenir d'une amie qui vous estimoit infiniment, contribuera à me conserver dans l'amitié dont vous m'honorez depuis long-temps ; je l'estime et la souhaite trop pour ne pas la mériter un peu. J'ai l'honneur, etc. »

On avoit écouté la lecture de toutes ces lettres dans un grand silence d'admiration. Lorsque Charles l'eut terminée : Je suis fâché, *dit-il*, de me borner à de simples extraits dans un recueil de neuf volumes, où tout mérite d'être lu. — Ces extraits, *reprit Valincour*, suffisent pour vous inspirer à tous le desir de lire ce recueil en entier. Pour moi, je ne vous conseille pas seulement de le lire, mais de le relire, de le méditer, de

le copier, de l'étudier, de l'imiter, si vous voulez vous former en peu de temps à la perfection de l'art épistolaire.

ADOLPHE.

Mon oncle, puis-je vous demander l'heure qu'il est?

VALINCOUR, *en jetant les yeux sur sa montre.*

Ah! ah! il est tard. C'est assez, mes enfans; l'heure de la récréation est déjà sonnée. Je prie Jenny de nous entretenir demain de madame de Maintenon.

JENNY.

Oui, mon oncle.

DIALOGUE

DIALOGUE XI.

Lettres de madame de Maintenon; suite.

LES MÊMES.

JENNY.

Je voudrois vous donner au moins une notice de la vie de madame de Maintenon, avant que d'ouvrir les neuf volumes de ses lettres.

Françoise d'Aubigné naquit, le 27 de novembre 1635, dans les prisons de la conciergerie de Niort en Poitou, où étoient enfermés, pour dettes, son père, *Constant d'Aubigné*, et sa mère, mademoiselle *de Cardillac*, fille du gouverneur de Château-Trompette.

A trois ans, elle fut transportée en Amérique ; et pendant la traversée, elle fut si malade qu'on la crut morte. Un matelot vouloit déjà la jeter à la mer, et le canon étoit prêt à tirer. La tendresse de sa mère n'y peut consentir. En touchant sa fille, elle croit sentir encore un reste de chaleur : quel moment cruel pour une mère ! Echappée de ce péril, et à peine guérie, la jeune d'Aubigné fut menacée d'un autre danger : le bâtiment qui la portoit fut attaqué par un corsaire, et sur le point d'être pris.

Après être restée quelque temps en Amérique, sa mère la ramena en France. On la mit en pension au couvent des Ursulines de Niort, d'où on la retira pour la confier aux Ursulines de la rue S. Jacques, à Paris. Madame d'Aubigné l'en fit sortir peu de temps

après, et l'emmena de nouveau à Niort : c'est là qu'elle perdit sa mère, en 1649. Elle fut obligée de revenir à Paris, incertaine de sa destinée, et même de sa subsistance. On ne peut imaginer une vie plus ambulante, plus contrariée par les événemens de toute espèce. Madame de Neuillant, sa tante, qui surveilloit son éducation, et la traitoit fort durement, la menoit assez souvent chez Scarron, qui, touché de son esprit, et attendri par son infortune dans un âge aussi tendre, l'épousa en 1651. Mademoiselle d'Aubigné, devenue madame Scarron, vit chez son mari la meilleure compagnie de Paris et de la cour : mais comme Scarron n'étoit pas riche, elle ne fut pas encore heureuse, et elle se vit de nouveau exposée à toutes les horreurs de l'indigence par la mort de

son mari, qui laissoit en mourant beaucoup de dettes.

Elle fit solliciter long-temps en vain une pension auprès de Louis XIV. Ce prince en fut si fatigué, qu'il répondit un jour avec humeur à madame de Montespan, qui lui présentoit un placet: *Quoi! encore la veuve Scarron! n'entendrai-je jamais parler d'autre chose?* La pension fut accordée, et la veuve Scarron vécut, sinon dans l'indigence extrême, au moins dans la plus grande médiocrité. En 1669, la fortune, lasse de la persécuter, lui devint un peu plus favorable; elle fut chargée, à cette époque, de l'éducation du duc du Maine, et elle ne dut ce choix qu'à son seul mérite (1).

(1) Madame de Sévigné écrivoit ainsi à madame de Grignan: « Madame de Scarron soupe ici tous les soirs. Sa compagnie est

Pendant cette pénible carrière, qu'elle remplissoit avec succès, elle fut obligée de voir souvent Louis XIV, et de lui écrire. Il avoit, dans le commencement, beaucoup de répugnance et d'éloignement pour elle; il la regardoit comme une espèce de pédante. Il fut enfin désabusé; et l'esprit et les talens solides de la veuve Scarron, le forcèrent de lui rendre justice. Il commença par l'estimer; il prit ensuite beaucoup de goût pour elle : il aimoit sa conversation remplie d'agrément, de sens et de raison. Il lui donna des preuves non-équivoques de

délicieuse; elle a l'esprit aimable et merveilleusement droit : c'est un plaisir de l'entendre raisonner; vous n'êtes jamais oubliée : elle est habillée modestement et magnifiquement; elle est aimable, belle, bonne, négligée.

son attachement, en lui faisant présent de la terre de Maintenon, en 1674. Elle en prit aussitôt le nom, et la postérité ne la connoîtra que par cette dénomination. Il lui prouva son zèle et son estime d'une manière encore plus éclatante, en la nommant seconde dame d'atours de madame la dauphine, en 1680.

Le roi mit le comble à toutes ses faveurs, en l'unissant à lui secrètement par les liens du mariage, vers la fin de 1685. On s'imagine que madame de Maintenon va jouir enfin du bonheur : illusion, vaines chimères! le bonheur fuit loin d'elle. Sa place éminente la met à l'abri de l'indigence, à la vérité; mais le chagrin, l'ennui l'assiègent de tous côtés, l'accablent et la consument. Plus elle est élevée, plus son cœur est navré de

tristesse; et, ce qu'il y avoit de plus cruel dans sa position, elle étoit forcée de paroître satisfaite et contente. Mademoiselle d'Aumale, son amie et sa confidente intime, écrivoit ainsi à son sujet : « Je l'ai vue quelquefois lasse,
» chagrine, inquiète, malade, pren-
» dre l'air le plus riant et le ton le
» plus satisfait; prête à quitter la cour,
» à force de souci. Ah! si je pouvois
» quitter ce pays-ci! mais je n'en suis
» plus maîtresse! et cela fondant en
» larmes, enfermée avec moi, et je-
» tant les hauts cris. »

A la mort de Louis XIV, en 1715, elle se retira à Saint-Cyr, où, dégagée du monde et des importuns, elle commença de respirer pour la première fois, et de jouir du bonheur. Elle fit son unique occupation de cette maison, qu'elle édifioit tous les jours

par l'exemple de toutes les vertus. Cette femme illustre par ses talens, sa beauté, ses malheurs et son élévation, s'éteignit le 15 avril 1719, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Tout Saint-Cyr la pleura amèrement, et les pauvres regrettèrent long-temps leur bienfaitrice.

On a fait imprimer les lettres de madame de Maintenon, après sa mort, en neuf volumes; elles sont en général écrites avec beaucoup d'esprit : le style en est pur, correct; mais elle n'ont ni l'enjouement, ni la grace, ni la variété féconde de celles de madame de Sévigné.

ALFRED.

Mon oncle sembloit placer ces deux épistolaires au même rang; et dans ton opinion, ma chère cousine, tu

donnerois le premier rang à madame de Sévigné ! Lequel dois-je croire ?

VALINCOUR.

J'ai fait un grand éloge de madame de Maintenon et de madame de Sévigné ; j'en ai parlé comme des meilleurs modèles épistolaires de notre langue : mais s'il falloit à présent assigner à l'une la priorité sur l'autre, je ne balancerois pas à suivre l'opinion générale, et à mettre madame de Maintenon un peu au-dessous de madame de Sévigné.

JENNY.

Je n'en regarde pas moins les lettres de la première comme des modèles de perfection dans le genre grave et sérieux, et que l'on chercheroit vainement ailleurs. Si mes cousins et cousines n'avoient pas le recueil de ces

lettres, j'en multiplierois les citations; mais puisqu'ils en font journellement des extraits, il me suffira d'arrêter un instant leur souvenir sur quelques-unes de ces lettres.

LETTRES Iere.

A madame de Chantelou.

Passy, 28 avril 1666.

« Me voilà, madame, bien éloigné de la grandeur prédite ! Je me soumets à la Providence : et que gagnerois-je à murmurer contre Dieu ? On m'a envoyée à M. Colbert, mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au roi, où l'abbé Tétu a mis toute son eloquence : ils n'ont pas seulement été lus. Oh ! si j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu

compter sur les hommes ! quand je n'avois besoin de rien, j'aurois obtenu un évêché; quand j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Madame de Chalais (1) m'a offert sa protection, mais du bout des lèvres. Madame de Lionne m'a dit : *Je verrai, je parlerai*, du ton dont on dit le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, et personne ne m'en a rendu. Le Duc est sans crédit, le Maréchal occupé à demander pour lui-même : enfin, madame, il est très-sûr que ma pension ne sera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves; il appelle ses enfans par les adversités : qu'il m'appelle ! je le suivrai dans la règle la plus austère : je suis aussi lasse du monde, que les

(1) Depuis princesse des Ursins.

gens de la cour le sont de moi. Je vous remercie, madame, des consolations chrétiennes que vous m'offrez, et des bontés que mon frère m'écrit que vous daignez lui témoigner. »

Lettre II.

A la même.

Paris, 11 juillet 1666.

« Je n'irai point en Portugal, madame; c'est une chose décidée. Ces jours passés, madame de Thiange me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne. Pour Lisbonne, dit-elle! mais cela est bien loin : il faut rester ici. Albert m'a parlé de vous, et je connois tout votre mérite. J'aimerois mieux, disois-je en moi-même, qu'elle connût toute ma misère. Je la

lui

lui peignis, mais sans me ravaler : elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette. Je lui dis que ma pension étoit supprimée ; que j'avois sollicité en vain M. Colbert ; que mes amis avoient inutilement présenté des placets au roi ; que j'étois obligée de chercher hors de ma patrie une subsistance honnête ; que la longueur du chemin ne m'effrayoit point, puisque j'avois fait, dès mon enfance, celui de l'Amérique. Enfin, madame de la Fayette auroit été contente du vrai de mes expressions et de la briéveté de mon récit. Madame de Montespan en parut touchée, et m'en demanda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au roi : je la remerciai très-affectueusement ; j'écrivis à la hâte mon placet, et j'en fus aussi contente que si notre abbé

y avoit mis tout son esprit. Je le lui fis remettre par la bonne dame. Le roi l'a, dit-on, reçu avec bonté : peut-être la main qui l'a offert l'aura rendu agréable. M. de Villeroi s'est joint à elle ; c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, et le seul qui m'ait servi. Enfin, ma pension est rétablie sur le même pied que la reine me l'avoit accordée : deux mille liv. c'est plus qu'il n'en faut pour ma solitude et pour mon salut. »

Lettre III.

A monsieur d'Aubigné (1).

1675.

« On n'est malheureux que par sa

(1) Charles d'Aubigné, son frère. Il se plaignoit toujours ; il fut le tourment con-

faute ; ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de votre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse ; et vous bénirez la Providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vœux à trois mille livres de rente : nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seroient pas remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort : soyons contens. Si les biens nous

tinuel de sa sœur, par sa mauvaise conduite, et le mariage qu'il fit sans le lui avoir communiqué.

viennent, recevons-les de la main de Dieu; mais n'ayons point de vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces desirs de grandeur partent du vuide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées; vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles : que desirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé! Lisez la vie de Saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des desirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassassier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que

parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur; si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal; dès que le corps est dans l'abattement, l'ame est sans vigueur. Adieu, écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre. »

Lettre IV.

A madame d'Aubigné (1).

Le 3 janvier 1681.

« Je demande tous les jours à Dieu,

(1) Geneviève Piètre, fille de Siméon Piètre, procureur de sa majesté et de la ville de Paris, mariée à Charles d'Aubigné, le 23 février 1678.

ma très-chère enfant, qu'il vous conduise dans ses saintes voies. On ne fait pas ces vœux-là dans le monde : je les fais au milieu de la cour, où il ne faut qu'être pour haïr le monde et ses plaisirs. J'y éprouve bien que Dieu seul peut remplir le vuide du cœur de l'homme. Croyez, ma fille, que toutes les choses que vous vous figurez si délicieuses, et que vous m'enviez peut-être, ne sont que vanité et affliction d'esprit. La cour est comme ces perspectives qui veulent être vues dans l'éloignement ; je ne puis vous y placer ; et quand je le pourrois, je ne le ferois pas. Aimez votre mari, et vous serez heureuse. Vous êtes indolente et mal-saine ; tournez ces inconvéniens au profit de votre salut. J'approuve fort que vous ne vous exposiez pas aux visites ; si le monde ne vous

gâtoit pas, il vous ennuieroit. Vous savez combien je vous aime; faites que je vous aime davantage : ne faites pas de nouvelles liaisons; connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur, votre mère, votre amie. »

Lettre V.

A mademoiselle d'Aubigné.

Chantilli, 11 mai 1693.

« Je vous aime trop, ma chère nièce, pour ne pas vous dire vos vérités (1); je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr : et comment

(1) Cette lettre est un modèle dans son genre; elle est pleine de sens, de raison, de douceur et de vérité : elle fait honneur à madame de Maintenon, qui rappelle, avec tant de franchise, son ancienne mediocrité. La cour ne lui avoit pas tourné la tête.

vous négligerois-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable, si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez, ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Le lendemain de sa mort, ni son successeur, ni tout ce qui vous caresse, ne vous regardera, ni vous, ni Saint-Cyr. Si le roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un gentilhomme de province, avec peu de bien et beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épousez un seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus;

qu'autant que vous lui plairez, et vous ne lui plairez que par la douceur, et vous n'en avez point. Je ne suis point prévenue contre vous; mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'évangile par cœur; et qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre; et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi: ne vous flattez point: je suis très-peu de chose, et vous n'êtes rien. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirois de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes, et criminelle devant

Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile; je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, et quel plaisir j'ai à vous en faire. »

VALINCOUR.

Ces lettres sont dignes, sans doute, de servir de modèles, et l'esprit et le cœur des jeunes personnes ne peuvent que gagner à leur lecture. Je voudrois seulement que l'on réunît les neuf volumes de la collection, en un volume de lettres choisies à votre usage; mais ce qui n'est pas fait, vous pouvez l'entreprendre vous-même.

CHARLES.

C'est à quoi, mon papa, nous travaillons depuis un mois.

VALINCOUR.

Puisque vous ne travaillez que pour vous-même, voici, je le répète, l'ordre le plus utile à suivre dans vos extraits. Ayez plusieurs cahiers, que vous ferez relier en un ou deux volumes à votre retour à Paris : divisez vos extraits en autant d'articles qu'il existe de sujets divers de lettres : consacrez un cahier aux lettres de complimens et de félicitations; un autre cahier aux lettres de demandes et de conseils; un troisième cahier aux lettres de nouvelles; un quatrième à celles de description; un cinquième à celles d'invitation, d'exhortation ou de reproches; un sixième à celles de condoléance; ainsi de tous les autres sujets : lisez ensuite vos modèles, et transcrivez dans chaque cahier chaque lettre correspondante, qui vous

paroîtra digne de trouver place dans vos extraits. Je ne connois pas de meilleure méthode pour fixer ses idées dans les études : en tout, rien de plus sage que l'ordre pour hâter les progrès de nos connoissances.

CHARLES.

Mon papa, j'ai déjà fait, par vos conseils, quelque chose de semblable pour les anciens auteurs épistolaires.

VALINCOUR.

Je vous invite tous, mes enfans, à faire de même pour les anciens et pour les modernes. A demain Fénelon.

DIALOGUE XII.

Lettres de Fénélon.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

Le style épistolaire de Fénélon n'a rien de remarquable que son admirable simplicité. Ce vrai sage écrivoit comme il pensoit; c'est-à-dire, sans prétention et sans effort, dans le calme d'une conscience pure, sous la dictée de l'innocence et de la paix.

JENNY.

Toutes ses lettres doivent être bien intéressantes!

VALINCOUR.

Elles parlent toutes au cœur: mais

ses seules lettres *familières* peuvent intéresser le premier âge, et, dans le nombre, je voudrois encore faire pour vous un choix (1).

JENNY.

Ne nous seroit-il pas possible d'y suppléer nous-mêmes ?

VALINCOUR.

Ma petite amie, ce travail nous meneroit trop loin. Ce n'est pas d'ailleurs ici la partie dans laquelle Fénélon s'est fait une renommée littéraire.

CHARLES.

Si vous vouliez avoir seulement la bonté, mon papa, de nous lire quelques-unes de ses lettres ?

(1) Le vœu de Valincour se trouve rempli dans le sixième volume des *Œuvres choisies de Fénélon*, nouvellement imprimées chez Leclère, libraire, quai des Augustins.

VALINCOUR.

Que ne puis-je graver dans vos tendres cœurs toutes celles qu'il écrit à son jeune neveu, Fénélon. Il avoit pour ce neveu des entrailles maternelles; mais son amitié pour ce cher *fanfan*, comme il l'appeloit, ne l'empêchoit pas de surveiller ses principes et ses mœurs avec une douce sévérité. Rien de plus sage que les avis qu'il lui donne, et de plus capable de faire le solide bonheur de l'homme, que les vertus auxquelles il ne cesse de le rappeler dans une correspondance suivie. Mais ces lettres, il faut l'avouer, ont quelque monotonie, et portent un caractère de ressemblance qui leur nuiroit dans une lecture soutenue, si l'on y cherchoit plus les graces variées du style que la sagesse même des conseils.

JENNY.

Je n'en suis pas moins curieuse de les lire, car tout ce que Fénélon á écrit ne sauroit être médiocre.

VALINCOUR.

Jenny, tu t'honores à mes yeux par l'opinion que tu as de ce sage. Sans doute, rien de médiocre ne sauroit être sorti de sa plume, et ce que je dis du caractère de ressemblance de ses lettres à son neveu, n'empêche pas que le style, les pensées, l'admirable simplicité n'y décèlent à chaque page l'auteur sentimental de Télémaque. Ouvrons le volume, et lisons deux ou trois de ses lettres choisies.

LETTRE Iere.

5 mai 1714.

« Notre grand chevalier est parti ce matin pour vous aller joindre. Il m'a paru touché et avoir envie de bien faire. Je lui ai témoigné une amitié tendre. Dieu veuille qu'il surmonte sa timidité et son inapplication ! Attendez à partir qu'il soit arrivé. Ne vous gênez point ; mais si vous pouviez le mener avec vous, je le croirois mieux à Barège qu'à Manot. Envoyez-moi le petit page : je le veux. Point d'embarras dans le temps où je suis presque seul. Ma solitude me plaît fort, quoique la compagnie dont je suis privé me soit très-chère. . . .

« La malade m'alarme. Je crains aussi pour le bon duc de B. . . . La vie se passe dans la peine : ma santé va son

petit train. Je vais bientôt du côté du Hainaut. Nous allons être bien loin les uns des autres; mais nous serons bien près et bien unis en Dieu. J'embrasse tendrement et vous et Punta. »

LETTRE II.

17 mai 1714.

« Je souhaite, mon très-cher fanfan, que cette lettre vous trouve heureusement arrivé dans les bras paternels, et qu'après avoir embrassé vos mère, freres et sœurs, en grand nombre, vous ne perdiez pas un moment pour votre voyage de long cours. Hâtez-vous de partir, pour profiter de la saison : vous verrez la famille plus à loisir en revenant. Vous verrez M. de Laval à Barège; faites-lui mille amitiés pour moi. Observez très-exactement, pour les bains, tous les conseils de

M. Chirac, et faites attention aussi aux expériences des médecins du pays...,
Ne soyez point en peine de ma santé; je la ménagerai : songez à la vôtre. Si vous ne guérissez pas à fond cet été, vous serez impotent le reste de vos jours..... Mille amitiés à toute notre chere famille. Je suis tout à mon très-cher fanfan, mais tendrement et sans réserve. »

LETTRE III.

Cambrai 2 août 1714.

« Vos deux lettres du 15 et du 19 de ce mois, mon très-cher fanfan, m'ont appris que vous alliez à Fénélon : j'en suis très-content. J'aime bien que vous goûtiez notre pauvre Ithaque, et que vous vous accoutumiez aux pénates gothiques de nos pères : mais ne vous séduisez pas vous-même; défiez vous de deux traîtres, l'ennui et l'impatience de vous rapprocher de ce

pays-ci. Il faut vous exécuter en toute rigueur pour retourner à Barège dans la seconde saison, si peu qu'il reste du doute raisonnable sur votre parfaite guérison. La patience est le remède qui fait opérer tous les autres. Vous me priez de vous écrire deux fois chaque semaine ; c'est ce qui est impossible pour Fénélon, à moins que les postes ne soient changées..... Je ne me porte pas mal, excepté un peu de fluxion sur les dents. Sachez, je vous prie, si ma nourrice est vivante ou morte, et si elle a touché quelque argent de moi par la voie de notre petit abbé. Mille choses à mon frère ét à mes sœurs. Tendremeut tout à vous et au chevalier.»

JENNY.

Ces lettres sont, en effet, d'un style fort simple.

VALINCOUR.

C'est là ce qui fait leur principal mérite. Mais Fénélon sait nuancer ce même style avec son sujet, et lui donner plus d'onction, plus de rapidité, plus d'abondance, si le sujet le demande. Il est, sur-tout, intarissable quand il a l'occasion de parler de Dieu, de la vertu, de la nature des vrais biens et des vrais maux. C'est ce qui rend ses lettres au duc de Bourgogne et au duc de Chaulnes, des chefs-d'œuvre de sentiment divin et moral. Je regrette que le temps ne me permette pas de recourir aux citations.... (*Comme Valincour disoit ces mots, un domestique vint l'appeler pour monter à cheval, ce qui l'obligea de lever inopinément la séance.*)

DIALOGUE XIII.

Lettres de Bossuet, de Sacy, de Nicole, d'Arnaud, de Boileau, de d'Ablancourt, et de quelques autres écrivains du siècle de Louis XIV.

LES MÊMES.

CHARLES.

Le siècle de Louis XIV, si fertile en grands hommes, doit nous présenter plusieurs écrivains, tous également recommandables dans l'art épistolaire.

VALINCOUR.

Il n'est pas un seul auteur de ces deux derniers siècles, dont on ne cite

quelques lettres plus ou moins bien écrites. Ces lettres entrent dans la collection générale de ses ouvrages, et en grossissent quelquefois les volumes à pure perte. C'est ainsi que, dans les Œuvres de Bossuet, dont il a déjà paru je ne sais combien de volumes *in*-4°., sans que l'édition soit encore près d'être terminée, l'éditeur a cru devoir insérer, sans distinction, toutes les lettres de ce grand homme, celles même qu'il n'écrivoit que pour se délivrer visiblement des importuns. L'affranchi de Cicéron, qui ne nous a conservé que les lettres choisies de son maître; Pline le jeune, qui s'est rendu ce service à lui-même, ont mieux compris l'un et l'autre en quoi consistoit la vraie gloire de l'écrivain, lorsqu'ils ont préféré de s'en tenir à des lettres choisies, et ont retranché tout le reste de leur correspondance.

JENNY.

Ce n'est pas la faute de Bossuet, si son éditeur a pris le change sur ce point, et si, par un respect mal entendu pour sa mémoire, il n'a pas osé prendre sur lui de rien supprimer de ce que ce savant homme a écrit de sa propre main.

VALINCOUR.

Bossuet a d'autres titres plus assurés à la gloire, que celui de ses lettres, qui n'ont, en général, d'autre intérêt épistolaire pour nous, que de nous venir de ce savant personnage, et de nous développer quelquefois des points essentiels à la religion et à la morale.

CHARLES.

J'ai vu l'autre jour, sur une de vos tablettes, plusieurs volumes des lettres de Sacy, de Duguet, de Nicole, d'Arnauld

d'Arnauld et de quelques autres ; nous parlerez-vous de tous ces auteurs, mon papa ?

VALINCOUR.

Non, mon cher ami ; cela nous meneroit trop loin. Leurs lettres sont bien écrites, et en grand nombre ; mais leur objet est plus de convertir les cœurs à leurs principes religieux, que de former les esprits à la littérature.

JENNY.

Mais, mon oncle, vous ne nous avez rien dit des lettres de Boileau, de celles de d'Ablancourt, et de quelques autres littérateurs plus ou moins célèbres.

VALINCOUR.

Il faut se borner, ma chère Jenny, dans ses études comme dans ses desirs; et si l'on vouloit lire dans chaque genre les divers auteurs qui s'y sont plus ou

moins distingués, toute la vie se passeroit à lire, et n'y suffiroit pas. Contentez-vous donc, mes chers amis, de connoître les meilleurs modèles, et de vous y fixer. La connoissance des autres auteurs n'est point pour vous d'un intérêt actuel, et dans tous les temps il vous sera libre d'y recourir à volonté.

CHARLES.

Mais Boileau n'est-il point un des plus célèbres poëtes du siècle de Louis XIV?

VALINCOUR.

Oui; mais non pas un des plus célèbres épistolaire de son temps. Il faut dans chaque auteur distinguer le genre dans lequel il excelle, et en faire son modèle dans ce point, sans vouloir l'imiter dans ceux où il ne tient lui-même que le second rang. Cicéron à

fait des vers; mais ce n'est pas comme poète qu'il a conquis la renommée des siècles.

CLOTILDE.

Non; c'est comme orateur....

VALINCOUR.

Et comme philosophe; et, sous ces deux rapports, il peut servir de modèle à ceux qui veulent se former à l'éloquence et à la philosophie. . . . Quant à ses qualités poétiques, jamais élève des Muses ne fut tenté, je crois, de vouloir les lui ravir. Ainsi, que Boileau soit votre patron dans la poésie; très-bien : mais ses lettres n'ayant rien qui les distingue de celles des autres auteurs qui ont écrit purement, il est inutile d'en faire une étude particulière. Pour d'Ablancourt, il a vieilli comme littérateur, et n'a rien qui

puisse captiver notre suffrage comme écrivain épistolaire.

CHARLES.

Nous allons donc passer, demain, au 18e siècle.

VALINCOUR.

Oui, mon fils. Ce n'est pas que je ne quitte à regret celui de Louis XIV, où j'aurois à vous citer encore plusieurs auteurs estimables, dont les lettres ont leur perfection et leur agrément; mais je cherche moins à épuiser pour vous vos études, qu'à les diriger et à les régler. A demain donc le 18e siècle.

DIALOGUE XIV.

DES AUTEURS ÉPISTOLAIRES DU 18e SIÈCLE.

Lettres de madame de Lambert.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

TOUTES les hautes sciences ont agrandi leur domaine depuis le commencement du siècle, parce qu'elles sont le résultat de l'expérience ; mais *le vrai beau* n'étant qu'un dans la nature, et le siècle de Louis XIV l'ayant atteint dans les belles-lettres et les beaux-arts, l'art épistolaire n'a pu rien acquérir au delà de ce *vrai beau*, que nous offrent les lettres de

madame de Maintenon et de madame de *Sévigné*.

CHARLES.

Quoi ! mon papa, de tant d'écrivains illustres de notre âge, aucun n'a surpassé ces deux femmes illustres ?

VALINCOUR.

Aucun ; mais plusieurs nous offrent des modèles plus ou moins dignes de soutenir le parallèle.

JENNY.

Je trouve les lettres de madame de Lambert très-bien écrites.

VALINCOUR.

On admire dans ses lettres un style pur et élégant ; on est enchanté de la justesse des réflexions, de la délicatesse et de l'élévation des sentimens.

JENNY.

Cette dame, n'est-ce pas, mon oncle? fut un des ornemens de son sexe. Comme elle avoit le goût extrêmement délicat, elle se perfectionna par la lecture des livres les mieux écrits, et qui joignoient à l'agrément du style l'utilité de l'instruction. Accoutumée à réfléchir dès ses plus tendres années, elle faisoit des extraits de tout ce qui la frappoit dans ses lectures, et elle y mêloit ses propres réflexions.

VALINCOUR.

C'est à cette étude profonde qu'elle fit du cœur humain, et à l'expérience qu'elle avoit du monde, que nous sommes redevables de plusieurs ouvrages qui sont sortis de sa plume. Peux-tu, Jenny, nous citer quelqu'une de ses lettres?

JENNY.

Si j'en avois eu le loisir, j'en aurois extrait de fort intéressantes, parmi lesquelles je distingue celle qui traite de l'éducation des jeunes personnes; mais j'ai dû me borner, pour économiser le temps, à ses deux lettres écrites à Fénélon.

ADOLPHE.

Tu vas donc nous ramener au siècle de Louis XIV?

JENNY.

Non, mon cousin.

ADOLPHE.

Tu parles de deux lettres adressées à Fénélon.

JENNY.

Mais Fénélon a vécu jusqu'en 1715, et madame de Lambert jusqu'en 1733:

on peut donc la compter au nombre des écrivains de l'un ou de l'autre siècle. Voici ces deux lettres :

« Je n'aurois jamais consenti ; monseigneur, que M. Sacy vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes et les sentimens que j'ai pris dans vos ouvrages : personne ne s'en est plus occupé, et n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, monseigneur ; voilà l'usage que j'en ai su faire. Vous m'avez appris que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'esprit et le cœur de mes enfans : j'ai trouvé dans Télémaque les préceptes que j'ai donnés à mon fils ; et dans l'Éducation des filles, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite que d'avoir choisi mon maître

et mes modèles. J'ai la hardiesse de croire que je penserois comme vous sur l'ambition (1); mais les mœurs des jeunes gens d'à-présent nous mettent dans la nécessité de leur conseiller, non pas ce qui est le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens; et ils nous forcent à croire qu'il vaut mieux occuper leur cœur et leur courage d'ambition et d'honneurs, que de hasarder que la débauche s'en empare. Quel danger, monseigneur, pour l'amour-propre, que des louanges qui viennent de vous ! Je les tournerai en préceptes : elles m'apprennent ce que je dois être pour mériter une estime qui feroit la récompense des

(1) Fénélon avoit écrit à M. de Sacy, qu'il n'étoit pas tout-à-fait d'accord avec madame de Lambert sur toute l'ambition qu'elle demandoit de son fils.

plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaisirs, nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects ! Pour moi, je n'aurois pas de plus grande joie que de pouvoir vous assurer moi-même combien je vous honore, et à quel point je suis, etc. »

IIe Lettre.

Au même.

« M. de Sacy, monseigneur, m'a traitée en personne foible. Il a cru que, pour me soutenir, j'avois besoin de louanges, et qu'en me montrant celles que vous me prodiguez, c'étoit un engagement à me les faire mériter. Le reproche que Pline fait à son siècle, et qu'on pourroit avec assez de

justice faire au nôtre, ne tombera pas sur moi. Il dit que *depuis qu'on méprise la vertu, on néglige la louange.* Je suis très-sensible, monseigneur, à celle qui vient de vous. En est-il de plus délicate et de plus flatteuse, et même de plus dangereuse ? Mais comme ce qui part de vous ne peut être un piège, loin de me gâter, elle m'a fait un effet tout contraire, elle m'a très-sincèrement humiliée ; et je sais que vous louez en moi, non ce qui y est, mais ce qui devroit y être. Rien de si aisé que de donner des préceptes ; mais s'ils ne sont soutenus de l'exemple, ils tournent contre la personne qui les donne. Si j'avois quelque chose de bon, quelque tour dans l'esprit, quelque sentiment dans le cœur, c'est à vous, monseigneur, que je le devrois ; c'est vous qui m'avez

montré

montré la vertu aimable, et qui m'avez appris à l'aimer, pénétrée de vos bontés et d'admiration pour vos vertus. Combien de fois, dans la calamité publique, dans de si grands malheurs si bien sentis et d'autres si justement appréhendés, avons-nous dit avec un de vos amis : Nous avons un sage, dont les conseils pourroient nous aider! pourquoi faut-il que tant de mérite et tant de talens soient inutiles à sa patrie! Ce ne sont point des louanges, monseigneur ; c'est un sentiment, ce sont les expressions d'un cœur qui vous est respectueusement dévoué. C'est ainsi que je suis, etc.»

VALINCOUR.

Ces lettres sont tout-à-la-fois bien écrites et bien pensées ; mais elles n'ont ni la légéreté, ni les graces de celles de madame de *Sévigné*.

CHARLES.

Mon papa, Fontenelle n'a-t-il pas réussi dans l'art épistolaire ? Son style coupé, léger, badin, sembleroit convenir à ce genre.

VALINCOUR.

Fontenelle, comme Voiture, couroit trop après l'esprit : ce défaut se fait remarquer dans toutes ses productions. Il n'a, d'ailleurs, écrit avec soin que des lettres de galanterie ; et ce n'est pas là, sous aucun rapport, que je chercherai vos modèles. J. B. Rousseau mérite plus de fixer vos regards. Charles m'obligera de se charger de la critique de cet auteur, et de nous en rendre compte dans la séance prochaine.

DIALOGUE XV.

Lettres de Jean-Baptiste Rousseau.

LES MÊMES.

CHARLES.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, dont mon papa ne m'a jamais permis que de lire les Œuvres choisies, naquit à Paris, en 1669, et mourut à Bruxelles, en 1741. Nul homme ne posséda mieux que lui le vrai talent du poëte; ses odes l'ont sur-tout immortalisé. Quant à ses lettres, elles attachent le lecteur, et, à travers une certaine négligence qui a ses graces, on y trouve beaucoup de justesse et de netteté; des idées solides, quelquefois hardies, exprimées d'un style simple,

mais clair, proportionné à la matière qu'il traite, et convenable au style épistolaire. Voici quelques-unes de ses lettres.

LETTRE I[ere].

A M. Crouzaz.

A Soleure, 29 juillet 1713.

« A mon arrivée ici, j'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je n'ai pas différé un moment à faire part à M. l'ambassadeur de leur lecture, puisque ce seroit en quelque manière lui avoir retenu son bien, que de lui avoir caché les sentimens que vous y témoignez pour lui. Il y a été très-sensible; et vous devez être sûr que ce sont véritablement ceux de son cœur qu'il vous a exprimés dans la lettre que

vous avez reçue pendant votre séjour à Bade.

» Vous avez raison de dire que le commerce des lettres est, parmi les hommes, une image de la conversation; et je suis persuadé, avec vous, que la première règle du style épistolaire doit être de tirer des lettres qu'on a reçues, la matière de celles qu'on doit écrire. Ceux qui n'écrivent que pour les parades, sentiront moins que vous et moi la justesse de cette maxime: ils croiront devoir tirer tout de leur propre fonds, et s'accuseroient de stérilité et de sécheresse, s'ils faisoient mention, dans leurs réponses, des choses contenues dans les lettres auxquelles ils répondent. Mais il naît de-là un jeu de propos interrompus, qui feroit un assez plaisant effet, si un tiers entendoit dire de vive voix ce

qu'ils mettent sur le papier ; et on pourroit leur faire l'application des trois sourds qui plaident. Le demandeur parle de fromage, le défendeur répond du labourage, et le juge déclare le mariage nul, dépens compensés, etc.

LETTRE II.

A monsieur Mazard.

Vienne, 13 août 1717.

« MONSIEUR,

» Je vois, avec la dernière confusion, le tort que j'ai eu de commencer avec vous une dispute de civilité; et si j'avois pu prévoir la manière dont vous avez dénoué cette contestation, je me serois épargné le regret que j'ai de ne l'avoir pas finie, lorsqu'il a dépendu de moi d'y mettre des bornes.

La vérité est, monsieur, que je me trouvois trop payé d'un chétif présent, par le cas que vous m'aviez témoigné en faire, et que je ne m'attendois à rien moins qu'à en recevoir un aussi magnifique que celui qui a suivi votre lettre. Les mesures que vous avez prises pour me le faire tenir, m'ont mis hors d'état de me défendre de l'accepter ; et si quelque chose me console de cette généreuse supercherie, c'est le droit qu'elle m'acquiert de m'en venger quelque jour, lorsque vous vous y attendrez le moins. J'avoue cependant que je vois toute la témérité qu'il y a en moi, de vouloir continuer une escrime d'honnêteté avec vous. Peut-être que l'honneur du combat vous demeureroit encore. Qu'y a-t-il donc à faire à cela, monsieur ? ce seroit que vous voulussiez,

par pitié, m'indiquer les moyens de satisfaire à ma reconnoissance, et me fournir vous-même, par une nouvelle générosité, quelque occasion de m'acquitter envers vous. Je vous en conjure de tout mon cœur; et j'attends cette grace, comme la seule qui puisse me relever de la honte où je suis, et la dernière marque de votre amitié pour l'homme du monde qui la chérit le plus, et qui est avec le plus d'attachement et d'estime, etc. »

LETTRE III.

A un de ses amis.

Bruxelles, 26 décembre 1730.

« Que ne puis-je, mon cher monsieur, vous témoigner en personne toute l'ardeur des vœux que je fais pour vous, au renouvellement de l'année où nous allons entrer! Le cœur

ne peut se répandre dans une lettre, et vous verriez bien mieux le mien dans mes yeux que dans mes paroles. L'attendrissement muet de deux amis qui se revoient après un long éloignement, a plus d'éloquence que les discours les plus pathétiques; et la seule idée que je m'en forme, au moment que je vous écris, réveille en moi une foule de sentimens qu'il m'est impossible d'exprimer sur le papier, mais que mes embrassemens, et même mon silence, vous feroient, ce me semble, concevoir sans peine; si j'avois le bonheur de me trouver en votre présence. Je ne m'en flatte plus, et c'est l'unique sujet de douleur qui me reste de tous mes chagrins passés et de toutes les injustices que j'ai souffertes. Car pour ce qui regarde l'arrangement de ma fortune, je n'en

suis que médiocrement occupé, quoique je me trouve, depuis trois ans, moi et mes confrères les actionnaires, dans le cas de la définition que le merveilleux écuyer de don Quichotte faisoit d'un chevalier errant : toujours prêt à être empereur, ou roué de coups de bâton.

» Du reste, ma santé est meilleure qu'elle n'a jamais été, et même je trouve que le parti que j'ai pris de me renfermer dans un petit cercle d'amis véritables, et d'une société sûre, maintient mon ame dans une assiette plus tranquille, que quand j'étois dans la dissipation du monde, qui, à le bien prendre, n'est souvent qu'un ennui déguisé.

» La nouvelle que vous me mandez du retour de votre santé, et de l'augmentation de votre famille, a achevé

d'écarter de mon esprit toute idée sinistre. J'embrasse de tout mon cœur le père du nouveau-né, et je souhaite à son aïeul les jours de Nestor et la santé de Milon ; c'est-à-dire, moins figurément, que je suis avec tout l'attachement, toute la reconnoissance, et toute la tendresse imaginable, mon cher monsieur, votre, etc.»

LETTRE IV.

Au même.

Bruxelles, 29 juillet 1737.

« Je me sens, mon cher monsieur, si pénétré d'étonnement, d'admiration et d'attendrissement, en lisant votre dernière lettre, que je ne sais comment je dois y répondre, ni où trouver des termes qui puissent développer me sentimens. Est-il possible,

est-il croyable que, dans un siècle aussi corrompu que celui où nous vivons, il se trouve une ame assez grande pour penser comme vous sur un ami, et sur un ami inutile et aussi éloigné que je le suis ? Où trouve-t-on des générosités qui s'étendent au delà des besoins présens, et qui portent leur vue jusque dans l'avenir, sans regard à la charge du bienfait, ni à l'incertitude de la restitution ? Celle que je suis en état de vous assurer est de cette nature, puisqu'elle n'est fondée que sur le rétablissement encore douteux d'une compagnie de commerce, où j'ai trente actions, dont les deux tiers suffiroient pour m'acquitter d'une partie de vos bienfaits, si elle a le bonheur de se relever. A tout hasard je compte, mon cher monsieur, que vous voudrez bien en

accepter.

accepter la donation dès mon vivant, comme j'accepte l'offre généreuse que vous avez la bonté de me faire, et que je regarde comme une de ces ressources inespérées, que la Providence m'a ménagée jusque dans les temps les plus malheureux de ma vie. Celle-ci m'est la plus chère de toutes, puisqu'elle me vient de la personne du monde que je chéris et que j'estime le plus. »

Lettre V.

A Rollin.

« J'ai bien des graces à vous rendre, monsieur, de l'agréable présent que vous m'avez fait du quatrième volume de votre histoire : je l'ai lu, pour ainsi dire, tout d'une haleine, et avec une satisfaction qui n'a été interrompue en aucun endroit. Si le sentiment peut

passer pour bon juge en ces matières, je puis dire qu'il n'y eut jamais difficulté plus mal fondée, que celle que vous dites vous avoir été objectée sur la prétendue longueur des réflexions dont votre narration est quelquefois accompagnée, ni de plus mauvais conseil que celui qu'on vous a donné de les abréger. C'est vouloir retrancher de votre livre ce qui le distingue le plus utilement, et même le plus agréablement de tant d'autres histoires dont le public se trouve inondé, et qui, dépouillées de l'instruction, qui doit être le but de l'écrivain et le fruit de la lecture, méritent plutôt le nom de gazettes savantes, que celui d'histoires. Quelque nécessaires que soient ces réflexions aux jeunes gens, vous connoissez trop bien les hommes, pour sentir combien elles le sont aux personnes avancées en âge, et qui passent

pour les plus raisonnables : la plupart lisent pour satisfaire leur curiosité, et pour pouvoir dire qu'ils ont lu. Trouverez-vous, même parmi les plus sensés, une demi-douzaine de lecteurs qui veuillent se donner le temps et la peine de méditer sur leur lecture ; et quand ils se la donneroient, est-il sûr qu'ils soient capables de méditer comme il faut et où il faut ? Les uns s'attacheront à un mot ou à une expression qui ne leur aura pas plu. Les autres s'arrêteront à quelque point de chronologie, ou à quelque fait contesté par d'autres auteurs ; et à peine dans le grand nombre s'en trouve-t-il quelqu'un qui se mette en peine d'y chercher le véritable et l'unique objet de toute lecture sensée, qui est l'instruction. C'est pourtant pour le plus grand nombre que vous travaillez :

votre but n'est par d'instruire ceux qui sont déjà instruits ; et quand cela seroit, quelle satisfaction ne seroit-ce pas pour eux, de se retrouver, pour ainsi dire, dans les réflexions d'un homme comme vous, et de s'assurer, par cette conformité, de la vérité des leurs!

Ne faites donc point de difficulté, monsieur, de continuer comme vous avez commencé. La fonction du philosophe et celle de l'historien sont les mêmes. L'un cherche à instruire par les préceptes, l'autre par les exemples. Mais si ces exemples ne sont accompagnés de préceptes à propos, ils deviennent la plupart du temps inutiles, soit par la paresse, soit par l'incapacité, soit par le peu de loisir des lecteurs. C'est à vous de leur lever ces obstacles, et ils vous en seront d'autant plus obligés, que cette partie de votre ouvrage, qui est la plus utile, est en

même-temps la plus agréable et celle qui satisfait plus l'esprit. Les réflexions sont mêlées et incorporées aux faits, d'une manière si naturelle et si éloignée de toute affectation, que si on les en détachoit, il semble qu'elles laisseroient un vuide dans votre narration. Ne croyez pas pourtant que mon intention, en vous écrivant ceci, soit de m'ériger avec vous en donneur de conseils. Je n'ai pas assez de témérité pour m'en croire capable; mais, plein comme je le suis de la lecture que je viens d'achever, j'aurois cru me faire tort à moi-même, si je vous avois caché ma pensée sur ce qui m'a paru de plus important dans le plan que vous vous êtes fait, et sur ce qui m'a le plus charmé dans la manière dont vous l'avez exécuté. Je suis avec beaucoup de respect, etc. etc. »

DIALOGUE XVI.

Lettres de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

J'AI dû me charger seul de la critique des lettres de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau.

CHARLES.

Ces deux auteurs ont-ils également excellé dans le genre épistolaire ?

VALINCOUR.

Tous les deux furent doués de trop de talent naturel, ou acquis, pour ne pas réussir plus ou moins bien dans tous

les genres : mais leurs lettres demandent un choix rigoureux ; et si l'on réduisoit en un seul volume les dix-huit gros *in*-8°. , de la Correspondance de Voltaire , l'auteur et le lecteur y gagneroient également.

CHARLES.

D'où vient donc que l'on a publié toutes ses lettres sans discernement et sans choix.

VALINCOUR.

Pour multiplier les volumes , et , avec les volumes , les recettes de l'éditeur et des libraires.

JENNY.

A-t-on fait la même spéculation financière sur les lettres de Jean-Jacques Rousseau ?

VALINCOUR.

Oui; mais non avec le même inconvénient pour sa qualité d'auteur. Jean-Jacques Rousseau ne prodiguoit pas ses lettres, et il n'en laissoit point sortir de sa plume, qu'il n'eût pris la peine de travailler.

JENNY.

Ce soin scrupuleux de sa réputation littéraire doit influer sur son style, et donner un certain air d'apprêt à ses lettres.

VALINCOUR.

C'est bien là ce qu'on peut lui reprocher.

ALFRED.

Ce défaut n'est pas, je crois, celui de Voltaire.

VALINCOUR.

Non : mais celui-ci n'est pas toujours

exempt d'allusions recherchées, de mots caustiques, triviaux et à double entente, que la simplicité du genre épistolaire condamne. Je ne parle pas des images trop libres semées dans le cours de sa correspondance, ni des principes de scepticisme qui s'y trouvent répandus ; je ne considère ses lettres que sous le rapport de l'art, et, sous cet unique rapport, Voltaire ne nous offre qu'un très-petit volume de lettres, mais dont le recueil choisi le met au rang des meilleurs modèles. Vous pouvez en juger par ces extraits, dont mon fils va nous faire la lecture.

LETTRE Iere.

A M. J. B. Rousseau (1).

23 janvier 1722.

« M. le baron de Breteuil m'a ap-

(1) L'amitié respectueuse de Voltaire pour J.-B. Rousseau ne fut pas de longue durée.

pris, monsieur, que vous vous intéressiez encore un peu à moi, et que le poëme d'Henri IV ne vous est pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître. Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan, que je viens de faire, à la hâte, de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poëme épique observées.

« Le poëme commence au siège de Paris, et finit à sa prise; les prédictions faites à Henri IV dans le pre-

Bientôt il devint un de ses plus irréconciliables ennemis, et ce même poète ne fut plus dès-lors, à ses yeux, qu'un versificateur vulgaire.

mier chant, s'accomplissent dans tous les autres. L'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques; nos passions, nos vertus et nos vices y sont personnifiés; le héros n'a de foiblesse que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage étoit perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne désavouerez point votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poëme; mais vous devez m'entendre à demi-mot, votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché

de l'envie que j'ai d'aller même consulter mon oracle. On alloit autrefois de plus loin au temple d'Apollon, et sûrement on n'en revenoit point plus content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me permettoit de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirois de bon cœur pour voir deux hommes aussi extraordinaires, dans leurs genres, que M. le prince Eugène et vous. Je me ferois un véritable plaisir de quitter Paris pour vous réciter mon poëme devant lui, à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont eu l'honneur de le voir, me le fait comparer

aux

aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu, dans mon sixième chant, un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire, qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage, que le sixième est une imitation du sixième de Virgile. Saint Louis y fait voir à Henri IV les héros français qui doivent naître après lui. Je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de Villars. Voici ce qu'en dit Saint Louis :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'étoit là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvoit donner

à M. le maréchal de Villars, et il a lui-même été flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de la Motte, qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de Vendôme, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince Eugène et de la vérité.

» Comme je vous écris tout ceci, Mme la duchesse de Sully m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de Comminges, que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvoit vous rendre un peu de goût pour elle, et que vous ne puissiez vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos Français de la contagion du faux bel-esprit, qui fait plus de progrès que jamais. Du moins, si on ne peut espérer de vous revoir à

Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des la Motte. Je vous supplie, monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme sur le plus zélé de vos admirateurs.

« Je suis, etc. etc. »

LETTRE II.

« La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer toutes nos résolutions ; M. le duc de Richelieu, qui l'aimoit tendrement, en a été dans une douleur qui a fait connoître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine ; ainsi, ne comptez plus sur nous pour vendredi prochain : pour

moi, je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal, après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé, je reviendrai à la rivière gaiement; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris; car, en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac foible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours, et ne souffrir qu'*incognito*.

» Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun, en voici quelques particularités.

» Samedi dernier, il couroit le cerf avec M. le Duc; ils en avoient déjà pris un, et en couroient un second. M. le Duc et M. de Melun trouvèrent dans une voie étroite le cerf qui venoit droit à eux : M. le Duc eut le temps de se ranger; M. de Melun crut qu'il

auroit le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment, le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux, que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de Melun avoit la rate coupée, le diaphragme percé, et la poitrine refoulée. M. le Duc, qui étoit seul auprès de lui, banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure. Le blessé vécut jusqu'au lundi suivant, qu'il expira, à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le Duc, et à la vue de toute la cour, qui étoit consternée et attendrie d'un spectacle si tragique, mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'étoit aimé; c'étoit un homme

qui avoit peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on étoit forcé d'estimer.

» On nous mande de Paris, que madame de Villette a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage. Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à Thiriot que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes. »

Lettre III.

A madame la marquise du Deffant.

« Vous m'avez proposé, madame, d'acheter une charge d'écuyer chez madame la duchesse du Maine; et ne me sentant pas assez dispos pour cet emploi, j'ai été obligé d'attendre d'autres occasions de vous faire ma

cour. On dit qu'avec cette charge d'écuyer, il en vaque une de lecteur : je suis bien sûr que ce n'est pas un bénéfice simple chez madame du Maine, comme chez le roi. Je voudrois de tout mon cœur prendre pour moi cet emploi; mais j'ai en main une personne qui, avec plus d'esprit, de jeunesse et de poitrine, s'en acquitera mieux que moi.

» Voici, madame, une occasion de montrer la bonté de votre cœur et votre crédit. La personne dont je vous parle, est un jeune homme nommé M. l'abbé Linant, à qui il ne manque rien du tout que de la fortune. Il a auprès de vous une recommandation bien puissante; il est ami de M. de Fermont, qui vous répondra de son esprit et de ses mœurs. Je ne suis ici que le précurseur de

Fermont, qui va bientôt obtenir cette grace de vous ; et je vous en remercierai comme si c'étoit à moi seul que vous l'eussiez faite. En vérité, si vous placez ce jeune homme, vous ferez une action charmante ; vous encouragerez un talent bien décidé qu'il a pour les vers ; vous vous attacherez pour le reste de votre vie quelqu'un d'aimable, qui vous devra tout ; vous aurez le plaisir d'avoir tiré le mérite de la misère, et de l'avoir mis dans la meilleure école du monde. Au nom de Dieu, réussissez daus cette affaire pour votre plaisir, pour votre honneur, pour celui de madame du Maine, et pour l'amour de Fermont, qui vous en prie par moi.

Adieu, madame : je vous suis attaché, comme l'abbé Linant vous le sera, avec le plus respectueux et le plus tendre dévouement. »

Lettre IV.

A M. le cardinal Alberoni.

« Monseigneur,

» La lettre dont votre éminence m'a honoré, est un prix aussi flatteur de mes ouvrages, que l'estime de l'Europe a dû vous l'être de vos actions. Vous ne me deviez aucun remerciement, monseigneur; je n'ai été que l'organe du public en parlant de vous. La liberté et la vérité, qui ont toujours conduit ma plume, m'ont valu votre suffrage. Ces deux caractères doivent plaire à un génie tel que le vôtre : quiconque ne les aime pas, pourra bien être un homme puissant, mais ne sera jamais un grand homme.

» Je voudrois être à portée d'admirer de plus près celui à qui j'ai

rendu justice de si loin. Je ne me flatte pas d'avoir jamais le bonheur de voir votre éminence; mais si Rome entend assez ses intérêts pour vouloir au moins rétablir les arts, le commerce, et les remettre en quelque splendeur dans un pays qui a été autrefois le maître de la plus belle partie du monde, j'espère alors que je vous écrirai sous un autre titre que sous celui de votre éminence, dont j'ai l'honneur d'être, avec autant d'estime que de respect, etc.

LETTRE V.

A monsieur de la Condamine à la Haye.

« Votre style, monsieur, n'est point d'un homme de l'autre monde: votre cœur pourroit bien en être; vous vous souvenez de vos amis, et ce

n'est pas la mode de cet hémisphère. Il est vrai que vous êtes fait pour être excepté. Il s'en faut bien qu'on vous ait oublié pendant vos dix ans d'absence : on parloit toujours de vous à Paris, tandis que vous étiez sur la montagne de Pichincha. Vous avez dû jouir du plaisir d'occuper de vous les deux moitiés du globe. Revenez donc vîte à Paris, et faites-vous peindre comme M. de Maupertuis aplatissant la terre d'un côté, tandis qu'il la presse de l'autre. On ne dira plus que *la figure du monde passe :* vous l'aurez fixée pour jamais. Il est question de vous fixer aussi à la fin, et de venir jouir du fruit de vos travaux, et sur-tout qu'on ne puisse pas dire du succès de votre voyage : *Tout leur bien du Pérou n'est que du caquet*. Je vous ai écrit plusieurs fois, et

sur-tout quand M. Dufai, votre ancien ami et le mien, vivoit encore. Que vous trouverez ici d'honnêtes gens de moins et de sottises de plus ! Que vous trouverez de choses changées ! Je me suis fait tant soit peu physicien, pour être plus digne de vous revoir : mais c'est madame du Châtelet qui mérite toute votre attention en qualité de sublime géomètre. Elle s'est mise à éclaircir Leibnitz, ce qui étoit très-difficile, et moi à embrouiller Newton, ce qui étoit très-aisé : mais elle a été mieux imprimée que moi, et l'édition des Élémens de Newton, faite en Hollande, est entièrement ridicule. Gardez-vous bien d'en lire un mot ; j'aurai l'honneur de vous en présenter, à Paris, une moins mauvaise.

» Je conçois que vous devez être retenu à la Haye par les agrémens de

la

la société : vous devez être sur-tout bien content de votre ministre, M. de Laville. Vous aurez fait de grands dîners chez M. le général Debrosses ; vous aurez dit des galanteries espagnoles à madame de Saint-Gilles. Avez-vous vu, mon cher et respectable ami, M. de Podewils, l'envoyé de Prusse? Il étoit bien malade quand il est arrivé à la Haye, et j'ai peur qu'il n'ait pu jouir du plaisir de vous entretenir. La Haye est un des endroits de la terre, où j'aurois le mieux aimé à vivre ; mais je donne encore la préférence à Paris, où je vous attends avec l'impatience de l'amitié, très-indépendante de celle de la curiosité.

Vous me trouverez aussi maigre et aussi malade que vous m'avez laissé, et aussi rempli d'attachement pour

vous : je ne vous traite point comme un ami de l'autre monde ; point de complimens. Je reprends avec vous mes anciens erremens. Il n'y a point eu de mille lieues entre nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, comme vous me le permettiez autrefois. »

VALINCOUR.

Il suffit de ces extraits, mes chers enfans, pour vous donner une idée du talent de Voltaire dans l'art d'écrire les lettres. Je vous confierai ce soir un plus ample recueil manuscrit, dont chacun de vous prendra connoisance, s'il le desire, dans ses heures d'études.

JENNY.

Que vous êtes bon, mon cher oncle, de vouloir nous abréger ainsi le travail, en vous chargeant de nos propres extraits !

VALINCOUR.

Ma fille, j'aimerois beaucoup mieux vous laisser ce soin, si, comme je l'ai déjà remarqué, Voltaire ne mêloit trop souvent à ses lettres des pensées, des images et des maximes, que vous êtes heureuse d'ignorer.

JENNY.

Il est fâcheux qu'un si grand écrivain ne se soit pas toujours respecté lui-même, et qu'il ait par-là justement mérité la censure de mon oncle. Mais l'opinion a tellement exhaussé le mérite littéraire de Voltaire, que je ne croyois pas jusqu'à ce moment, qu'il fût possible de trouver un seul défaut de style dans ses écrits.

VALINCOUR.

Tu te trompois, ma chère enfant, et il te sera facile de t'en convaincre

par le second extrait que je te remettrai ce soir. Je pourrois, au surplus te rapporter plusieurs passages tirés de ses lettres, que l'on ne citera jamais comme des modèles de goût; tel ce bizarre début:

A monsieur Thiriot.

Aux Délices, le 5 décembre 1789.

«L'hermite de l'arsenal, l'hermite de Tourney et des Délices, est *dictateur*, parce qu'il a mal aux yeux.... Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étois un parpaillot; mettez par Genève, etc.»

ADOLPHE.

Il est dictateur, parce qu'il a mal aux yeux! Je n'ai pas assez d'esprit pour comprendre ce qu'il peut y avoir de commun entre ces deux choses.

VALINCOUR.

C'est-à-dire, qu'ayant mal aux yeux, il ne peut écrire lui-même, et il est obligé de dicter sa lettre; il est donc *dictateur*. . . .

ADOLPHE.

C'est là du Voltaire en bonnet de nuit!

VALINCOUR.

Je suis de ton avis, mon petit fanfan, et ce n'est pas seulement plusieurs jeux de mots semblables que l'on a droit de critiquer dans Voltaire: mais il est des lettres entières qui déparent sa très-volumineuse correspondance. Je n'en citerai qu'une seule, vous invitant néanmoins de ne pas oublier qu'Homère lui-même sommeille quelquefois.

A monsieur d'Alembert.

« Votre estomac, mon cher ami et mon cher philosophe, ne peut pas être en pire état que ma tête. Ma petite apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, vaut bien vos déjections à l'âge de quarante ans. Mettons l'un et l'autre dans le même plat, vos entrailles et mes meninges, et présentons-les à la philosophie. Je meurs accablé par la nature, qui m'attaque par en haut, quand elle vous lutine par le bas. Je meurs persécuté par la fortune, qui s'est moquée de moi dans la fondation de ma colonie. Je meurs poursuivi par les mauvais livres qui pleuvent. Je meurs aboyé par les dogues qui déchirent Delille. Je sais qu'étant en curée, ils veulent me dévorer aussi; mais ils

feront mauvaise chère. Je suis un vieux cerf plus que dix cors, et je leur donnerai de bons coups d'andouiller avant d'expirer sous leurs dents. Le cervelle me tinte si prodigieusement, à l'heure que je vous écris, que l'*Amanuensis* et moi ne nous entendons plus. Mon cœur est encore sain, il sera à vous jusqu'au dernier moment.

» Adieu, sage, adieu; mes complimens à Pascal Condorcet. Il jouera un grand rôle. Adieu, cher Bertrand; souvenez-vous de *Raton*. »

JENNY.

Cette lettre me paroît bien peu digne d'un philosophe.

VALINCOUR.

C'est, il faut l'avouer, mes enfans, que l'absence de toute religion dans

un cœur, lui rend la maladie, la douleur et toutes les approches de la mort bien amères. On peut, avec beaucoup d'amour-propre, contrefaire en public l'homme d'un grand courage, à la manière de ces athlètes de Rome, qui noyés dans leur sang, et près d'expirer au milieu de l'arène, s'étudioient à mourir avec grâces, pour rendre le dernier soupir au milieu des applaudissemens des spectateurs; mais c'est dans la retraite, loin du monde et de son opinion, que l'homme est réduit à juger des choses selon leur juste valeur, et à sentir tout le poids de ses maux et tout le besoin d'un consolateur intérieur; c'est là que malgré toutes les jactances de son orgueil, l'homme se trouve trop foible pour ne pas succomber aux misères de la vie, lorsqu'il en est duement

atteint. C'est ce que prouvoit Voltaire dans sa retraite de Ferney; de-là ses retours fréquens à la religion dans ses maladies; de-là ces terribles aveux sur l'insuffisance des consolations philosophiques. J'en atteste ces paroles tirées de ses lettres à d'Alembert, et je termine votre séance par cette citation :

« Mon très-cher philosophe, la » nature donne sérieusement sur les » doigts, à la fin de chaque hiver, » aux vieilles pattes de raton. . . . Je » m'enveloppe, autant que je le puis, » du manteau de la philosophie; mais » ce manteau est si étriqué, si percé » de trous, que la bise y entre de » tous les côtés (1).

» Je ne compte plus vous embras-

(1) 25 février 1779, lettre à d'Alembert, 124.

» ser de près ; ma vie n'aura été qu'une
» longue mort (1).

» N'oubliez pas, en passant, le vieux
» chat-huant qui se meurt dans son
» trou, au milieu des neiges (2).

(1) Au même, lettre 185.

(2) Au même, du 15 février 1776.

DIALOGUE XVII.

Lettres de Jean-Jacques Rousseau ; suite.

LES MÊMES.

ADOLPHE.

Je prierai, mon oncle, de vouloir bien me confier à mon tour ses seconds extraits des lettres choisies de Voltaire.

VALINCOUR.

Je les ai remis, hier, à ton frère.

ALFRED.

Adolphe voudra bien permettre que je copie celles de ces lettres qui me plaisent le plus.

ADOLPHE.

En ce cas, je puis renoncer à les lire.

VALINCOUR.

Pourquoi donc, mon cher enfant ?

ADOLPHE.

C'est qu'Alfred a suivi votre plan d'études de point en point. Il a divers cahiers tout exprès pour chaque sujet de lettres, qu'il intitule : *Lettres descriptives*, *etc.* ; *lettres de complimens*, *etc. lettres de demandes*, *etc.* ; *de condoléance*, *etc.* ; *de recommandation*, *etc.* Or, s'il veut faire des lettre de Voltaire comme il a fait des autres auteurs épistolaires, et qu'il les transcrive dans ses cahiers, selon l'ordre des matières, c'est à n'en plus finir.

VALINCOUR.

VALINCOUR.

J'en suis fâché, mon cher Adolphe; mais si ton frère suit une méthode si utile, pourquoi lui refuser le temps d'achever son travail?

ALFRED.

Je ne travaille pas, d'ailleurs, pour moi seul; et quelqu'un ici . . . .

VALINCOUR.

Tant pis. Il importe que chacun de vous exerce sa propre critique; et je serai satisfait de voir Adolphe n'avoir recours qu'à son goût naturel dans le choix qu'il fera des lettres de mon recueil.

ADOLPHE.

Vous serez satisfait, mon oncle; mais quand? . . . . Alfred le sait.

ALFRED.

Quand ? Dans trois jours au plus tard ; je t'en donne ma parole.

ADOLPHE.

Trois jours ;.... c'est un peu long... Soit ;.... j'y compte.

VALINCOUR.

Je tiens en main, mon cher Adolphe, de quoi satisfaire ton zèle. Voici des lettres choisies de Jean-Jacques Rousseau, dont tu vas nous lire quelques-unes. Tu pourras réserver pour toi la lecture des autres, et ne les donner à ton frère, qu'en échange du recueil qu'il te promet dans trois jours.

ADOLPHE.

Cet arrangement me plaît beaucoup (*Adolphe prend le recueil des*

lettres choisies de Jean-Jacques Rousseau, des mains de son oncle).

VALINCOUR.

Lis, mon enfant, aux endroits notés.

ADOLPHE.

J'y suis.

LETTRE Iere.

A un jeune homme qui demandoit à s'établir à Montmorency (qui étoit alors le domicile de Rousseau), *pour profiter de ses leçons.*

« Vous ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme, accablé de maux, et de plus, fort occupé; qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le seroit encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous

m'honorez en pensant que je pourrois vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous l'a fait désirer; mais sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale : rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez; et je ne pourrai vous rien dire à ce sujet, que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous voudrez la consulter. . . . . Travaillez, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parens et la Providence : voilà le premier principe de la vertu qne vous voulez suivre, et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paroît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, monsieur; retour-

nez dans votre province, allez vivre dans le sein de votre famille, servez, soignez vos vertueux parens; c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province, que la fortune à poursuivre à Paris, sur-tout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manèges y font plus de fripons-gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait M. votre père; et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir. Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency. Peut-être

ne seront-ils pas à votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre ; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles.. »

LETTRE II.

A M. Vernes, sur la mort de sa femme.

Montmorency, le 9 février 1760.

« Il y a une quinzaine de jours, mon cher Vernes, que j'ai appris, par M. Favre, votre infortune ; il n'y en a guère moins que je suis tombé malade, et je ne suis pas rétabli. Je ne compare point mon état au vôtre : mes maux actuels ne sont que physiques ; et moi, dont la vie n'est

qu'une alternative des uns et des autres, je ne sais que trop que ce ne sont pas les premiers qui transpercent le cœur le plus vivement. Le mien est fait pour partager vos douleurs, et non pour vous en consoler; je sais trop bien, par expérience, que rien ne console que le temps, et que souvent ce n'est qu'une affliction de plus, de songer que ce temps nous consolera. Cher Vernes, on n'a pas tout perdu quand on pleure encore; le regret du bonheur passé en est un reste. Heureux qui porte encore au fond de son cœur ce qui lui fut cher! Oh! croyez-moi, vous ne connoissez pas la manière la plus cruelle de le perdre; c'est d'avoir à le pleurer vivant. Mon bon ami, vos peines me font songer aux miennes; c'est un retour naturel aux malheureux.

D'autres pourront montrer à vos douleurs une sensibilité plus désintéressée; mais personne, j'en suis bien sûr, ne les partagera plus sincèrement. »

LETTRE III.

A M. Huber (traducteur des Idylles de Gessner).

Montmorency, le 24 décembre 1761.

« J'étois, monsieur, dans un accès des plus cruels des maux du corps, quand je reçus votre lettre et vos idylles. Après avoir lu la lettre, j'ouvris machinalement le livre, comptant le refermer aussitôt; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, et je le mis à côté de moi pour le relire encore. Voilà l'exacte vérité. Je sens que votre ami Gessner est un homme selon mon cœur; d'où vous

pouvez juger de son traducteur et de son ami, par lequel seul il m'est connu. Je vous sais, en particulier, un gré infini d'avoir osé dépouiller notre langue de ce sot et précieux jargon, qui ôte toute vérité aux images, et toute vie aux sentimens. Ceux qui veulent embellir et parer la nature, sont des gens sans ame et sans goût, qui n'ont jamais connu ses beautés. Il y a six ans que je coule dans ma retraite une vie assez semblable à celle de Menalque et d'Amyntas, au bien près, que j'aime comme eux, mais que je ne sais pas faire; et je puis vous protester, monsieur, que j'ai plus vécu durant ces six ans, que je n'avois fait dans tout le cours de ma vie. Maintenant vous me faites desirer de revoir encore un printemps, pour faire avec vos char-

mans pasteurs de nouvelles promenades, pour partager avec eux ma solitude, et pour revoir avec eux des asyles champêtres, qui ne sont pas inférieurs à ceux que M. Gessner, et vous, avez si bien décrits. Saluez-le de ma part, je vous supplie, et recevez aussi mes remerciemens et mes salutations.

» Voulez-vous bien, monsieur, quand vous écrirez à Zurich, faire dire mille choses pour moi à M. Usteri? J'ai reçu de sa part une lettre que je ne me lasse point de relire, et qui contient des relations d'un paysan plus sage, plus vertueux, plus sensé que tous les philosophes de l'univers. Je suis fâché qu'il ne me marque pas le nom de cet homme respectable. Je lui voulois répondre un peu au long; mais mon déplorable état m'en a empêché jusqu'ici. »

LETTRE IV.

*A M***.*

Motiers-Travers, le 11 septembre 1763.

« Je ne sais, monsieur, si vous vous rappelerez un homme autrefois connu de vous. Pour moi, qui n'oublie point vos honnêtetés, je me suis rappelé avec plaisir vos traits dans ceux de M. votre fils, qui m'est venu voir il y a quelques jours. Le récit de ses malheurs m'a vivement touché; la tendresse et le respect avec lesquels il m'a parlé de vous, ont achevé de m'intéresser pour lui. Ce qui lui rend ses maux plus aggravans, est qu'ils lui viennent d'une main si chère. J'ignore, monsieur, quelles sont ses fautes, mais je vois son affliction. Je sais que vous êtes père, et qu'un père n'est pas fait pour être inexorable.

Je crois vous donner un vrai témoignage d'attachement, en vous conjurant de n'agir plus envers lui d'une rigueur désespérante, et qui, le faisant errer de lieu en lieu sans ressource et sans asyle, n'honore ni le nom qu'il porte, ni le père dont il le tient. Réfléchissez, monsieur, quel seroit son sort, si, dans cet état, il avoit le malheur de vous perdre. Attendra-t-il des parens, des collatéraux, une commisération que son père lui aura refusée? et si vous y comptez, comment pouvez-vous laisser à d'autres le soin d'être plus humain que vous envers votre fils? Je ne sais comment cette seule idée ne désarme pas votre bon cœur. D'ailleurs, de quoi s'agit-il? de faire révoquer une malheureuse lettre de cachet, qui n'auroit jamais dû être sollicitée. Votre fils

ne

ne vous demande que sa liberté, et il n'en veut user que pour réparer ses torts, s'il en a. Cette demande même est un devoir qu'il vous rend : pouvez-vous ne pas sentir le vôtre? Encore une fois, pensez-y, monsieur, je ne veux que cela, la raison vous dira le reste.

» Quoique M. de M*** ne soit plus ici, je sais, si vous m'honorez d'une réponse, où lui faire passer vos ordres : ainsi vous pouvez les lui donner par mon canal. Recevez, monsieur, mes salutations et les assurances de mon respect. »

LETTRE V.

*A M. G***, lieutenant-général.*

Septembre 1763.

« Je crois, monsieur, que je serois fort aise de vous connoître. Mais on me fait faire tant de connoissances par

jour, que j'ai résolu de n'en plus faire volontairement : votre franchise avec moi mérite bien que je vous la rende ; et vous consentez de si bonne grace que je ne vous réponde pas, que je ne puis trop tôt vous répondre ; car si jamais j'étois tenté d'abuser de la liberté, ce seroit moins de celle qu'on me laisse, que de celle qu'on voudroit m'ôter. Vous êtes lieutenant-colonel, monsieur, j'en suis fort aise ; mais fussiez-vous prince, et, qui plus est, laboureur, comme je n'ai qu'un ton avec tout le monde, je n'en prendrai pas un autre avec vous. Je vous salue, monsieur, de tout mon cœur. »

ÉMILIE.

Mon papa, cette lettre n'est pas très-polie.

VALINCOUR.

Non, mon enfant ; mais elle est

très-philosophique : apparemment la sotte curiosité de ce lieutenant-général lui mérita-t-il cette réponse, digne, au surplus, de Diogène.

ADOLPHE.

Quand il dit à Alexandre : *Retire-toi de mon soleil.*

VALINCOUR.

Précisément. Mais ce que vous ne trouvez pas aimable dans un philosophe célèbre, seroit intolérable dans un homme qui n'a pas acquis le privilège de ne tenir aucun compte des égards que l'on se doit les uns aux autres dans l'état de société.

CHARLES.

Mais croyez-vous, mon papa, qu'il puisse exister, relativement à ces devoirs sociaux, des brevets de dispense ?

VALINCOUR.

Je ne le pense point; et quelque grand ou célèbre que soit un homme, s'il vient à manquer à ces devoirs mutuels, c'est toujours par un travers d'esprit, dont il faut chercher la source dans l'orgueil humain. Voltaire reprochoit amèrement ce défaut à Jean-Jacques Rousseau. C'est lui qu'il avoit en vue dans les vers où, se moquant du tonneau de Diogène, il ajoute :

« Malheur à tout mortel, et sur-tout dans
» notre âge,
» Qui se fait singulier, pour être un per-
» sonnage (1). »

Il est vrai que Jean-Jacques Rousseau n'avoit pas besoin de ce moyen

(1) Il est impossible de parler avec plus d'irrévérence d'un philosophe, que le fait Voltaire à l'égard de J.-J. Rousseau. Nous

des petites ames pour fixer sur lui l'attention publique ; mais il n'étoit pas

pouvons, à la suite de ces vers, citer en témoignage quelques extraits de sa correspondance avec d'Alembert : « Le pauvre diable, écrit-il, est paîtri d'orgueil, d'envie, d'inconséquence, de contradiction et de misère. » (*Correspondance de Voltaire et de d'Alembert*, tom 1, *lettre* 139.)

« C'est dommage, dit-il ailleurs, que Jean-Jacques soit un fou ; mais il est encore plus triste qu'il soit un malhonnête homme. La lettre insolente et absurde qu'il m'écrivit au sujet des spectacles de Ferney, étoit à-la-fois d'un insensé et d'un brouillon. . . . Il prétendoit engager avec moi une querelle. Le petit magot, boursoufflé d'orgueil, fut piqué de mon silence. . . . A peine arrivé dans sa montagne, il fait un livre qui met le trouble dans sa patrie ; il excite les citoyens contre le magistrat, etc. » (*Ib. lettre* 152.)

« On puniroit bien, et on attraperoit bien

exempt de cette foiblesse ; et il en étoit si malade, qu'elle finit par faire

Jean-Jacques en ne parlant pas de lui. M. Hume vient de m'envoyer une longue lettre de lui qui excite, tour-à-tour, l'indignation et la pitié en la lisant. C'est le comèrage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine ame. » (*Le même*, *à d'Alembert*, *lettre* 196.)

« Mon vrai philosophe, Jean - Jacques est un maître-fou, et aussi fou que vous êtes sage. La lettre de M. Hume me prouve que les Anglois ne sont point du tout hospitaliers, puisqu'ils n'ont pas donné une place dans Bedlam (Hôpital des fous) à Jean-Jacques. Ce petit bonhomme auroit été enchanté d'y être logé, pourvu qu'on eût mis son nom sur la porte, et que les gazettes en eussent parlé. » (*Le même*, *à d'Alembert*, *lettre* 198.)

« M. Hume me mande que le pauvre fou travaille maintenant à ses *Mémoires* . . . . . qui doivent avoir treize ou quatorze volumes.

le malheur de sa vie, en lui persuadant qu'il étoit le seul être bon de la

L'Histoire Romaine n'en a pas tant. Il est vrai que ce qui regarde ce grand philosophe, est absolument la nature entière pour lui, et je lui conseillerois d'intituler son bel ouvrage : HISTOIRE UNIVERSELLE, ou MÉMOIRES DE J.-J. ROUSSEAU. » (*Le même*, *lettre* 229.)

« Rousseau . . est un monstre d'orgueil. » (*Le même*, *lettre* 192.)

Nous rapportons, avec peine, ce jugement contre Rousseau, que d'Alembert et Diderot partageoient avec Voltaire. Il est vrai que Rousseau ne ménageoit pas, à son tour, ces philosophes. Il leur rendoit le souverain mépris qu'il en recevoit, et ne perdoit pas une seule occasion, dans ses écrits, de les dénoncer comme les plus vains des hommes; d'où, certes, il faut conclure que le moyen le plus sûr d'éloigner de nous le respect et l'estime pour ces grands philosophes, c'est la connoissance de leurs querelles, et celle du jugement qu'ils exercent les uns envers les autres.

nature, et que, tout le reste des pauvres humains étant mauvais, il devoit en être haï sans miséricorde. C'est ce caractère d'originalité que l'on remarque trop souvent dans ses lettres, et qui ne les rend pas toujours un modèle de politesse. C'est grand dommage, car il possédoit éminemment l'art d'être honnête et poli, lorsqu'il en avoit la volonté. Je puis citer en preuve ses lettres à M. Granville.

ADOLPHE. *lit.*

A M. Granville.

« Quoique je sois fort incommodé, monsieur, depuis deux jours, je n'aurois assurément pas marchandé avec ma santé pour la faveur que vous vouliez me faire, et je me préparois à en profiter ce soir : mais voilà M. d'Avenport qui m'arrive ; il a l'honnêteté

de venir exprès pour me voir. Vous, monsieur, qui êtes si plein d'honnêteté vous-même, vous n'approuveriez pas qu'au commencement de son arrivée, je commençasse par m'éloigner de lui. Je regrette beaucoup l'avantage dont je suis privé; mais, du reste, je gagnerai peut-être à ne pas me montrer. Si vous daigniez parler de moi à madame la duchesse de Portland, avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour moi qu'elle me voie par vos yeux que par les siens; et je me consolerai, par le bien qu'elle pensera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même.

» Je dois une réponse à un charmant billet; mais l'espoir de la porter me fait différer à la faire. Recevez, monsieur, je vous supplie, mes très-humbles salutations. »

Au même.

« Puisque M. Granville m'interdit de lui rendre des visites au milieu des neiges , il permettra du moins que j'envoie savoir de ses nouvelles , et comment il s'est tiré de ces terribles chemins. J'espère que la neige, qui recommence , pourra retarder assez son départ pour que je puisse trouver le moment d'aller lui souhaiter un bon voyage : mais que j'aie ou non le plaisir de le revoir avant qu'il parte , mes plus tendres vœux l'accompagneront toujours. »

Au même.

« Voici, monsieur , un petit morceau de poisson de Montagne , qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé ; aussi je vous l'offre en hommage , mais non pas en échange , sachant bien que toutes vos bontés pour

moi ne peuvent s'acquitter qu'avec les sentimens que vous m'avez inspirés. Je me faisois une fête d'aller vous prier de me présenter à madame votre sœur, mais le temps me contrarie. Je suis malheureux en beaucoup de choses ; car je ne puis pas dire en tout, ayant un voisin tel que vous. »

Au même.

« Je suis fâché, monsieur, que le temps, ni ma santé ne me permettent pas d'aller vous rendre mes devoirs, et vous faire mes remerciemens aussitôt que je le desirerois ; mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne serai de quelques jours en état de faire, ni même de recevoir des visites. Soyez persuadé, monsieur, je vous prie, que sitôt que mes pieds pourront me porter jusqu'à vous,

ma volonté m'y conduira. Je vous fais, monsieur, mes très-humbles salutations. »

Au même.

« Je suis très-sensible à vos honnêtetés, monsieur, et à vos cadeaux; je le serois encore plus, s'ils revenoient moins souvent. J'irai le plutôt que le temps me le permettra, vous réitérer mes remerciemens et mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domestique, je lui demanderois des nouvelles de votre santé; mais j'ai lieu de présumer qu'elle continue d'être meilleure. Ainsi soit-il.

Au même.

« J'ai été, monsieur, assez incommodé ces trois jours-ci, et je ne suis pas fort bien aujourd'hui. J'apprends

avec

avec grand plaisir que vous vous portez bien ; et si le plaisir donnoit la santé, celui de votre bon souvenir me procureroit cet avantage. Mille très-humbles salutations. »

VALINCOUR.

Terminons cette lecture publique par une dernière lettre fort bien écrite.

ADOLPHE *lit.*

A M. Laliaud.

A Monquin, le 27 août 1769.

« Un voyage de botanique, monsieur, que j'ait fait au mont Pilat, presque en arrivant ici, m'a privé du plaisir de vous répondre aussitôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été désastreux ; toujours de la pluie. J'ai trouvé peu de plantes, et j'ai perdu mon chien, blessé par un autre, et fugitif.

Je le croyois mort dans le bois, de sa blessure, quand à mon retour je l'ai trouvé ici bien portant, sans que je puisse imaginer comment il a pu faire douze lieues, et repasser le Rhône, dans l'état où il étoit. Vous avez, monsieur, la douceur de revoir vos pénates, et de vivre au milieu de vos amis. Je prendrois part à ce bonheur en vous voyant jouir; mais je doute que le ciel me destine à ce partage. J'ai trouvé madame Renou en assez bonne santé; elle vous remercie de votre souvenir, et vous salue de tout son cœur. J'en fais de même, étant forcé d'être bref, à cause du soin que demandent quelques plantes que j'ai rapportées, et quelques graînes que je destinois à madame de Portland; le tout étant arrivé ici à demi-pourri par la pluie: je voudrois du moins en

sauver quelque chose, pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon voyage, et la peine que j'ai prise à les recueillir. Adieu, mon cher M. Laliaud; conservez-vous et vivez content. »

DIALOGUE XVIII et DERNIER.

Indication de divers Auteurs français et étrangers.

LES MÊMES.

VALINCOUR.

C'EST aujourd'hui, mes chers amis, notre dernière séance.

ADOLPHE.

Quoi ! mon oncle, nous partons ?

VALINCOUR.

Oui, mon cher Adolphe. Une affaire m'appelle, dès demain, à Paris, et votre papa doit m'y suivre; ce qui va terminer notre campagne d'automne.

ALFRED.

Je savois déjà ce contre-temps.

JENNY.

J'en suis désolée.

VALINCOUR.

Et moi, mes chers enfans, j'en suis au désespoir : mais j'espère m'en dédommager au printemps prochain.

JENNY.

O mon oncle, je vais faire des vœux pour que vos espérances, qui sont aussi les miennes, se réalisent. Vous nous continuerez, n'est-ce pas, vos utiles entretiens ?

VALINCOUR.

Avec un plaisir toujours nouveau. Mais terminons, dans cette dernière séance, la notice des divers auteurs épistolaires.

ALFRED.

Nous connoissons maintenant ce

qu'il y a de mieux en ce genre chez les anciens et les modernes.

VALINCOUR.

Oui, mon cher Alfred; mais il est encore beaucoup d'auteurs d'un très-grand mérite, dont je n'ai rien dit, et que j'ai à peine le temps de vous indiquer.

ADOLPHE.

Quels sont, mon oncle, ces auteurs?

VALINCOUR.

Dès le temps de la renaissance des lettres, vous avez en Italie le célèbre Pétrarque, dont il nous reste plusieurs épîtres recommandables; vous avez en France le chancelier de l'Hôpital, dont les épîtres en vers latins ont leur mérite. La correspondance politique du cardinal d'Ossat, en trois

volumes *in*-12, passe pour un chef-d'œuvre.

JENNY.

Ce cardinal, né de parens très-obscurs, ne vivoit-il pas du temps de Henri III et de Henri IV?

VALINCOUR.

Oui, ma nièce.

JENNY.

Ses lettres sont donc aussi des modèles?

VALINCOUR.

Dans le genre politique. On reconnoît, en les lisant, que c'étoit un homme doué d'un sens exquis et d'une grande pénétration; mais si l'objet de ces lettres les rend dignes d'être lues et méditées par les hommes d'État, il ne peut avoir pour vous le même intérêt.

On peut citer, parmi les contemporains du cardinal d'Ossat, le président Jeannin, Sully, le duc de Rohan, dont les lettres se rapportent également à la politique. Parmi quelques négociateurs ou ministres, qui se sont distingués dans la même carrière, je nommerai le comte d'Estrades, qui mourut en 1686; le comte d'Avaux, dont les lettres peuvent servir d'instruction et de modèle à ceux qui veulent se former au style des dépêches; le marquis de Torci, ministre et secrétaire d'État au département des affaires étrangères, surintendant des postes, et conseiller au conseil de régence sous la minorité de Louis XV; M. de Morville, ministre des affaires étrangères sous Louis XV; le cardinal de Fleury, l'abbé de Montgon, qui vécurent sous le même règne.

Et pour reprendre la notice des auteurs épistolaires, dont les lettres ne se concentrent pas dans le seul objet de la politique ou des négociations, je ne passerai pas sous silence ni le conseiller au parlement, M. du Vair, qui nous a laissé plusieurs traités de morale, et quelques lettres, ni Malherbe, qui ne tient pas néanmoins, parmi les auteurs épistolaires, le même rang que chez les poëtes.

Quant aux épistolaires de notre siècle, je pourrois ajouter aux noms déjà cités, celui de plusieurs hommes et femmes célèbres, qui sont morts avant ou depuis la révolution, ou qui même vivent encore.

JENNY.

Vous ne nous dites rien de madame du Bocage; rien de tant d'autres personnages de nos jours.

VALINCOUR.

Mes amis, je vous ai fait connoître de grands modèles : je n'ai pas le loisir de m'arrêter à tous les écrivains du siècle qui mériteroient d'être comptés aussi parmi les bons épistolaires. Vous connoissez les règles. Quant aux auteurs les plus récens, vous aurez des occasions multipliées de les connoître et de les juger. Il seroit donc inutile de les parcourir tout-à-l'heure : vous n'y trouveriez pas d'autres règles et d'autres exemples du beau, que ceux qui vous ont été mis sous les yeux. Il faut donc vous y fixer.

JENNY.

Il est cependant fâcheux que vous ne puissiez pas nous donner une idée des auteurs épistolaires étrangers.

VALINCOUR.

Les cardinaux Pallavicini, Bentivoglio, passent pour des modèles chez les Italiens. Les lettres d'Adisson, de Pope, de Dryden, de Swift, de Prior, de Buckingham, de Chesterfield, de myladi Montaigu, occupent le premier rang chez les Anglois.

JENNY.

Je regrette encore que vous ne puissiez nous entretenir un instant des lettres philosophiques et en vers chez les modernes.

VALINCOUR.

Les lettres morales et philosophiques les plus estimées chez les modernes, sont celles d'Adisson et celles de Pope. Les Français excellent dans les épitres en vers; celles de Jean-Baptiste Rousseau, de Gresset, de

Voltaire, ne peuvent être surpassées. Il faudroit seulement bannir de ces dernières lettres la licence qui trop souvent les dépare, et qui demande un choix dans les poésies de leur auteur, non moins sévère que dans sa prose.

Mais le jour baisse, mes enfans; allons nous préparer à notre départ.

Fin du tome troisième et dernier.

TABLE

TABLE

DES DIALOGUES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Dialogue I. *De l'Art Épistolaire chez les Modernes.* Pag. 5
Dialogue II. *Lettres de Balzac.* 15
Dialogue III. *Lettres de Voiture.* 28
Dialogue IV. *Lettres de Guy-Patin.* 65
Dialogue V. *Lettres de Saint-Évremont.* 75
Dialogue VI. *Lettres de Bussy-Rabutin.* 81

Dialogue VII. *Lettres de Boursault.* Pag. 100

Dialogue VIII. *Lettres de Racine.* 106

Dialogue IX. *Lettres de Fléchier.* 138

Dialogue X. *Lettres de madame de Sévigné et de madame de Maintenon.* 151

Dialogue XI. *Lettres de madame de Maintenon ; suite.* 229

Dialogue XII. *Lettres de Fénélon.* 255

Dialogue XIII. *Lettres de Bossuet, de Sacy, de Nicole, d'Arnaud, de Boileau, de Perrot d'Ablancourt, et de quelques autres écrivains du siècle de Louis XIV.* 262

Dialogue XIV. *Lettres de madame de Lambert.* 269

DIALOGUE XV. *Lettres de Jean-Baptiste Rousseau.* Pag. 279
DIALOGUE XVI. *Lettres de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau.* 294
DIALOGUE XVII. *Lettres de Jean-Jacques Rousseau ; suite.* 323
DIALOGUE XVIII et dernier. *Indication de divers Auteurs français et étrangers.* 352

Fin de la Table du troisième et dernier Volume.

DE L'IMPRIMERIE DE STOUPE.

